



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



498

40 A. gr. b. 1246-3  
Strabon



**BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS.**

<36625067390012

<36625067390012

Bayer. Staatsbibliothek



GÉOGRAPHIE  
DE  
STRABON.



# GÉOGRAPHIE

DE

# STRABON,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1819.



BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS.

---

---

TABLE  
DU CINQUIÈME VOLUME.

---

GÉOGRAPHIE  
DE STRABON.

---

LIVRE XV.

De l'Inde, de l'Ariane, y compris la Carmanie, et de la Perse.

CHAPITRE I.<sup>er</sup>

De l'Inde.

S. I. <sup>er</sup> <i>DIFFICULTÉ de la description de l'Inde, et causes de cette difficulté.....</i>	Pag. 3.
II. <i>Expéditions dans l'Inde avant celle d'Alexandre, les unes peu vraisemblables, les autres fabuleuses.....</i>	5.
III. <i>Limites, figure et étendue de l'Inde.....</i>	10.
IV. <i>Fleuves de l'Inde.....</i>	14.
V. <i>Produits de l'Inde, et parallèle de ses habitans avec ceux d'autres pays.....</i>	15.
VI. <i>Ile de Taprobane.....</i>	16.
VII. <i>Pluies périodiques de l'Inde.....</i>	19.
VIII. <i>Culture du riz et du bosmorum.....</i>	21.
IX. <i>Parallèle de l'Inde avec l'Égypte.....</i>	22.

v.

a

S. X.	<i>Arbre de coton, et autres arbres et plantes singulières de l'Inde . . . . .</i>	Pag. 24.
XI.	<i>Causes de la couleur des Indiens . . . . .</i>	29.
XII.	<i>Fleuves qui précèdent et qui suivent l'Indus . . . . .</i>	32.
XIII.	<i>Peuples et pays situés entre le Cophès et l'Indus . . . . .</i>	35.
XIV.	<i>————— l'Indus et l'Hydaspe . . . . .</i>	ibid.
XV.	<i>————— l'Hydaspe et l'Acésine . . . . .</i>	36.
XVI.	<i>Villes fondées par Alexandre entre ces deux derniers fleuves . . . . .</i>	37.
XVII.	<i>Singes à longue queue, et manière de les prendre . . . . .</i>	ibid.
XVIII.	<i>Pays des Cathéens et de Sopythe . . . . .</i>	38.
XIX.	<i>Usages des Cathéens . . . . .</i>	ibid.
XX.	<i>Produits du pays de Sopythe . . . . .</i>	40.
XXI.	<i>Fleuves qui se jettent dans l'Indus . . . . .</i>	41.
XXII.	<i>Raisons qui empêchèrent Alexandre de s'avancer plus loin que l'Hypanis . . . . .</i>	42.
XXIII.	<i>Nations et villes situées entre l'Hypanis et l'Hydaspe, et au-dessous de ces fleuves jusqu'à la Pattalène . . . . .</i>	ibid.
XXIV.	<i>La Pattalène, ou le Delta formé par l'Indus . . . . .</i>	43.
XXV.	<i>Pays de Musicanus, et usages de ses habitans . . . . .</i>	45.
XXVI.	<i>Le Gange . . . . .</i>	47.
XXVII.	<i>Ville de Palibothra . . . . .</i>	48.
XXVIII.	<i>Pays situé au-delà de l'Hypanis, et choses extraordinaires qu'on en débite . . . . .</i>	49.
XXIX.	<i>Division des Indiens en sept classes. Première classe . . . . .</i>	52.
XXX.	<i>Seconde classe . . . . .</i>	53.
XXXI.	<i>Troisième classe . . . . .</i>	ibid.
XXXII.	<i>Des éléphans et de leur chasse . . . . .</i>	54.
XXXIII.	<i>Des fourmis qui fouillent les mines . . . . .</i>	58.
XXXIV.	<i>Reptiles et autres animaux . . . . .</i>	59.
XXXV.	<i>Quatrième classe des Indiens . . . . .</i>	61.
XXXVI.	<i>Cinquième classe . . . . .</i>	62.
XXXVII.	<i>Sixième classe . . . . .</i>	ibid.
XXXVIII.	<i>Septième classe . . . . .</i>	62.

T A B L E.

ijj

s. XXXIX. <i>Magistrats et leurs diverses fonctions . . . . .</i>	Pag. 63.
XL. <i>Mœurs et usages des Indiens en général . . . . .</i>	66.
XLI. <i>Genre de vie de leurs rois . . . . .</i>	69.
XLII. <i>Animaux et hommes fabuleux de l'Inde . . . . .</i>	70.
XLIII. <i>Philosophes de l'Inde, leurs diverses sectes, et leur manière de vivre . . . . .</i>	73.
XLIV. <i>Coutumes singulières des habitans de Taxila . . . . .</i>	79.
XLV. <i>Autres particularités sur les philosophes, et notamment sur Calanus . . . . .</i>	80.
XLVI. <i>Autres coutumes des Indiens . . . . .</i>	83.
XLVII. <i>Industrie des Indiens . . . . .</i>	84.
XLVIII. <i>Mort de Calanus . . . . .</i>	85.
XLIX. <i>Religion et pompes religieuses des Indiens . . . . .</i>	87.
L. <i>Autre espèce de philosophes nommés Pramnes . . . . .</i>	90.
LI. <i>Source du Gange . . . . .</i>	91.
LII. <i>Ambassade envoyée par Porus à Auguste . . . . .</i>	92.

CHAPITRE II.

De l'Ariane, y compris la Carmanie.

s. I. <sup>er</sup> <i>Limites de l'Ariane . . . . .</i>	94.
II. <i>Divers peuples de l'Ariane . . . . .</i>	95.
III. <i>Les Ichthyophages . . . . .</i>	96.
IV. <i>La Gédrosie et ses productions . . . . .</i>	97.
V. <i>Marche de l'armée d'Alexandre par la Gédrosie . . . . .</i>	ibid.
VI. <i>Étendue de l'Ariane . . . . .</i>	102.
VII. <i>Ordre dans lequel sont placés les divers cantons ou peuples de l'Ariane . . . . .</i>	104.
VIII. <i>Route qu'a faite Alexandre par ces cantons . . . . .</i>	105.
IX. <i>La Choarène . . . . .</i>	106.
X. <i>Navigation de Néarque dans le golfe Persique, et aven- tures de son voyage . . . . .</i>	107.
XI. <i>Étendue de la Carmanie . . . . .</i>	109.

S. XII. <i>Productions de la Carmanie</i> .....	Pag. 110.
XIII. <i>Usages des Carmaniens</i> .....	111.

### CHAPITRE III.

#### De la Perse.

S. I. <sup>er</sup> <i>Étendue, nature et peuples de la Perse</i> .....	112.
II. <i>La Suside</i> .....	115.
III. <i>Ville de Suse</i> .....	ibid.
IV. <i>Étendue et fleuves de la Suside</i> .....	117.
V. <i>Ville de Persepolis</i> .....	120.
VI. <i>Ville de Pasargades</i> .....	121.
VII. <i>Trésors de la Perse</i> .....	124.
VIII. <i>Nature du climat de la Suside</i> .....	126.
IX. <i>Fertilité de la Suside</i> .....	128.
X. <i>La Sitacène</i> .....	130.
XI. <i>Mœurs et religion des Perses</i> .....	131.
XII. <i>Éducation des enfans chez les Perses</i> .....	135.
XIII. <i>Usages et coutumes des Perses</i> .....	138.
XIV. <i>État ancien de la Perse</i> .....	143.
XV. <i>Révolutions de la Perse</i> .....	ibid.
<i>Additions aux corrections sur la partie de la Géographie de Strabon</i>	
<i>traduite par M. Coray</i> .....	145.
<i>Avertissement du Traducteur des XVI.<sup>e</sup> et XVII.<sup>e</sup> livres</i> .....	149.

## LIVRE XVI.

### Assyrie, Mésopotamie, Syrie, Phœnicie, Palæstine, Arabie, Côtes de la mer Rouge.

#### CHAPITRE I.<sup>er</sup>

S. I. <sup>er</sup> <i>Limites et étendue de l'Assyrie</i> .....	153.
II. <i>Ninus et Sémiramis</i> .....	156.
III. <i>Ninive, Aturie, Arbèles et son territoire</i> .....	158.
IV. <i>Babylone</i> .....	161.

T A B L E.

v

s. V. <i>Chaldæens</i> . . . . .	Pag. 169.
VI. <i>Étendue de la Babylonie.</i> . . . . .	170.
VII. <i>Euphrate et canaux</i> . . . . .	171.
VIII. <i>Projets d'Alexandre sur l'Arabie.</i> . . . . .	173.
IX. <i>Épanchement des eaux de l'Euphrate.</i> . . . . .	176.
X. <i>Opinion de Polyclète sur l'Euphrate examinée</i> . . . . .	177.
XI. <i>Productions de la Babylonie</i> . . . . .	179.
XII. <i>Asphalte et naphte</i> . . . . .	180.
XIII. <i>Séleucie et Ctésiphon</i> . . . . .	182.
XIV. <i>Artemita, Sitacène, &amp;c.</i> . . . . .	183.
XV. <i>Cossæens et Élymæens, Paratâceniens</i> . . . . .	184.
XVI. <i>Adiabène.</i> . . . . .	186.
XVII. <i>Mésopotamie : disposition et mesures générales.</i> . . . . .	189.
XVIII. <i>Tigre : lac Thonitis : détails sur la Mésopotamie.</i> . . . . .	ibid.
XIX. <i>Mygdoniens ; Nisibe, Tigranocerte, &amp;c.</i> . . . . .	190.
XX. <i>Gordyæens</i> . . . . .	191.
XXI. <i>Arabes Scénites</i> . . . . .	192.
XXII. <i>Limites de l'empire des Parthes et de celui des Romains.</i> . . . . .	194.
XXIII. <i>Détails sur l'histoire des Parthes.</i> . . . . .	195.

CHAPITRE II.

s. I. <sup>er</sup> <i>Notions générales sur la Syrie.</i> . . . . .	198.
II. <i>Commagène.</i> . . . . .	200.
III. <i>Séleucide.</i> . . . . .	ibid.
IV. <i>Antioche.</i> . . . . .	201.
V. <i>Oronte et divers lieux.</i> . . . . .	203.
VI. <i>Cyrrhestique.</i> . . . . .	204.
VII. <i>Plaine d'Antioche.</i> . . . . .	ibid.
VIII. <i>Territoire et ville d'Apamée.</i> . . . . .	206.
IX. <i>Révolte de Tryphon.</i> . . . . .	208.
X. <i>Chalcidique : peuples qui habitent le long de l'Euphrate.</i> . . . . .	210.
XI. <i>Côte de la Séleucide, Laodicée, &amp;c.</i> . . . . .	ibid.
XII. <i>Côte de la Phénicie jusqu'à Tyr ; description d'Aradus.</i> . . . . .	212.

§. XIII. <i>Célé-Syrie, Liban et Antiliban, Jourdain, lac Genne-</i> <i>saritis</i> . . . . .	Pag. 215.
XIV. <i>Reprise de la côte de Phœnicie, de Byblos à Berytus</i> . . .	218.
XV. <i>Damascène : étendue du nom de Célé-Syrie</i> . . . . .	219.
XVI. <i>Suite de la Phœnicie, Sidon et Tyr</i> . . . . .	220.
XVII. <i>Suite de la Phœnicie</i> . . . . .	224.
XVIII. <i>Phénomènes arrivés sur cette côte</i> . . . . .	225.
XIX. <i>Suite de la Phœnicie jusqu'à Rhinocolura</i> . . . . .	226.
XX. <i>Description de la Judée</i> . . . . .	231.

## CHAPITRE III.

§. I. <sup>er</sup> <i>Situation de l'Arabie et périple du golfe Persique</i> . . . . .	251.
II. <i>Description de l'Arabie, d'après Ératosthène</i> . . . . .	258.
III. ——— <i>des côtes occidentales du golfe Arabique, selon</i> <i>Artémidore</i> . . . . .	266.
IV. <i>Côtes orientales du golfe Arabique, selon Artémidore</i> . .	283.
V. <i>Pays des Nabataëns</i> . . . . .	292.
VI. <i>Expédition d'Ælius Gallus contre les Arabes</i> . . . . .	293.
VII. <i>Pays des aromates</i> . . . . .	299.
VIII. <i>Digression sur un vers d'Homère</i> . . . . .	302.

## LIVRE XVII.

## Ægypte et Libye.

CHAPITRE I.<sup>er</sup>

§. I. <sup>er</sup> <i>Généralités sur l'Æthiopie et l'Ægypte</i> . . . . .	305.
II. <i>Autres généralités sur l'Ægypte</i> . . . . .	312.
III. <i>Le Nil et ses débordemens</i> . . . . .	317.
IV. <i>Étendue de l'Ægypte</i> . . . . .	326.
V. <i>Description d'Alexandrie</i> . . . . .	328.
VI. <i>Histoire des Lagides</i> . . . . .	345.
VII. <i>Administration de l'Ægypte</i> . . . . .	347.

T A B L E.

vij

§. VIII.	<i>Littoral de l'Égypte et du Delta</i> .....	Pag. 350.
IX.	<i>Intérieur et partie orientale du Delta</i> .....	364.
X.	<i>Branche Canopique et lieux adjacens</i> .....	370.
XI.	<i>Mesures générales du Delta</i> .....	374.
XII.	<i>Canaux de la partie orientale de la basse Égypte</i> .....	375.
XIII.	<i>Partie supérieure du Delta et Heliopolis</i> .....	383.
XIV.	<i>Babylone, Memphis, les Pyramides</i> .....	391.
XV.	<i>Acanthus, nome Arsinoïtes, lac de Moëris</i> .....	399.
XVI.	<i>Labyrinthe</i> .....	405.
XVII.	<i>Heracleopolis, Cynopolis, Oxyrynchus</i> .....	411.
XVIII.	<i>Abydus, et les Oasis</i> .....	414.
XIX.	<i>Diospolis parva, Tentyra, Coptos, Myos-hormos, Bérénice</i> .....	418.
XX.	<i>Thèbes</i> .....	421.
XXI.	<i>Hermonthis, Latopolis, Syéné, Éléphantine, Philæ</i> ....	424.
XXII.	<i>Guerres des Romains en Égypte et en Éthiopie</i> .....	432.
XXIII.	<i>Digression sur l'Éthiopie</i> .....	438.
XXIV.	<i>Productions et animaux propres à l'Égypte</i> .....	443.

CHAPITRE II.

§. I. <sup>er</sup>	<i>Généralités sur la Libye</i> .....	447.
II.	<i>Partie occidentale de la Maurusie</i> .....	450.
III.	<i>Fables débitées sur la Maurusie</i> .....	452.
IV.	<i>Productions de la Maurusie</i> .....	453.
V.	<i>Éthiopiens occidentaux</i> .....	456.
VI.	<i>Suite de la Maurusie; côte de la Méditerranée</i> .....	ibid.
VII.	<i>Usages des Maurusiens</i> .....	458.
VIII.	<i>Discussion de quelques opinions sur la Maurusie</i> .....	462.
IX.	<i>Pays des Massæsyliens</i> .....	463.
X.	<i>Critique d'une opinion de Posidonius</i> .....	464.
XI.	<i>Productions et villes du pays des Massæsyliens</i> .....	468.
XII.	<i>Pays de Carthage</i> .....	470.
XIII.	<i>Description et histoire de Carthage</i> .....	472.



§. XIV. <i>Villes et îles qui dépendent du pays de Carthage</i> . . . . .	Pag. 476.
XV. <i>Côte de la petite Syrte</i> . . . . .	477.
XVI. <i>Grande Syrte</i> . . . . .	479.
XVII. <i>Cyrénaïque; villes et productions</i> . . . . .	484.
XVIII. <i>Pays au-dessus de la Cyrénaïque</i> . . . . .	489.
XIX. <i>Coup d'œil sur l'empire Romain</i> . . . . .	499.
<i>Additions et Corrections</i> . . . . .	495.

RECHERCHES SUR LE PRINCIPE, LES BASES ET L'ÉVALUATION DES  
DIFFÉRENS SYSTÈMES MÉTRIQUES LINÉAIRES DE L'ANTIQUITÉ... 501.

FIN DE LA TABLE.

GÉOGRAPHIE

---

---

# GÉOGRAPHIE

DE

# STRABON.

---

## LIVRE XV\*.

De l'Inde, de l'Ariane, y compris la Carmanie, et de la Perse.

\* Traduction de M. Coray, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

---

### CHAPITRE I.<sup>er</sup>

#### DE L'INDE.

*Difficulté de la description de l'Inde, et causes de cette difficulté. — Expéditions dans l'Inde avant celle d'Alexandre, les unes peu vraisemblables, les autres fabuleuses. — Limites, figure et étendue de l'Inde. — Fleuves de l'Inde. — Produits de l'Inde, et parallèle de ses habitans avec ceux des autres pays. — Ile de Taprobane. — Pluies périodiques de l'Inde. — Culture du riz et du bosmorum. — Parallèle de l'Inde avec l'Égypte. — Arbre de coton et autres arbres et plantes singulières de l'Inde. — Causes de la couleur des Indiens. — Fleuves qui précèdent et qui suivent l'Indus. — Peuples et pays situés entre le Cophès et l'Indus; — entre l'Indus et l'Hydaspe; — entre l'Hydaspe et l'Acésine. — Villes fondées par Alexandre entre ces deux derniers fleuves. — Singes à longue queue, et manière de les prendre. — Pays des Cathéens et de Sopithe. — Usages des Cathéens. — Produits du pays de*

v.

A

*Sopithe. — Fleuves qui se jettent dans l'Indus. — Raisons qui empêchèrent Alexandre d'avancer plus loin que l'Hypanis. — Nations et villes situées entre l'Hypanis et l'Hydaspe, et au-dessous de ces fleuves jusqu'à la Pattalène. — La Pattalène, ou le Delta formé par l'Indus. — Pays de Musicanus, et usages de ses habitans. — Le Gange. — Ville de Palibothra. — Pays situé au-delà de l'Hypanis, et choses extraordinaires qu'on en débite. — Division des Indiens en sept classes. Première classe. — Seconde classe. — Troisième classe. — Des éléphans et de leur chasse. — Des fourmis qui fouillent les mines. — Reptiles et autres animaux. — Quatrième classe des Indiens. — Cinquième classe. — Sixième classe. — Septième classe. — Magistrats et leurs diverses fonctions. — Mœurs et usages des Indiens en général. — Genre de vie de leurs rois. — Animaux et hommes fabuleux de l'Inde. — Philosophes de l'Inde, leurs diverses sectes, et leur manière de vivre. — Coutumes singulières des habitans de Taxila. — Autres particularités sur les philosophes, et notamment sur Calanus. — Autres coutumes des Indiens. — Industrie des Indiens. — Mort de Calanus. — Religion et pompes religieuses des Indiens. — Autre espèce de philosophes nommés Pramnes. — Source du Gange. — Ambassade envoyée par Porus à Auguste. — Brachmane brûlé à Athènes.*

PAGE 685.  
Édition de 1620.

**I**L ne me reste plus, pour terminer ce que j'avois à dire de l'Asie, qu'à faire connoître encore, premièrement, les pays situés au-delà du *Taurus*, à l'exception de la Cilicie, de la Pamphylie et de la Lycie [dont j'ai déjà parlé]; ensuite les contrées qui s'étendent depuis et compris l'Inde jusqu'au Nil, et qui sont placées entre le *Taurus* et l'Océan méridional.

Après l'Asie, vient la Libye; mais j'en donnerai plus loin la description. A présent je dois commencer par l'Inde, ce pays étant le plus vaste et le premier qui se présente du côté de l'orient.

IL faut cependant que je sollicite l'indulgence de mes lecteurs [pour tout ce que je dirai sur ce pays] ; car il est non-seulement fort éloigné de nous, mais encore il n'a été connu que d'un très-petit nombre de voyageurs de notre nation. Ajoutez que ceux qui l'ont visité, n'en ont vu qu'une très-petite partie, que pour tout le reste ils n'en parlent que d'après des ouï-dire, et que même ce qu'ils ont vu, ils ne l'ont vu qu'en passant et pendant une expédition militaire : aussi ne s'accordent-ils point dans le récit des mêmes choses, quoique, dans les divers ouvrages où elles sont consignées, chacun d'eux prétende les avoir examinées avec soin, et que quelques-uns aient fait partie de cette même expédition dans laquelle ils aidèrent Alexandre à conquérir l'Asie. Or, s'ils se contredisent sur des choses dont ils ont été témoins oculaires, que faut-il penser de celles qu'ils ne rapportent que sur le témoignage d'autrui !

Il en est de même de ceux qui ont écrit sur l'Inde long-temps après \* [l'expédition d'Alexandre], et de ceux qui y voyagent aujourd'hui ; ni les uns ni les autres ne nous apprennent rien de positif.

Apollodore, par exemple, auteur d'une Histoire des Parthes ; dit, au sujet des Grecs qui avoient enlevé la Bactriane \* aux rois de Syrie successeurs de Séleucus Nicator, qu'après avoir augmenté leur puissance, ils attaquèrent l'Inde : mais, loin de nous faire connoître quelque chose de plus sur ce pays, il contredit ce que nous en savions déjà, comme lorsqu'il avance que les rois de la Bactriane avoient conquis une plus grande partie de l'Inde que les Macédoniens [conduits par Alexandre] ; et il en donne pour preuve, qu'[un de ces rois], Eucratidas <1>, y possédoit mille villes.

<1> Strabon a parlé ailleurs du royaume de la Bactriane enlevé aux princes Séleucides par Euthydème <sup>1</sup>. A ce dernier succéda Ménandre, son frère, au préjudice de son

filz Démétrius, qui cependant paroît avoir obtenu une portion du royaume, soit par sa valeur, soit du consentement de son oncle Ménandre <sup>2</sup>. Celui-ci fut un des meilleurs

<sup>1</sup> Strab. tom. IV, part. 1, pag. 272, not. 3, de la traduction Française. = <sup>2</sup> Idem, *ibid.* pag. 282, not. 3.

PAGE 685.

S. 1.<sup>er</sup>

Difficulté de la description de l'Inde, et causes de cette difficulté.

\* Je corrige, *ὅτι οἱ πολλοὶ χρονοῖς.*

PAGE 686.

\* Voyez tom. IV, part. 1, pag. 272, 281 et suiv.

Mais les Macédoniens, dans le seul espace compris entre l'Hydaspe et l'*Hypanis*, subjuguèrent neuf peuples et se mirent en possession de cinq mille villes <1>, dont aucune n'étoit inférieure à Cos la Méropide <2>. Alexandre, ayant conquis tout ce pays, en fit présent à Porus <3>.

princes de la Bactriane, et le plus regretté après sa mort, qui arriva dans un camp lors d'une expédition <sup>1</sup> qu'il dirigeoit vraisemblablement contre l'Inde. Eucratidas, autre prince Grec dont Strabon parle ici, est probablement le premier de ce nom, et différe- rent d'un Eucratidas qu'il nomme ailleurs <sup>2</sup>. Il est encore question, dans notre géographe, d'un autre prince nommé *Diodote*, auquel Arsace enleva la *Parthvæa* <sup>3</sup>. Ce royaume Grec de la Bactriane fut détruit par des Scythes nomades <sup>4</sup> vers l'année 126 avant l'ère Chrétienne, après une durée d'environ 130 ans <sup>5</sup>.

— Le cabinet de la Bibliothèque du Roi possède un médaillon d'argent tétradrage de Eucratidas, que Pellerin a publié dans son *Recueil de médailles des Rois*, pag. 130 et planche XV. G.

<1> Dans la suite <sup>6</sup>, Strabon parlera encore de ces peuples et de ces villes, sans varier sur leur nombre; en quoi il s'accorde avec Pline <sup>7</sup>. Mais Plutarque <sup>8</sup> dit, *quinze peuples et cinq mille villes*, ajoutant encore à celles-ci un grand nombre de bourgs. M. de Sainte-Croix avoit raison de s'en tenir à Arrien <sup>9</sup>, qui réduit les dons faits à Porus à trente-sept villes, de cinq à dix mille habitans chacune, et à plusieurs bourgs: mais il s'est trompé en soupçonnant que Plutarque avoit confondu le don qu'Alexandre avoit fait à Taxile, avec celui que ce prince fit à Porus; car, pour prouver ce prétendu don fait à Taxile, il s'appuie précisément sur ce même passage de

Strabon, où cependant il n'est question que de Porus <sup>10</sup>.

<2> Aujourd'hui Co ou Stan-co dans l'île du même nom. *Cos* avoit été appelée jadis *Meropis* ou *Merope*. G.

<3> *Mais, loin de nous faire connoître... à Porus*. De la manière dont le texte est conçu, il semble que depuis les mots *Mais, loin &c.* jusqu'à la fin du paragraphe, ce soient toujours les paroles d'Apollodore que Strabon transcrit; et c'est dans ce sens que tous les interprètes, excepté le traducteur Allemand, l'ont entendu. Casaubon a pensé que le texte étoit altéré; mais il s'est contenté de l'indiquer sans proposer aucune correction. Le traducteur Allemand, en disant que ni Xylander ni Casaubon n'ont compris Strabon, paroît être persuadé que le texte, tel qu'il est, peut avoir le sens qu'il y attache; ce qui n'est pas du tout vrai. Les mots 'ΕΚΕΙΝΟΥΣ ΔΕ ΓΕ ΑΥΤΑΤΑ', κ. τ. λ. (à moins qu'on n'y substitue la leçon que portent quelques manuscrits, 'ΕΚΕΙΝΟΙ ΔΕ ΓΕ ΑΥΤΑΤΑ', et qu'on n'ajoute même à cette leçon quelque verbe qui puisse régir les infinitifs qui suivent), expriment ce sens, qui pourroit bien être le seul vrai: *Mais, loin de nous faire connoître quelque chose de plus que ce qui nous étoit déjà connu, il se contredit lui-même [et non pas, il contredit d'autres, comme dit ma version avec toutes celles qui l'ont précédée], en disant que les rois de la Bactriane conquièrent une plus grande partie de l'Inde*

<sup>1</sup> Plutarch. *Præcept. gerend. reipublic.* §. 28. — <sup>2</sup> Strab. tom. IV, part. 1, pag. 273. — <sup>3</sup> *Idem, ibid.* pag. 274. — <sup>4</sup> *Idem, ibid.* pag. 255. — <sup>5</sup> Voyez Robertson, *on ancient Ind.* pag. 36 et 206, not. 15. — <sup>6</sup> *Infrà*, pag. 42. — <sup>7</sup> Lib. VI, cap. 17. — <sup>8</sup> *In Alexandr.* §. 60. — <sup>9</sup> Lib. V, cap. 20, §. 5. — <sup>10</sup> *Examen critique des historiens d'Alexandre*, pag. 391 et 396.

Quant à ceux qui font aujourd'hui le commerce de l'Inde, où ils se rendent par le Nil et par le golfe Arabique, il y en a fort peu qui s'y soient avancés jusqu'au Gange; et d'ailleurs, étant des hommes sans instruction, ils ne sont pas en état de nous rien apprendre sur la nature des lieux qu'ils ont parcourus.

Pour ce qui est des Indiens que l'on a vus chez nous, ils venoient tous d'une seule contrée de l'Inde, et avoient accompagné les ambassadeurs qu'un ou deux rois, tels que Pandion et Porus <1>, avoient envoyés à Auguste avec des présens: on peut y joindre le gymnosophe Indien qui se brûla vif à Athènes\*, spectacle que Calanus avoit donné [anciennement] à Alexandre.

\* Voyez ci-dessous, pag. 92.

Si, laissant à part ces foibles renseignements qui ne peuvent servir à nous faire connoître la géographie de l'Inde, nous voulons jeter un coup-d'œil sur ce que l'on débite des révolutions de ce pays antérieures à l'expédition d'Alexandre, nous y trouverons encore plus d'obscurité.

IL étoit sans doute permis à ce prince, enflé par tant de succès, d'ajouter foi à ces contes, comme lorsqu'il s'obstina, selon Néarque\*, à conduire son armée par la Gédrosie\*\*, parce qu'il avoit entendu dire que Sémiramis et Cyrus avoient aussi fait par ce pays une expédition dans l'Inde, mais que tous deux avoient été forcés de chercher leur salut dans la fuite, l'une avec vingt personnes, l'autre avec sept; il lui paroissoit plus glorieux de mener son armée triomphante au milieu des mêmes peuples et à travers les mêmes pays où ces conquérans avoient essuyé tant de malheurs. Alexandre, dis-je, pouvoit croire à tous ces contes.

S. 11.  
Expéditions dans l'Inde avant celle d'Alexandre, les unes peu vraisemblables, les autres fabuleuses.  
\* Voyez ci-dessous, pag. 99.  
\*\* Le Mékan.

*que les Macédoniens conduits par Alexandre, puisqu'il donne mille villes tributaires à un de ces rois, Eucratidas, tandis qu'il convient que les Macédoniens, dans le seul espace compris entre l'Hydaspe et l'Hypanis, subjuguèrent neuf peuples et cinq mille villes, dont aucune n'étoit inférieure à Cos la Méropide,*

*et qu'Alexandre fit présent de toute cette conquête à Porus.*

<1> Pandion régnoit sur une partie de l'extrémité méridionale de l'Inde: sa ville capitale étoit Modura, maintenant Maduré. Le royaume de Porus s'étendoit dans le nord de l'Inde. G.

PAGE 686.

Mais nous, serions-nous excusables d'y ajouter foi, et de prendre pour base de notre description les prétendues expéditions de Cyrus et de Sémiramis? Mégasthène pensoit presque comme nous; il conseilloit de n'ajouter aucune foi aux anciennes traditions sur l'Inde: car, excepté, dit-il<sup>a</sup>, l'expédition d'Hercule, de Bacchus, et celle d'Alexandre, aucune armée ne pénétra jamais dans ce pays; aucune non plus n'en sortit. Il est vrai, poursuit-il, que Sésostris l'Égyptien et Téarco l'Æthiopien<sup>\*</sup> s'avancèrent jusqu'en Europe; que Nabocodrosorus, plus célèbre chez les Chaldéens que ne le fut Hercule [chez les Grecs], poussa ses conquêtes jusques aux Colonnes. Il est encore vrai que Téarco vint aussi, comme ce dernier, jusques aux Colonnes<sup><1></sup>; que Sésostris conduisit son armée de l'Ibérie jusque en Thrace et au Pont-Euxin; qu'Idanthyse<sup><2></sup> le Scythe fit une incursion dans l'Asie et parvint jusqu'en Égypte: mais aucun de ces conquérans ne pénétra dans

\* Voyez Arrian. Hist. Ind. cap. 5.

\* Voyez tom. I, pag. 68 et 150 de la traduct. Franç. PAGE 687.

<1> Il est évident que le mot *Colonnes* a trompé Mégasthène, ou les auteurs de qui il a emprunté les faits dont il parle; car il n'est pas possible de croire que Téarco qui régnoit en Arabie, et Nabuchodonosor à Babylone, aient jamais conduit leurs armées à travers les déserts et dans toute la largeur de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar, où rien ne les appeloit, et dont l'existence et celle des contrées qui l'entourent, devoient d'ailleurs leur être inconnues.

Les courses des Égyptiens, des Arabes, des Babyloniens, s'étendoient au contraire vers le nord, dans la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie, l'Ibérie, la Colchide; et c'est la marche qu'avoit suivie Sésostris.

Ptolémée indique au-dessus de l'Albanie et de l'Ibérie, à l'entrée des déserts de la Sarmatie asiatique, des *Colonnes* qu'il appelle *Colonnes d'Alexandre*. Mais, comme on sait que ce conquérant n'a jamais pénétré

dans ces cantons, il est visible que ce surnom a été ajouté par les Grecs à quelques montagnes qui formoient la séparation des pays habités par des peuples à-peu-près civilisés, d'avec les contrées qui ne renfermoient que des hordes sauvages. Tout me semble donc annoncer que c'est vers ces *Colonnes*, près de l'Ibérie d'Asie, et non aux *Colonnes d'Hercule* de l'Ibérie d'Europe, que se sont bornées les expéditions de Sésostris, de Téarco et de Nabuchodonosor. G.

<2> Cet Idanthyse ne peut pas être celui contre lequel Darius fit cette malheureuse expédition dont parle Hérodote<sup>1</sup>. M. Schmieder<sup>2</sup> pense, avec raison, que ce nom pourroit bien avoir été un nom appellatif, commun aux rois des Scythes, et ne désigner ici que *Madyas*, roi de cette nation, lequel, selon Hérodote<sup>3</sup>, ravagea l'Asie et vint jusqu'en Égypte. C'est le même que Strabon nomme ailleurs<sup>4</sup> *Madys*.

<sup>1</sup> Lib. IV, cap. 126-136. — <sup>2</sup> *Animadvers. in Arrian. Histor. Indic. cap. 5, pag. 35.* — <sup>3</sup> Lib. I, cap. 103-106. — <sup>4</sup> Voyez tom. I, pag. 150 de la traduction Française.

l'Inde. Quant à Sémiramis, elle mourut avant d'exécuter le projet qu'elle avoit formé sur ce pays. Les Perses firent venir et prirent à leur solde les Hydraces <1>, peuple Indien : mais ils n'entrèrent jamais dans l'Inde ; ils s'en approchèrent seulement, à l'époque où Cyrus marchoit contre les Massagètes.

Mais les expéditions mêmes d'Hercule et de Bacchus dans l'Inde, il n'y a guère que Mégasthène et un très-petit nombre d'écrivains qui les tiennent pour vraies ; les autres, au nombre desquels il faut compter Ératosthène, les regardent comme aussi fabuleuses que les diverses actions de ces divinités qui sont célébrées chez les Grecs. Par exemple, dans les *Bacchantes* <sup>2</sup> d'Euripide, Bacchus fait le fanfaron en ces termes : *Après avoir visité les pays abondans en or des Lydiens, les plaines des Phrygiens et des Perses vivifiées par le soleil, les mers de Bactres, la froide Médie, l'Arabie heureuse, [en un mot] toute l'Asie, &c.*

<sup>2</sup> Vers. 13-17.

De même, dans [une pièce de] Sophocle, quelqu'un, parlant de *Nysa* <2> comme d'une montagne consacrée à Bacchus, dit : *D'où j'aperçus la célèbre Nysa, montagne qu'agite la fureur de Bacchus, de ce dieu armé de cornes, qui l'avoit choisie pour sa nourrice, et sur laquelle on n'entend la voix d'aucun oiseau, &c.* Et [c'est pourquoi] l'on donne à ce dieu l'épithète de *Merotrappès* <3>.

<1> *Hydraces*, Ἰνδοί. On a conseillé de changer ce nom en celui d'*Oxydraces*, Ὀξυδράκας. C'est vraisemblablement le même peuple qu'Étienne de Byzance nomme les *Hydarces*. Il nous dit, d'après Denys, auteur des *Bassariques*, qu'ils s'opposèrent à Bacchus dans son expédition de l'Inde <sup>1</sup>.

— Les *Oxydraces* paroissent avoir occupé les districts de Sagur et d'Outch, dans la province actuelle de Lahor. G.

<2> Plusieurs villes et plusieurs montagnes ont porté le nom de *Nysa* ; mais il n'est pas possible de confondre le mont *Nysa* dont parloit Sophocle, avec celui de l'Inde, qui

n'a été connu des Grecs que par l'expédition d'Alexandre, et plus d'un siècle après la mort du poète. G.

<3> Et c'est pourquoi l'on donne à ce dieu l'épithète de *MEROTRAPHÈS*, καὶ Μεροτραφῆς δὲ λέγεται. Ces mots paroissent avoir été interpolés dans le texte, d'autant plus qu'ils manquent en effet dans un manuscrit de Médicis. *Merotrappès* signifie élevé ou nourri dans le *Merus*, qui étoit le même que le mont *Nysa*, suivant les uns, ou une partie de cette montagne, suivant d'autres. Casaubon propose, d'après Eustathe <sup>2</sup>, de changer ce mot en *MERORRHAPHÈS*, Μερορραφῆς,

<sup>1</sup> Stephan. Byzant. in Ἰνδοί. = <sup>2</sup> In Dionys. Perieget. vers. 1153.



PAGE 687.

13° Iliad. lib. vi, vers.  
2-133.

Homère aussi a dit de Lycurgue l'Édonien, qu'il poursuivait sur le mont sacré de Nysa les nourrices du furibond Bacchus\* <1>.

Voilà ce qu'on débite de Bacchus. Quant à Hercule, les uns disent qu'il avoit poussé ses conquêtes, en sens contraire, jusqu'aux extrémités occidentales de la terre; les autres, qu'il avoit aussi parcouru les pays orientaux.

C'est d'après ces fables qu'on a imaginé le peuple des Nyséens, leur ville de *Nysa* fondée par Bacchus, et le mont *Merus*, situé au-dessus de cette ville, en alléguant pour preuve le lierre et la vigne qui y croissent, quoique les fruits de cette dernière tombent avant de parvenir à maturité, à cause de la grande quantité des pluies. On a aussi regardé les Oxydraces comme descendants de Bacchus, seulement parce qu'ils cultivent la vigne, et que leurs rois, vêtus d'étoffes peintes de diverses couleurs (ce qui est en usage aussi chez les autres Indiens), font leurs expéditions militaires et les autres sorties solennelles au son des tambours, à la manière de ceux qui célèbrent les bacchanales.

PAGE 688.

Il en est de même du rocher *Aornos*, dont le pied est baigné par les sources de l'*Indus* <2>. Comme Alexandre s'en rendit maître du premier coup, ses flatteurs lui firent croire qu'Hercule, avant lui, avoit attaqué ce même rocher trois fois, et que trois fois il en avoit été repoussé. Ils prétendoient que les *Sibæ* <3> étoient des descendants de ceux qui avoient accompagné Hercule

c'est-à-dire, *cousu dans la cuisse*; ce qui indiqueroit la manière dont Bacchus vint au monde. Mais quand même la correction de ce savant critique seroit juste, la phrase n'en paroîtroit pas moins déplacée dans le texte de Strabon.

<1> On se trompoit encore sur le sens de ce passage. Il n'est pas question dans Homère du mont *Nysa* de l'Inde, puisque le nom même de cette contrée lui étoit inconnu. Le poète parle ici du mont *Nysa* de la Thrace. G.

<2> Strabon prend pour les sources de

l'*Indus*, le lieu où ce fleuve sort des montagnes qu'il traverse pour entrer dans le Penj-ab. La position d'*Aornos* paroît répondre à celle de Rénas. G.

<3> Les *Sibæ* habitoient vers le confluent de l'*Hydaspes* et de l'*Acesines*, aujourd'hui le Béhat et le Chunaub.

Ces peuples paroissent avoir été repoussés vers l'orient par quelques-unes de ces révolutions si fréquentes dans toute l'Asie; du moins trouve-t-on au nord de Dehli et dans les environs d'Hardouar une contrée nommée *Siba*. G.

dans

dans l'Inde ; et ils cherchoient à le prouver par l'usage encore subsistant chez ce peuple , de se vêtir de peaux comme Hercule , et de porter comme lui une massue , dont , au moyen d'un fer chaud , il imprime la figure sur ses bœufs et ses mulets.

Ils alléguoient encore comme une preuve ce que l'on raconte des aventures arrivées à Prométhée, sur le mont Caucase , et dont ils ne laissoient pas non plus de transférer la scène du Pont-Euxin dans l'Inde <1>. Un antre sacré qu'ils virent chez les Paropamisades <2>, leur suffit pour publier que c'étoit là que Prométhée étoit enchaîné , et qu'Hercule s'y rendit pour le délivrer de ses fers ; que c'étoit là le [véritable] Caucase où les Grecs avoient placé le cachot de Prométhée.

Il est clair que tout cela est de l'invention des flatteurs d'Alexandre , d'abord par le peu d'accord qu'on trouve entre les historiens , dont les uns parlent au long de ces fables , tandis que les autres n'en font même aucune mention. Le moyen de supposer que ces derniers , sur-tout ceux d'entre eux dont le témoignage est le plus authentique , n'aient eu aucune connoissance d'événemens si célèbres et si propres à donner de l'orgueil [à ce prince] , ou que , les ayant connus , ils ne les aient point jugés dignes d'être rapportés !

Ensuite , les pays mêmes que Bacchus et Hercule ont dû traverser pour se rendre dans l'Inde , n'offrent pas le moindre signe de leur passage. Ajoutez à cela que l'invention du costume qu'on donne à Hercule , je veux dire la peau de lion et la massue , est

<1> C'est-à-dire que les Macédoniens transportèrent le nom du Caucase , situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne , aux montagnes de l'Inde.

L'origine de leur méprise venoit de ce que les Indiens donnoient alors , comme aujourd'hui , le nom de *Kho* , qui signifie *blanc* , à

la grande chaîne de montagnes couvertes de neige , d'où descendent l'*Indus* et la plupart des fleuves qu'il reçoit. G.

<2> Ces peuples habitoient le *Paropamisus* , ou les montagnes qui séparent actuellement le Candahar du pays de Gaur. G.

PAGE 688.

d'une époque bien postérieure à la guerre de Troie, et qu'il n'a été imaginé que par l'auteur de l'*Héraclée*, soit que ce fût Pisandre, soit que ce fût un autre ; car les anciens simulacres de ce héros le représentent différemment.

Ainsi, toutes les relations de l'Inde étant pleines d'incertitudes, il faut se contenter de ce qui paroît le plus probable. J'ai déjà discuté, autant qu'il m'a été possible, au commencement de cette Géographie \*, les diverses opinions qui concernent ce pays ; je vais les exposer de nouveau, en y ajoutant tout ce que je croirai nécessaire <1> pour éclaircir ma description.

\* Tom. I, pag. 207  
et suiv. de la traduct.  
Franç.

De cette discussion il résulteroit qu'Ératosthène étoit celui qui méritoit le plus de confiance pour ce qu'il dit sommairement, dans le troisième livre de sa Géographie, sur l'étendue qu'on donnoit à l'Inde, lorsqu'Alexandre y pénétra.

A cette époque, c'étoit l'*Indus* qui séparoit l'Inde de l'Ariane <2>, située au couchant de la première, et possédée alors par les Perses : car, dans la suite, une grande partie de l'Ariane fut donnée aux Indiens par les Macédoniens \*. Voici comment s'exprime Ératosthène au sujet de l'Inde :

PAGE 689.

\* Voyez ci-dessous,  
pag. 107.

§. III.

Limites, figure et  
étendue de l'Inde.

« L'INDE est bornée, du côté du septentrion, depuis l'Ariane » jusqu'à la mer Orientale <3>, par les extrémités du *Taurus*, aux » quelles les indigènes donnent les noms de *Paropamisus*, d'*Emodus*,

<1> J'ai déjà discuté... croirai nécessaire. Comme cette partie du texte Grec est fautive dans toutes les éditions, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la manière dont je pense qu'elle doit être rétablie. Il me semble que notre Géographe ne pouvoit s'exprimer en grec que de cette façon : Ἐπομισά-  
μαθα . . . διαίται, ἢ δὴναπὸν ἦν, ἀπὲρ τῶν κρη-  
νῶν ἐκείνως τε ἐξ ἐπίμου χρωσάμεθα, καὶ ἔπειτα  
καταδήσομεν, ὍΣΩΝ αὖ δὲν ΔΟΨΗ πρὸς τὴν  
σαφίνεια. Μάλιστα δ' ὅτι τῆς διαίτης, κ. τ. λ.

L'ΟΣΩΝ et le ΔΟΨΗ sont pris des manuscrits ; j'ai rétabli le reste par conjecture.

<2> Sous le nom d'Ariane, les anciens comprenoient presque toutes les contrées situées entre l'*Indus* et le méridien des Portes Caspiennes. Ils subdivisoient ensuite ce grand espace d'après l'emplacement des différens peuples qui l'occupaient. G.

<3> Ératosthène et Strabon croyoient que les parties orientales de l'Asie se terminoient à l'embouchure du Gange, et que ce

» d'*Imaüs* <1>, et d'autres encore, mais que les Macédoniens ont  
 » comprises sous la dénomination de *Caucase*; du côté de l'oc-  
 » cident, par le fleuve *Indus*: ses côtés méridional et oriental,  
 » beaucoup plus longs que les autres, s'avancent vers la mer Atlan-  
 » tique, et font de l'Inde un rhomboïde, [mais] de manière que  
 » chacun de ces deux côtés est plus long de 3000 stades que le  
 » côté opposé; c'est la mesure de l'extrémité qui s'allonge égale-  
 » ment à l'orient et au midi dans la mer <2>, et qui est commune  
 » aux deux côtes orientale et méridionale de l'Inde.

» On évalue à 13,000 stades le côté occidental, depuis les  
 » montagnes Caucasiennes jusqu'à la mer du midi, en le mesurant  
 » le long de l'*Indus* jusqu'à son embouchure <3>. Par conséquent,  
 » le côté oriental, si vous y ajoutez les 3000 stades de l'extré-  
 » mité, sera de 16,000 stades <4>. Telles sont donc la plus grande  
 » et la moindre largeur de l'Inde.

» Quant à sa longueur, d'occident en orient, on peut la donner

fleuve, par conséquent, se rendoit dans l'Océan Oriental, où aboutissoit la longue chaîne du *Taurus*. G.

<1> Strabon a encore parlé ailleurs de cette chaîne de montagnes connue sous les noms divers de *Paropamisus*, d'*Emodus* et d'*Imaüs*, selon ses diverses positions. Il a considéré l'*Imaüs* comme un prolongement et une partie extrême du mont *Taurus*<sup>1</sup>. Il est probable, comme le pense le major Rennell, que l'*Imaüs* et l'*Emodus* ne sont que la variante du même nom, dérivé du mot Sanscrit *Himmaleh*, qui signifie *couvert de neige*. Pline connoissoit cette étymologie: *Imaüs vocatur incolarum linguâ, nivolum significante*<sup>2</sup>.

<2> L'extrémité de l'Inde, dont parle Ératosthène, est le cap Comorin, qu'il avan-

çoit plus à l'orient que l'embouchure du Gange, d'après la forme inclinée et rhomboïdale qu'il supposoit à cette contrée.

Voyez la carte n.º 1, dans le premier volume. G.

<3> Ces 13,000 stades, comptés à 1111  $\frac{1}{2}$  par degré, valent 11º 42' ou 234 lieues: c'est la distance, en ligne droite, depuis l'embouchure orientale de l'*Indus* jusqu'à la grande chaîne que ce fleuve traverse pour entrer dans l'Inde. G.

<4> Ce côté oriental s'étendoit depuis l'ancienne embouchure du Gange, appelée maintenant rivière d'Houringotta, jusqu'au cap Comorin, et les 16,000 stades de 700, ou les 457 lieues qu'ils représentent, sont, à très-peu près, la mesure des côtes comprises entre les deux points précédens. G.

<sup>1</sup> Voyez *Strab.* tom. I, pag. 357, et tom. IV, part. I, pag. 253 et 291 de la traduct. Franç. — <sup>2</sup> *Plin. Hist. nat. lib. VI, cap. 17.* — Conf. *Rennell, Description historique et géographique de l'Indostan*, tom. II, pag. 142 de la traduction Française.

PAGE 689.

» avec certitude, en prenant d'abord l'espace [qui s'étend depuis  
 » l'*Indus*] jusqu'à *Palibothra*; il a été mesuré par schoenes <1>,  
 » et il forme une voie royale de 10,000 stades <2>: ce qui reste  
 » au-delà seroit de 6000 stades, d'après l'évaluation du temps  
 » qu'on met à remonter le Gange depuis la mer jusqu'à *Pali-*  
 » *bothra*. »

Ainsi toute la longueur de l'Inde sera au moins de 16,000 stades <3>, suivant Ératosthène, qui a pris ces mesures, comme il dit, dans les itinéraires <4>, et avec qui Mégasthène est d'accord. La mesure de Patroclès est moindre de 1000 stades\*.

\* Voyez ci-dessus, tom. I, pag. 180 de la traduct. Franç.

Si à ces 16,000 stades vous ajoutez l'étendue de l'extrémité qui

<1> *Mesuré par schoenes*. Le texte, sans variation, dit, *καταμμέθηται γὰρ ΣΧΟΙΝΙΟΙΣ*: littéralement, *mesuré par des cordes*. Mais Xylander, qui a suivi ici l'ancienne version Latine, traduit, *schœnis enim dimensa est*; et le traducteur Italien, *percioche vi si misura con scheni*. Ils ont donc lu, *καταμμέθηται γὰρ ΣΧΟΙΝΟΙΣ* (si ce n'est que le traducteur Italien paroît avoir aussi lu *καταμμέθηται*, au lieu de *καταμμέθηται*). J'ai cru devoir préférer cette leçon, d'autant plus qu'elle est aussi celle d'Arrien<sup>1</sup>. *Σχοίνιον*, diminutif de *χοῖνος*, ne signifie que *corde* ou *cordeau*; mais *χοῖνος*, outre cette signification, désignoit encore le *schœne* ou *schène*, espèce de mesure qu'Hérodote<sup>2</sup> évalue à 60 stades, mais qui, suivant d'autres, étoit de diverses longueurs, selon les différens pays où on l'employoit<sup>3</sup>.

<2> *10,000 stades*. J'ai donné la préférence à la correction de Casaubon, *σαδίων μυρίων*, approuvée par plusieurs critiques. Le texte porte, sans aucune variation, *20,000 stades*, *σαδίων δισμυρίων*.

<3> Cette mesure, prise en stades de 833  $\frac{1}{3}$

au degré, vaut 19° 12' ou 384 lieues; et c'est la distance, en ligne droite, depuis l'*Indus*, à sa sortie des montagnes, jusqu'à l'embouchure d'Houringotta dont je viens de parler.

Les 10,000 stades de l'*Indus* à *Palibothra*, et les 6000 stades de cette ville à l'embouchure du Gange, me semblent fixer *Palibothra* à Hallahabad, comme je l'ai dit dans le tome I, pag. 184. G.

<4> *Dans les itinéraires*. Le texte dit, dans le registre des *stathmes*, *τῆς ἀναγωγῆς τῶν σταθμῶν*. Outre Diognète et Bœton<sup>4</sup>, on cite encore Amyntas comme auteur d'un pareil registre intitulé *les stathmes de l'Asie*<sup>5</sup>. Le mot *σταθμός*, *stathmus*, qui signifie littéralement *station*, c'est-à-dire, lieu où l'on s'arrête, répond au *mansio* des Romains, à la *couchée* des Français. Quoiqu'on se servit souvent du *stathme* pour mesurer la distance d'un lieu à un autre, ce n'étoit pas, à proprement parler, une mesure itinéraire; mais il comprenoit plus ou moins de stades, selon l'espèce de bêtes ou de voitures dont on se servoit, la nature des chemins plus ou moins commodes, et d'autres circonstances locales<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Indic. cap. 3, §. 4.* — <sup>2</sup> *Lib. II, cap. 6, tom. II, pag. 6 et 171 de la traduction de Larcher.* — <sup>3</sup> *Voyez Strab. tom. IV, part. I, pag. 330 de la trad. Franç., et liv. XVII, pag. 804 du texte Grec.* — <sup>4</sup> *Idem, tom. I, pag. 181, not. 2.* — <sup>5</sup> *Athen. lib. XI, pag. 500.* — *Conf. Strab. infra, pag. 103.* — <sup>6</sup> *Voyez Salmas. Plinian. Exercitat. pag. 351.*

s'avance\* vers l'orient, je veux dire les 3000 stades, vous aurez la plus grande longueur de l'Inde, qui sera depuis l'embouchure de l'*Indus*, le long de la côte qui vient ensuite, jusqu'à l'extrémité dont je viens de parler <1>, et à ses limites orientales, où habite le peuple connu sous le nom de *Coniaques* <2>.

Par ce que nous venons de dire, il est aisé de voir combien s'écartent [de la vérité] les mesures données par d'autres. En effet, si l'on en croit Ctésias, l'Inde égale en grandeur tout le reste de l'Asie; selon Onésicrite, elle fait le tiers de toute la terre habitée. Néarque en évalue l'étendue à quatre mois de chemin fait par les plaines. Mégasthène et Déimaque, qui sont les plus modérés, comptent plus de 20,000 stades depuis la mer du midi jusques au Caucase\*, et le dernier ajoute qu'il y a même des endroits où cette mesure excède 30,000 stades <3>.

Nous avons déjà combattu ces opinions au commencement de cette Géographie\*; il suffit à présent de dire qu'elles sont faites pour faire excuser encore ceux qui, donnant la description de

PAGE 689.

\* Lisez *ωσιππην*, et non pas *ωσιππην*.

PAGE 690.

\* C'est-à-dire, le Caucase Indien.

\* Voyez tom. I, pag. 177-184 et 200-203 de la traduction Française.

<1> Les 19,000 stades de cette mesure doivent être comptés à 700 par degré; ils valent 543 lieues, et c'est la distance littorale depuis l'embouchure orientale de l'*Indus* jusqu'au cap Comorin, en y comprenant les golfes de Cutch et de Cambaye. G.

<2> *Coniaques*, *Κωνιακοί*. Saumaise conseille de lire *Coliaques*, *Κωλιακοί*. On peut voir, dans ses annotations sur Solin<sup>1</sup>, les raisons sur lesquelles il appuie cette correction. D'autres voudroient lire *Coryaques*, *Κορυακοί*, parce que le cap occupé par ce peuple est nommé par Ptolémée *Cory*, *Κόρυ* [le cap Comorin d'aujourd'hui]; mais ils observent en même temps qu'il vaut mieux laisser dans Strabon la leçon telle qu'elle est, d'autant plus qu'il répète dans la suite ce même nom sans aucune variation<sup>2</sup>.

— Les Coliaques habitoient l'extrémité méridionale de l'Inde; mais le cap Comorin n'étoit pas précisément le promontoire *Colis* ou *Coliacum*. Celui-ci répondoit au cap Ramanan Cor, ou Ramiséram Coil, connu de Ptolémée sous le nom de *Cory*, ainsi que la petite île située vis-à-vis, et dans laquelle il existe une pagode antique et très-célèbre élevée à la déesse Ramanan ou Ramiséram. Le mot Koil ou Coil ou Cor signifie temple, et de là se sont formés, chez les Grecs et les Latins, les noms de *Colis*, de *Coliacum* et de *Cory*. G.

<3> Quoi qu'en dise Strabon, les mesures qu'il rapporte d'après Mégasthène et Déimaque, étoient exactes, comme je l'ai fait voir dans la note 2, pag. 177, et la note 2, pag. 180 du premier volume. G.

<sup>1</sup> *Salmas. Plinian. Exercitat.* pag. 783. — <sup>2</sup> Voyez *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. V, pag. 85.

PAGE 690.

l'Inde, se trouvent quelquefois dans le cas d'avancer des choses qu'ils n'osent affirmer.

S. IV.  
Fleuves de l'Inde.

TOUTE l'Inde est arrosée par des fleuves dont les uns se déchargent dans les deux plus grands, qui sont l'*Indus* et le Gange; les autres ont leurs embouchures propres dans la mer. Tous ont leurs sources dans le Caucase, et tous se portent d'abord vers le midi: ensuite les uns conservent la même direction, ceux sur-tout qui se déchargent dans l'*Indus*; les autres se dirigent vers l'orient. Du nombre de ces derniers est le Gange.

Celui-ci, qui est le fleuve le plus considérable de l'Inde, n'a pas plutôôt quitté les montagnes, qu'il tourne à l'orient, passe près de la grande ville de *Palibothra* <1>, et va, par une seule bouche <2>, se décharger de ce côté dans la mer. L'*Indus*, au contraire, se jette dans la mer du midi par deux bouches <3>; elles embrassent le pays connu sous le nom de *Pattalène*, et qui ressemble au *Delta* de l'Égypte.

<1> Voyez la note 3, pag. 12. G.

<2> *Par une seule bouche.* Mela<sup>1</sup> donne sept bouches au Gange. Dans la carte du major Rennell, outre les deux grandes embouchures, connues sous les noms de *Hoogly* et de *Megna*, on remarque, sur la côte du *Delta* formé par ce fleuve, huit ouvertures<sup>2</sup>: ce sont vraisemblablement celles dont parle Mela. La seule embouchure indiquée par Strabon doit être celle qui résulte de la réunion du Gange avec le *Megna* ou *Burram-pooter*. Quant au nom Γάγγης, *Gange*, que les Grecs ont donné à ce fleuve, il est formé du mot *Gonga*, qui, dans le langage de l'Indostan, signifie *rivière*, et que les Indiens donnent aujourd'hui au Gange<sup>3</sup> par excellence.

— La combinaison des grandes mesures de l'Inde, données par les anciens, fait voir que l'embouchure la plus orientale du Gange,

au siècle d'Alexandre, étoit celle que l'on nomme aujourd'hui rivière d'Houringgotta. Ce fleuve gagne insensiblement vers l'est, et atteint maintenant l'embouchure du *Megna* ou *Brama-poutren*.

Ceux de nos lecteurs que les objets sur lesquels je m'arrête, pourront intéresser, les trouveront discutés dans le tom. III de mes *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*. Je ne puis présenter dans ces notes que des résultats très-abrégés. G.

<3> *Par deux bouches.* Strabon entend les deux bouches principales de l'*Indus* qui forment le *Delta*. Ptolémée, en donnant sept bouches à ce fleuve, y comprend aussi les diverses ouvertures de la base du *Delta*, qui ne sont pas encore bien examinées, et dont il faut distinguer cependant une bouche intermédiaire, que le docteur Vincent<sup>4</sup> nomme *Scindy-Bar*.

<sup>1</sup> Lib. III, cap. 7, §. 65. — <sup>2</sup> Voyez Rennell, *Descript. histor. et géograph. de l'Indostan*, tom. III, pag. 159-182. — <sup>3</sup> *Idem, ibid.* pag. 159. — <sup>4</sup> *The Voyage of Nearchus*, London, 1797, pag. 29.

LES vapeurs de tant de fleuves, comme dit Ératosthène, et les vents étésiens, font que l'Inde est arrosée par des pluies d'été si abondantes, que ses plaines en sont inondées. Pendant ce temps, on sème du lin <1>, du millet, du sésame <2>, du riz <3> et du *bosmorum* <4>; en hiver, du froment, de l'orge, des légumes, et d'autres fruits propres à la nourriture de l'homme,

PAGE 690.

S. V.

Produits de l'Inde, et parallèle de ses habitans avec ceux des autres pays.

<1> On sème du lin. Il est à présumer que Strabon entend, non ce que tout le monde connoît sous le nom de *lin*, qui ne croît point<sup>1</sup> ou du moins qui doit être rare dans l'Inde, mais le coton, une des principales productions de ce pays, qu'Arrien<sup>2</sup> nomme *lin d'arbre*, *λίον τὸ ἐπὶ δένδρεϊον*, et que Strabon nommera ci-après<sup>3</sup> *laine d'arbre*.

<2> Le sésame est une production originaire de l'Inde, qui a été portée en Afrique et en Amérique. Les Indiens font des gâteaux de la graine de ce végétal, comme Strabon le dira dans la suite, et ils en tirent une huile<sup>4</sup> qui est encore aujourd'hui d'un usage commun chez eux, de même que celle qu'ils extraient du carthame. Cette dernière, au rapport de quelques voyageurs<sup>5</sup>, est meilleure que celle de sésame.

<3> Le mot *riz* vient de *oryza* des Romains, qui n'est que *ῥυζα* des Grecs. Il est vraisemblable que ces derniers l'ont emprunté à la nation même chez laquelle ils ont connu cette plante. Dans une des notes marginales manuscrites dont est chargé un exemplaire du *Voyage de Néarque par le docteur Vincent* qui appartient à la Bibliothèque du Roi, je trouve que *oryza* ou le *riz* s'appelle en langue sanscrite *urithi*<sup>6</sup>.

<4> Du *BOSMORUM*. Dans la suite<sup>7</sup>, Strabon parlera de cette production un peu plus en détail; Diodore de Sicile<sup>8</sup> la nomme *bosporum*. M. Falconer croit que c'est cette

espèce d'orge sauvage dont parle Théophraste<sup>9</sup> dans l'énumération qu'il fait de quelques productions de l'Inde. Je croirois plutôt que c'est le légume auquel, suivant le même Théophraste, les Grecs donnèrent le nom de *lentille* [*φαιός*], vraisemblablement par l'effet de quelque ressemblance qu'ils avoient trouvée entre le port de la plante, ou le goût de sa graine, et les lentilles de la Grèce. Cela me paroît d'autant plus probable, que Théophraste nomme la lentille Indienne immédiatement après le riz, de même que Strabon et Diodore de Sicile placent le *bosmorum* à la suite du riz. Selon le naturaliste Grec, la plante ou plutôt la cosse de cette lentille ressembloit à celle du fenu-grec, et on la moissonnoit vers le coucher des pléiades, c'est-à-dire, vers la fin de l'automne. Je présume encore qu'il est question de ce même *bosmorum* dans l'endroit où Hérodote parle d'une espèce de grain de la grosseur du millet, qui venoit dans une cosse, et qui servoit de nourriture à une tribu Indienne<sup>10</sup>. Il s'agit maintenant de savoir si toutes ces propriétés se trouvent dans la plante de *bajero*, qu'on trouve dans le Guzerat, et qu'on a voulu assimiler au *bosmorum*<sup>11</sup>; et si ce dernier est la même graine que celle que Thévenot nomme *kichery*, et qui est la nourriture ordinaire des pauvres : ils la cuisent avec du riz, du sel et de l'eau<sup>12</sup>.

<sup>1</sup> Thévenot, *Voyage aux Indes orientales*, tom. V, pag. 109. — <sup>2</sup> *Indic.* cap. 16. — <sup>3</sup> Pag. 24. — <sup>4</sup> *Strab.* infra, pag. 78. — <sup>5</sup> Thévenot, ubi supra, pag. 49. — <sup>6</sup> *The Voyage of Nearchus*, pag. 13 et 16. — <sup>7</sup> *Infra*, pag. 22. — <sup>8</sup> Lib. II, cap. 36. — <sup>9</sup> *Histor. plantar.* lib. IV, cap. 5. — <sup>10</sup> *Herodot.* lib. III, cap. 100. — <sup>11</sup> Voyez Vincent, *the Voyage of Nearchus*, pag. 17, not. 33. — <sup>12</sup> Thévenot, *Voyage aux Indes orientales*, tom. V, pag. 157.



PAGE 690.

\* Voyez Theophrast. Histor. plantar. lib. IV, cap. 5.

\* Voyez ci-dessous, pag. 61.

\* Voyez Arrian. Indic. cap. 6.

S. VI.  
Ile de Taprobane.

qui ne sont point connus chez nous<sup>a</sup>. Les produits de la terre sont presque les mêmes dans l'Inde que ceux qu'on obtient en Æthiopie et en Ægypte. Les animaux qui naissent dans les fleuves de ces deux pays, se trouvent aussi dans ceux de l'Inde, excepté l'hippopotame. Cependant Onésicrite affirme<sup>\*</sup> que cet animal même n'est point étranger à l'Inde.

Quant aux hommes, les habitans des cantons méridionaux ressemblent, pour la couleur, aux Æthiopiens, et pour la figure et les cheveux, au reste des hommes; l'humidité de l'air est cause que leurs cheveux ne sont point crépus. Ceux qui occupent les cantons septentrionaux, sont semblables aux Ægyptiens<sup>b</sup>.

LA Taprobane <1> est une île dans la haute mer, située à sept jours de navigation des parties les plus méridionales de l'Inde, qui sont aux environs des Coniaques <2>. Elle se prolonge vers l'Æthiopie <3>, dans une étendue d'environ 8000 stades <4>, et l'on y trouve des éléphans.

Tels sont les renseignemens que nous donne Ératosthène sur l'Inde. Nous y ajouterons les plus exacts de ceux que nous ont transmis les autres écrivains, et la réunion de ces divers matériaux formera <5> notre description de l'Inde.

<1> L'île de Ceilan. G.

<2> La partie la plus méridionale de l'Inde est le cap Comorin. De ce cap à celui de Ramanan Cor, et de là à Ceilan, il y a 65 à 70 lieues d'une navigation difficile à cause des bas-fonds disséminés sur les rivages de Tutacorin, sur ceux de Kilkar, et qui s'étendent jusqu'à Ceilan, sous le nom de Pont-d'Adam. C'est pourquoi les vaisseaux Grecs qui longoient ces écueils, n'avançoient que de 9 à 10 lieues par jour. G.

<3> Vers l'Æthiopie. Ératosthène croyoit que l'étendue de la Taprobane en longueur

étoit de l'orient à l'occident, et celle en largeur, du nord au midi, tandis que c'est tout le contraire<sup>c</sup>.

<4> Selon Pline, lib. VI, cap. 24, Ératosthène ne donnoit que 7000 stades de longueur à la Taprobane.

La circonférence entière de Ceilan, d'après les nouvelles cartes anglaises, est égale à 625' de l'échelle des latitudes, qui valent 7292 stades de 700 au degré. Il paroît donc qu'Ératosthène a pris la mesure du périmètre de cette île pour celle de sa longueur. G.

<5> La réunion... formera &c. Casaubon

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, tom. I, pag. 189, not. 3, de la traduction Française.

Par

Par exemple, au sujet de la Taprobane, Onésicrite lui donne une étendue de 5000 stades <1>, sans spécifier si c'est en long ou en large <2> : il la place à vingt jours de navigation du continent <3>; mais il observe que la navigation est pleine de difficultés, qu'elle se fait par des vaisseaux qui ont une très-mauvaise voilure et qui sont construits sans courbes <4>. Il ajoute qu'il existe d'autres îles

donne à la leçon du texte ἸΔΙΟΠΟΙΗΣΟΥΣΙ un sens forcé, qui seroit, nous nous rendrons propre la description de l'Inde. Je pense qu'il faut changer ce mot en Εἰδιοποίησους, mot synonyme de μαρῶνους. On pourroit encore le prendre dans le sens d'ἀναμαρῶνους, et nous réformerons; le mot εἰδοτικός, dérivé de ce verbe, est expliqué dans le Lexique d'Hésychius par ἀναμαρῶνως, réformateur. En effet, Strabon, dès le commencement de ce livre, se plaint des contradictions qu'on trouvoit dans tous les auteurs qui avoient écrit sur l'Inde. Chacun, a-t-il dit, nous donne quelques détails vrais : on ne peut tirer d'aucun une description complète sur cette partie du monde. Parmi ces divers écrivains, il a distingué Ératosthène comme le plus exact, ou du moins comme celui chez lequel on ne trouve point tant de contradictions; et il le suit en grande partie dans sa description. Il dit à présent qu'en ajoutant aux détails fournis par cet écrivain ceux des autres qui paroissent mériter quelque confiance, il réformera cette description, c'est-à-dire, qu'il en fera un tout plus vrai que ne l'étoit la relation de chacun d'eux prise séparément. Au reste, il est on ne peut pas plus facile de confondre ces deux mots. C'est d'après une semblable correction, τῶν καὶ εἰδῶν, ὡς καὶ ἐν τῇ, à la place de τῶν καὶ ἰδῶν, καὶ ἐν τῇ (dont nous avons oublié d'avertir), que nous avons traduit un autre passage de Strabon<sup>1</sup>.

<1> Les 5000 stades d'Onésicrite, selon Saumaise<sup>2</sup>, doivent se rapporter au circuit entier de la Taprobane [Ceilan]. Le célèbre voyageur Marc Paul évaluoit à 2400 milles la circonférence de cette île<sup>3</sup>. Mais je renvoie le lecteur aux observations faites au sujet de ces mesures dans le deuxième livre de Strabon<sup>4</sup>.

<2> Les nouvelles cartes dont je viens de parler, donnent aux rivages occidentaux de Ceilan, depuis le cap Calasnane, le plus septentrional, jusqu'au cap Dondra, le plus méridional, la valeur de 277 minutes, qui représentent 5130 stades de 1111 $\frac{1}{2}$ , tels que les employoit Onésicrite. G.

<3> Strabon ne rapporte pas exactement le passage d'Onésicrite. On voit dans Pline, lib. v1, cap. 24, qu'Onésicrite avoit compté vingt jours de navigation depuis la région occupée par les *Prasii*, jusqu'à la Taprobane. Or ces peuples occupoient *Palibothra* et s'étendoient jusqu'aux embouchures du Gange. C'est donc des environs de ce fleuve que la navigation de cet ancien doit être prise; et comme il suivoit les côtes de la presqu'île de l'Inde, on voit qu'en faisant 15 à 16 lieues en vingt-quatre heures, il a pu employer vingt jours pour se rendre dans la Taprobane. G.

<4> Καποκυασιένας δὲ ἀμποτήραν ἐγκοιλίων ΜΗΤΡΩΝ χωρὶς. Ce texte, s'il n'est point altéré, est au moins obscur. Saumaise, au moyen d'une conjonction qu'il croyoit devoir y ajouter, ἐγκοιλίων ΚΑΙ ΜΗΤΡΩΝ

<sup>1</sup> Strab. liv. 1, pag. 18 du texte Grec, tom. I de la traduct. Franç. pag. 36, lign. 10. = <sup>2</sup> Plinian. Exercitat. pag. 783. = <sup>3</sup> Voyez Schrebel, Geschichte der wicht. geograph. Entdeck. pag. 320. = <sup>4</sup> Tom. I de la traduction Française, pag. 189, not. 3, et pag. 361, not. 2.

PAGE 691.

entre le continent et la Taprobane, qui est la plus méridionale de toutes <1>. Autour de cette île, il y a des cétacés amphibies, qui ressemblent aux bœufs, aux chevaux ou à d'autres animaux terrestres.

<sup>1</sup> Voyez Rennell, *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 389-394 de la traduct. Franç.

Néarque, en parlant des attérissemens faits par les fleuves de l'Inde <sup>a</sup>, cite pour exemples les plaines de l'*Hermus*, du Caystre, du Mæandre et du *Caïcus*, qui n'ont été nommées ainsi que parce qu'elles ont été accrues, ou, pour mieux dire, créées par cette terre fine et féconde que les fleuves charrient des montagnes, en sorte qu'on peut les regarder justement comme les productions des fleuves qui les arrosent. Il en est de l'Inde comme de l'Ægypte, qu'Hérodote <sup>b</sup> a qualifiée de *don du Nil*: aussi, poursuit Néarque,

<sup>a</sup> Lib. II, cap. 5, Voyez Strab. tom. I, pag. 63 et 76; t. IV, part. II, pag. 8 et 233.

χρησις, l'interprétoit de cette manière: *Atque ita fabricatæ, ut costis et interamentis utrinque careant* <sup>1</sup>. Pour le mot *costis*, il paroît à-peu-près certain qu'il exprime l'*ἐγκοιλίων* du texte, que j'ai rendu par *courbes*; mais le sens d'*interamenta*, que les dictionnaires Latins citent d'après Tite-Live seul, est d'autant plus douteux, que d'autres entendent par ce mot les agrès ou les apparaux des navires <sup>2</sup>. Vossius, dans ses notes sur Mela <sup>3</sup>, après avoir désapprouvé et la correction et l'explication de Saumaise, propose de changer en *καποσκευασμάτων* le premier mot de notre texte, qu'il explique ainsi: *Quòd ita essent fabricatæ, ut costæ utrinque carerent firmamento*. Il entend par *firmamentum* ce que les Italiens, en conservant le mot Grec *μήτρα* [*mêtra*], nomment *matera*, en français la *varangue* d'un vaisseau; terme par lequel M. Larcher a rendu le *ρομίας* d'Hérodote <sup>4</sup>, qui est synonyme d'*ἐγκοιλία*. Cela me paroît fort probable, quoique je n'approuve ni la correction de Vossius, ni l'empressement de M. Tzschucke à l'introduire dans le texte. Une troisième

correction que nous pouvons citer, est celle de M. Schneider <sup>5</sup>. Ce savant propose de lire *ἐγκοιλίων χρησις*, et de retrancher le mot *μητρῶν* comme étant une explication marginale du mot *ἐγκοιλίων*, qu'on a introduite mal-à-propos dans le texte. Il semble que le traducteur Italien ait eu la même idée; car, quoiqu'il paraphrase ici le texte plutôt qu'il ne le traduit, on voit clairement qu'il a omis le mot *μητρῶν*: *Fabricate con le sponde drette senza che i corpi delle navi siano dalle bande incavati*. L'ancien traducteur Latin, en disant, *quæ etiam alvis non mitratis sint fabricatæ*, a suivi la mauvaise leçon de quelques manuscrits (*μητρῶν* pour *μητρῶν*). Quoi qu'il en soit de cet endroit du texte, et des diverses conjectures auxquelles il a donné lieu, il me paroît à-peu-près certain qu'il s'agit ici de vaisseaux de même forme que ceux qui étoient en usage chez les Vénètes, et dont Strabon a parlé ailleurs, d'après César <sup>6</sup>.

<1> Ces îles sont celles de Ramiséram, de Manaar, de Calpentin, et celles qui couvrent la partie septentrionale de Ceilan. G.

<sup>1</sup> *Salmas. Plinian. Exercitat.* pag. 781. = <sup>2</sup> Voyez *Forcellini, Totius Latinitat. Lexic. verbo Interamentum.* = <sup>3</sup> Lib. III, cap. 7, s. 84. = <sup>4</sup> Tom. I, pag. 156, édit. de 1803. = <sup>5</sup> Voyez son Dictionnaire Grec-Allemand, au mot *Ἐγκοιλίας*. = <sup>6</sup> *Strab.* tom. II de la traduction Française, pag. 57, not. 3.

est-ce avec raison que ce pays porte le nom du fleuve qui s'appeloit [anciennement] *Ægyptus* \*.

PAGE 691.

\* Homer. Odys. lib. XIV, vers. 258.

DANS l'Inde, selon Aristobule, la pluie et la neige ne tombent que sur le sommet et au pied des montagnes : les plaines sont arrosées par la seule crue des fleuves. L'hiver est le temps des neiges ; les pluies commencent au printemps et vont toujours en augmentant, au point que, pendant les vents étésiens \*, il pleut à verse jour et nuit, sans discontinuer, jusqu'au lever de l'*arcturus* \*. Les fleuves, grossis par ces pluies et par ces neiges, inondent les campagnes.

S. VII.  
Pluies périodiques de l'Inde.

\* Les moussons.

\* Au commencement de l'automne.

Aristobule ajoute qu'il n'a pas été le seul à observer cette disposition du climat de l'Inde, mais que d'autres aussi en ont été témoins avec lui : car, partis du pays des Paropamisades après le coucher des pléiades \*, pour entrer dans l'Inde, ils passèrent l'hiver sur les montagnes, dans le territoire des *Aspasi* \* et dans celui d'*Assacanus* <1>; ils descendirent dans les plaines au commencement du printemps, et se rendirent à *Taxila* <2>, ville considérable, de là au fleuve Hydaspe <3> et au royaume de Porus. Pendant ce voyage [dit-il], qui eut lieu pendant l'hiver, il ne tomba que de la neige ; ce fut à *Taxila* qu'ils eurent, pour la première fois, de la pluie. Comme, après leur arrivée à l'Hydaspe et la victoire remportée sur Porus, il leur fallut cheminer vers l'*Hypanis* <4> à l'orient, et

\* Après le commencement de l'hiver.

\* Voyez ci-dessous, pag. 35, not. 1.

<1> Le texte porte *Musicanus*, ΜΟΥΣΙΚΑΝΟΥ, que je change en *Assacanus*, ἈΣΣΑΚΑΝΟΥ. L'armée d'Alexandre passa l'hiver chez les *Aspasi* dans les montagnes, c'est-à-dire, dans la partie la plus septentrionale de l'Inde ; elle descendit dans la plaine et vers la ville de *Taxila* pendant le printemps, et de là s'achemina vers l'Hydaspe et le territoire de Porus. Avant d'y arriver, elle ne pouvoit donc pas être dans les terres ou le royaume de *Musicanus*, qui étoit dans les parties méridionales de l'Inde,

non loin de la Pattalène, comme Strabon nous le dira dans la suite <sup>1</sup>. Guidé par la ressemblance du son, et par le nom précédent des *Aspasi* (ou, suivant le texte, *Hispasi*), peuple voisin des terres d'*Assacanus* <sup>2</sup>, j'ai changé en ce dernier nom celui de *Musicanus*.

<2> *Taxila* paroît avoir été située à quelque distance et à l'orient d'Attock. G.

<3> Le Béhat ou Chélum. G.

<4> L'*Hypanis* ou l'*Hyphasis* est le Béhah. G.

<sup>1</sup> *Infrà*, pag. 25 et 43. — <sup>2</sup> *Ibid.* pag. 35.

PAGE 691. de là revenir à l'Hydaspe ; dans tout ce voyage, et sur-tout lorsque les vents étésiens souffloient, ils se virent encore exposés à des pluies continuelles, qui ne cessèrent qu'au lever de l'*arcturus* \*.

\* Au commencement de l'automne.

PAGE 692.  
\* Avant l'entrée de l'hiver.

\* Vers la fin de l'été.

\* Il faut lire, ἀπὸ γαίας, en un seul mot composé.

Après s'être arrêtés sur les rives de l'Hydaspe le temps qu'il falloit pour construire des vaisseaux, ils s'embarquèrent sur ce fleuve peu de jours avant le coucher des pléiades \*, et, après avoir navigué tout le reste de l'automne, l'hiver, le printemps et l'été suivans, ils arrivèrent à la Pattalène <1>, au lever de la canicule \*. Dans tout le cours de ce voyage, qui dura dix mois <2>, ils n'eurent la pluie nulle part, pas même lorsque les vents étésiens régnoient le plus. Ils remarquèrent seulement la crue des fleuves, et l'inondation des plaines qui en étoit la suite, et observèrent que la navigation étoit suspendue par des vents qui souffloient de la mer, sans être interrompus par aucun vent de terre \*.

Néarque parle aussi, comme Aristobule, des vents étésiens : mais il ne s'accorde point avec lui pour ce qui regarde les pluies ; car il dit qu'elles abreuvoient les plaines pendant l'été, mais qu'elles cessoient en hiver <3>. Tous deux parlent aussi de la crue

<1> C'est-à-dire, dans le *Delta* formé par les embouchures de l'*Indus*. G.

<2> Le docteur Vincent<sup>1</sup> accuse Strabon de s'être trompé dans ce calcul, et réduit la durée de la navigation à neuf mois. L'erreur de Plutarque<sup>2</sup> est plus grave ; il ne parle que de sept mois.

<3> Selon Strabon, Néarque contredit Aristobule au sujet des pluies ; et en effet, si l'on compare ce paragraphe avec celui qui précède, on s'aperçoit qu'il y a des phrases qu'on ne sauroit expliquer de manière à mettre tout-à-fait d'accord ces deux écrivains. M. Falconer a fait une très-longue note pour les concilier : j'y renvoie le lecteur, me contentant de rapporter celle que

M. Schmieder a faite sur Arrien<sup>3</sup>, qui parle aussi, d'après Néarque, de ces mêmes pluies dont il est ici question. Selon ce savant, Aristobule, en disant que les montagnes seules jusqu'à leur pied sont exposées aux pluies, et que les plaines ne sont arrosées que par la crue des fleuves, entend par  *pied des montagnes*  tout le Penj-ab, c'est-à-dire, tout l'espace occupé par les cinq rivières, et qui s'étend depuis ces montagnes jusques au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine, ou de celui-ci et de l'*Indus* ; et par  *plaines* , le pays qui touche à ce confluent, et qui s'étend jusqu'à Pattala<sup>4</sup>. Néarque, en affirmant, au contraire, que les plaines reçoivent des pluies pendant l'été, et point du tout pen-

<sup>1</sup> *The Voyage of Nearchus*, pag. 158, not. 251. — <sup>2</sup> *Vit. Alexandr.* cap. 66. — <sup>3</sup> *Indic.* cap. 6, §. 4, pag. 39. — <sup>4</sup> Voyez ci-dessous, pag. 22, not. 2.

des fleuves; Néarque, en disant que l'armée, étant campée près de l'Acésine <1>, fut obligée de prendre une position plus élevée pendant la crue de ce fleuve, laquelle eut lieu vers le solstice d'été; et Aristobule, en nous donnant même la mesure de cette crue, qui étoit de quarante coudées <2>, dont vingt ajoutées à l'état ordinaire du fleuve remplissoient son lit jusqu'au bord, et le surplus se répandoit dans les plaines.

Ils s'accordent encore, en disant que, pendant la crue, les villes, situées sur des chaussées et entourées d'eau de tous côtés, ressemblent à des îles, comme cela se voit en Égypte et en Éthiopie. Cette inondation, disent-ils, cesse après [le lever de] l'*arcturus*\*, époque où les eaux se retirent; on ensemeince les terres avant qu'elles soient tout-à-fait desséchées, le labourage en étant alors très-aisé. Cependant les fruits qu'elles produisent, parviennent à une parfaite maturité et sont d'une qualité excellente.

\* Le commencement de l'automne.

SELON Aristobule, le riz est semé sur des couches entourées d'eau, qu'on a soin de retenir par des digues. Il croît à la hauteur de quatre coudées <3>, pousse plusieurs épis et donne beaucoup de graines. On le moissonne vers le coucher des pléiades\*, et on le bat comme l'épeautre. Il croît de même dans la Bactriane, dans la Babylonie, dans la Suside et dans la Syrie basse. Suivant Mégillus, on sème le riz avant les pluies; mais il a besoin d'être transplanté <4> et arrosé par des eaux closes.

S. VIII.  
Culture du riz et du *bosmorum*.

\* Vers l'entrée de l'hiver.

dant l'hiver, a néanmoins en vue ce même Penjab. Telle est la manière dont M. Schiender a cru résoudre cette difficulté, et qui seroit tout-à-fait satisfaisante, si, dans le paragraphe précédent, Aristobule ne s'étoit pas aussi servi du mot *πλάτα*, plaines, pour désigner les environs de *Taxila*, ville qui est au nord et bien en-deçà du confluent des fleuves.

<1> Le Chunaub. G.

<2> Je trouve que la coudée de 24 doigts

du stade de  $1111\frac{1}{2}$ , dont les Macédoniens se servoient dans l'Inde, répondoit à 250 de nos millimètres. Ainsi les 40 coudées dont parloit Aristobule, représentoient 10 mètres ou un peu plus de 31 pieds de roi. Les crues du Nil, à l'entrée du *Delta*, sont moins considérables. G.

<3> Un mètre, ou près de 37 pouces. G.

<4> J'ai traduit le mot *φυτίζας* par être transplanté; car il ne peut avoir ici que ce sens, que l'ancien traducteur Latin a exprimé par

PAGE 692.

\* Voyez ci-dessus,  
pag. 15, not. 4.

Quant au *bosmorum* \*, Onésicrite dit que c'est une espèce de blé <1> plus petit que le froment, et qu'il vient dans les terres situées dans les intervalles des fleuves. Dès qu'on l'a battu, on le torréfie avant de le transporter dans les greniers; c'est une obligation à laquelle on est astreint par serment, et qui a pour objet d'empêcher l'exportation de la semence en nature [et la reproduction dans l'étranger].

S. IX.

Parallèle de l'Inde  
avec l'Égypte.

PAGE 693.

ARISTOBULE, après avoir exposé en quoi l'Inde ressemble à l'Égypte et à l'Æthiopie et en quoi elle en diffère, et avoir donné pour exemple de cette différence la crue des eaux du Nil, produite par les pluies du midi, au lieu que celle des fleuves de l'Inde est due aux pluies du septentrion, fait cette question : Pourquoi, dans ces contrées, les lieux situés dans l'intervalle ne connoissent-ils point la pluie? car, dit-il, il ne pleut ni dans la Thébàide jusqu'à Syéné et aux environs de Méroé, ni dans la Pattalène de l'Inde jusqu'à l'Hydaspe <2>. Il ajoute que le pays

consitione, et l'Italien par *piantare*. Néanmoins je ne puis m'empêcher de communiquer au lecteur un doute que je viens d'avoir sur l'intégrité du texte : Ἀρδίας δὲ καὶ φυτείας ΔΕΪΣΘΑΙ ἄπο (lisez ἄπο) τῶν κλεισῶν ποταμῶν ὑδάτων. Je pense qu'en ajoutant à l'infinitif de cette phrase une négation, ΜΗ ΔΕΪΣΘΑΙ, on en tireroit un sens bien plus naturel et plus raisonnable : *Mais il n'a pas besoin d'être arrosé ni transplanté, étant [sans cesse] abreuvé par des eaux closes*. Une semblable omission de la particule négative, et, ce qui est remarquable, au sujet de cette même plante du riz, paroît avoir été faite dans cet endroit du XVII.<sup>e</sup> livre<sup>1</sup> de Strabon, ὈΡΥΖΟΤΡΟΦΕΪ δ' ἢ γὰρ διὰ τὴν αἰχμὴν, où il faut lire, ΟΥΚ ὈΡΥΖΟΤΡΟΦΕΪ.

<1> Πτελὲ δὲ τῷ βοσμίω, ὄν φησὶ Ὀν-

σίκετος ΔΙΟΤΙ ἄπο ἐστ. Lisez, Πτελὲ δὲ τῷ βοσμίω, φησὶ Ὀνσίκετος, ὄτι ἄπο ἐστ. L'OTI est une leçon de manuscrit; l'ON que je retranche est une répétition fautive des deux dernières lettres du mot qui précède. Quant au *bosmorum* dont il s'agit ici, nous en avons déjà parlé au long<sup>2</sup>.

<2> C'est-à-dire, depuis le *Delta* formé par les deux branches de l'*Indus* jusques au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésine, ou au territoire des *Malli* [le Moulton d'aujourd'hui]; ce qui est d'accord avec les observations modernes, selon lesquelles les limites de ces pluies périodiques sont fixées au Moulton. Depuis cette province jusqu'au *Delta* ou à la Pattalène des anciens, l'*Indus*, comme le Nil, traverse un pays aride, et rarement rafraîchi par les eaux du ciel<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Pag. 838 du texte Grec. = <sup>2</sup> *Suprà*, pag. 15, not. 4. = <sup>3</sup> Voyez *Vincent, The Voyage of Nearchus*, pag. 92. — Cf. et *suprà*, pag. 20, not. 3.

situé au-dessus de ces lieux <1>, et qui est arrosé par les pluies et par les neiges, est cultivé de la même manière que le pays situé hors de l'Inde.

D'après ce que dit Aristobule, il est probable que l'Inde est aussi sujette aux tremblemens de terre; son terrain, qui n'a nulle consistance à cause du trop d'humidité, s'ouvre et s'affaisse, au point que des fleuves mêmes changent de lit.

Il dit qu'envoyé pour une commission, il fut témoin de l'abandon d'une étendue de pays qui comprenoit plus de mille villes avec leurs bourgs, par la raison que l'*Indus*, sorti de son lit, s'en étoit fait à gauche un autre beaucoup plus bas, où il s'étoit précipité, de façon qu'il n'arrosait plus le pays qu'il venoit de quitter à droite, et qui se trouvoit plus élevé, au point que la crue même des eaux ne pouvoit l'atteindre.

Ce que dit Aristobule au sujet des crues des fleuves et du manque des vents de terre, est encore vérifié par le récit d'Onésicrite. Selon ce dernier, la côte étoit pleine de bancs, sur-tout près des embouchures des fleuves\*, à cause des attérissemens formés par les marées et de la continuité des vents de mer [qui empêchent la dispersion de la vase].

\* Ou du fleuve.  
Voyez ci-dessous,  
pag. 45, not. 1.

Selon Mégasthène, la fertilité de l'Inde est telle, que la terre porte des fruits deux fois l'année. Ératosthène affirme la même chose, en faisant mention de semailles d'hiver et de semailles d'été, ainsi que de pluies particulières à chacune de ces saisons: car, dit-il, il n'y a pas d'exemple d'une année où elles aient été toutes deux privées de pluie; ce qui fait qu'on a toujours de bonnes récoltes, la terre ne cessant jamais de produire.

<1> C'est le pays situé entre le Moultan et les montagnes: ce pays, outre les pluies, est encore arrosé par des rivières; et c'est de leur nombre qu'il a pris son nom moderne

de *Penj-ab*, qui signifie en persan *les cinq rivières*. Elles réunissent leurs eaux avec celles de l'*Indus*; Strabon en parlera dans la suite<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Infrà*, pag. 34.



PAGE 693.

Quant aux fruits des arbres, ils y sont également très-abondans; et les racines de quelques-uns, sur-tout des grands roseaux, douces de leur nature, s'adoucissent encore par la *coction* qu'elles subissent moyennant l'eau du ciel et celle des fleuves, échauffées par les rayons du soleil. Ératosthène semble vouloir dire par-là que ce que, dans les autres pays, on nomme maturité des fruits et de leurs sucs, devient dans l'Inde une espèce de *coction* qui procure au goût la même saveur que les alimens cuits par le feu.

S. X.  
Arbre de coton  
et autres arbres et  
plantes singulières  
de l'Inde.

IL pense que la flexibilité des rameaux des arbres dont on fait les roues, provient de la même cause, à laquelle il attribue encore la laine <1> qui naît sur d'autres arbres. C'est de cette laine, selon Néarque, que les Indiens fabriquent leurs toiles fines, et que les Macédoniens se faisoient des matelas, ainsi que des selles pour leurs chevaux. Les toiles connues sous le nom de *sériques* sont faites, de la même manière, du *byssus* <2> qu'on tire de l'écorce de

PAGE 694.

<1> Cette laine est sans contredit notre coton. On peut en voir toutes les preuves réunies dans les notes de Larcher sur Hérodote<sup>1</sup>. J'y ajouterai, qu'à l'endroit même où, dans la suite, Strabon parle du noyau de l'arbre qui produit cette matière lanugineuse, ἔχειν πυρήνα, ἑξαπυρήνης δὲ πύρου, κ. τ. λ.<sup>2</sup>, notre manuscrit 1393 porte à la marge cette scholie: τὸ βαμβάκιον ἐστὶν τὸν, c'est le coton.

<2> Les toiles connues sous le nom de *sériques*... du *byssus*. Saumaise prétend qu'il est encore question ici du coton, dont nous avons parlé dans la note précédente; car *byssus*, outre une espèce de lin très-fin qui venoit dans l'Élide du Peloponnèse<sup>3</sup>, signifioit encore le coton. Mais, comme le mot *sériques* étoit employé pour désigner les

étoffes de soie, il paroît que Strabon s'en sert aussi dans le même sens, mais qu'il partage l'erreur généralement répandue de son temps touchant l'origine de la soie. En effet, Pausanias, postérieur d'environ deux siècles à Strabon, semble vouloir combattre cette erreur; car, immédiatement après avoir parlé de la culture du *byssus*, du chanvre et du lin, il ajoute: *Mais le fil dont les Sères fabriquent les étoffes, ne se tire de l'écorce d'aucun arbre; ils l'obtiennent d'une manière bien différente, que voici: il existe dans la Sérique un ver, que les Grecs appellent SER, mais auquel les habitans de la Sérique donnent vraisemblablement un autre nom... L'ouvrage de ce ver consiste dans des fils très-fins entortillés autour de ses pattes, &c.*<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Hérodote, tom. II, pag. 357; tom. III, pag. 369 de la trad. Franç. 2.<sup>e</sup> édit. — <sup>2</sup> *Infrà*, pag. 27. — <sup>3</sup> Pausan. lib. V, cap. 5. — *Plin.* lib. XIX, cap. 1 — <sup>4</sup> Pausan. lib. VI, cap. 26. — Cf. *Salmas. Plin. Exercit.* pag. 144, A; 209, B; 212, B; 694, A; et *Vincent, The Voyage of Nearchus*, pag. 14, not. 30.

certains

certaines arbres. Il parle aussi d'un roseau qui, sans le secours des abeilles, produit du miel, et d'un arbre dont le fruit a la propriété d'enivrer <1>.

L'Inde produit beaucoup d'arbres extraordinaires : dans le nombre il en est un qui a les rameaux inclinés vers la terre, et dont les feuilles sont aussi larges que des boucliers. Onésicrite, qui entre dans de grands détails au sujet du pays de Musicanus, le plus méridional de l'Inde, selon lui <2>, parle de certains grands arbres <3> dont les rameaux, après avoir acquis la longueur de douze coudées, se recourbent vers la terre et continuent de croître jusqu'à ce qu'ils aient atteint le sol, où ils pénètrent et s'enracinent à la manière des marcottes; ils reparoissent ensuite et forment un second arbre dont les rameaux recourbés de même se marcottent, puis un troisième, et ainsi de suite, de manière que d'un seul arbre il résulte une espèce de long parasol <4>, semblable à une tente

<1> Les roseaux dont il est ici question, sont, à n'en pas douter, les cannes à sucre. Quant à l'arbre dont le fruit enivre, il est possible qu'on l'ait confondu avec ces mêmes cannes, du sucre desquelles on tire une espèce d'eau-de-vie qui est connue sous le nom de *rum*.

<2> Les *Musicani* habitoient, immédiatement au-dessus de la *Pattalene*, le canton appelé aujourd'hui Nusserpour. Quand Onésicrite dit que ce pays est le plus méridional de l'Inde, il faut entendre que c'est de la partie de l'Inde traversée par l'*Indus*. G.

<3> Ces arbres extraordinaires ont été décrits avec plus ou moins de détails par Théophraste, Diodore de Sicile, Arrien, Plin et Quinte-Curce. Parmi les modernes, les voyageurs et les botanistes du XVII.<sup>e</sup> siècle en ont aussi parlé; ils nous ont même dit

que le nom de ces arbres étoit *Kasta* dans la langue Indienne, et *Lul*<sup>1</sup> dans celle des Persans. Mais toutes ces descriptions étoient faites de manière que, sans des recherches ultérieures, nous serions encore à savoir que c'est le *figuier des Indes* [*Ficus Indica*], comme le nomment les naturalistes d'aujourd'hui<sup>2</sup>, et comme le nommèrent [*συκῆ*] les Macédoniens la première fois qu'ils le virent<sup>3</sup>. M. Schmieder<sup>4</sup> pense que c'est le *figuier des pagodes* [*Ficus religiosa* de Linné]; peut-être vouloit-il dire l'*arbre de pagode*, ou *figuier de Bengale* [*Ficus Bengalensis* de Linné], qui ressemble beaucoup, par la manière de se propager, au *figuier d'Inde*<sup>5</sup>.

<4> Où ils pénètrent . . . parasol. Le texte porte: Ἐπιπτα καὶ γὰρ ΔΙΑΔΟΘΕΝΤΑΣ ῥιζῶν δὲ ὁμοίως ταῖς κατώρουξιν, εἴτε ἈΝΑΔΟΘΕΝΤΑΣ στελεχῶσθαι· ἐξ ἧ παλιν ὁμοίως τῇ αὐξήσει ΚΑΤΑ-

<sup>1</sup> Voyez *Theophrast. Histor. plantar.* lib. IV, cap. 5, cum not. Van Stapel. — Cf. Beckmann, *Litteratur der ält. Reisebeschreib.* vol. I, pag. 314 et 587. — <sup>2</sup> *Nouveau Dictionnaire d'hist. nat.* tom. VIII, pag. 422. — <sup>3</sup> *Theophrast. ubi supra*, — <sup>4</sup> *Animadvers. ad Arriam. Histor. Indic.* pag. 68. — <sup>5</sup> *Nouveau Dictionnaire d'hist. natur.* ibid.

PAGE 694.

\* Voyez la note 2.

soutenue par plusieurs mâts. Il parle encore d'arbres d'une telle grosseur, que cinq hommes suffisent à peine pour les embrasser \*.

Aristobule dit aussi avoir vu, au confluent de l'Acésine et de l'*Hyarotis* <1>, des arbres dont les rameaux sont recourbés, et qui sont si gros, qu'ils peuvent servir d'abri à cinquante cavaliers : [il faut observer qu'] Onésicrite dit à quatre cents cavaliers <2>.

Selon Aristobule, on y trouve encore un arbre qui produit des cosses longues de dix pouces <3>, semblables à celles des fèves, et pleines de miel d'une telle nature, que ceux qui en mangent, échappent rarement à la mort.

Mais, au sujet des gros arbres, personne n'a poussé l'exagération aussi loin que ceux qui disent en avoir vu un, au-delà de l'*Hyarotis*, dont l'ombre à midi occupoit l'étendue de cinq stades <4>.

Quant aux arbres qui portent de la laine, leurs fleurs, selon

ΚΑΜΦΘΕΝΤΑ ἄλλη ... σιιάδιον ΓΕΝΕΣΘΑΙ μακρόν. Si le premier et le second des mots imprimés en lettres capitales étoient changés en ΔΙΑΔΥΝΤΑΣ et ἈΝΑΔΥΝΤΑΣ, cette correction donneroit un sens plus conforme à celui que Strabon veut exprimer. Je balancerois encore moins à changer le troisième en ΚΑΤΑΚΑΜΦΘΕΝΤΑΣ, et sur-tout le quatrième, qui fait un solécisme, en ΓΙΝΕΣΘΑΙ.

<1> J'ai déjà dit que l'*Acésine* étoit le Chunaub; l'*Hyarotis* ou l'*Hydraotes* est le Rauvey. G.

<2> Selon Onésicrite, cité par Diodore de Sicile <sup>1</sup>, ces arbres étoient hauts de soixante-dix coudées; leur tronc pouvoit à peine être embrassé par quatre hommes, et leur ombre occupoit l'espace de trois plèthres, c'est-à-dire, un demi-stade à la ronde. Selon Néarque, cité par Arrien <sup>2</sup>, leur ombre s'étendoit à cinq plèthres, et pouvoit abriter dix mille personnes. Quoi qu'il en soit de ce peu d'accord et des exagérations de ces historiens, il est certain qu'il existe dans

l'Inde des arbres d'une grandeur prodigieuse.

<3> Je lis, και ἄλλο δένδρον, μεγάλης λοβῆς ἔχον, ὡς ὁ κιάμος, δεκαδακτύλιος πῆ μῆκος, et je crois pouvoir appuyer cette correction sur l'autorité de Théophraste, qui, en parlant des productions de l'Inde d'après les historiens d'Alexandre, dit: Ἄλλο τί ἐστιν ὃ καρπὸς μακρὸς καὶ ἐκ εὐθύος, ἀλλὰ σκολιός, ἐσθιομενος δὲ γλυκίς. Οὕτως ὃν τῆ κοιλία δηγμόν ποιῆι καὶ δυσσεντερίαν· διὸ καὶ ὁ Ἀλέξανδρος ἀπικηρύξει μὴ ἐδίον <sup>3</sup>. Il existe un autre arbre dont le fruit est long, tortueux, et doux au goût. Il cause des tranchées et la dysenterie: aussi Alexandre en défendit-il l'usage à son armée. M. Falconer présume que cet arbre est la casse [Cassia fistula de Linné]. Mais la casse, loin de produire les mauvais effets qu'Aristobule lui attribue, est un des plus doux laxatifs dont se sert la médecine.

<4> Théophraste dit, d'après les historiens d'Alexandre, que l'ombre du figuier des Indes <sup>4</sup> s'étendoit à deux stades <sup>5</sup>.

— Il y a peut-être moins d'exagération

<sup>1</sup> Lib. XVII, cap. 90. = <sup>2</sup> Indic. cap. 11. = <sup>3</sup> Theophrast. *Histor. plant.* lib. IV, cap. 5. = <sup>4</sup> Voyez ci-dessus, pag. 25, not. 3. = <sup>5</sup> Theophrast. *Histor. plant.* lib. IV, cap. 5.

Aristobule, contiennent un noyau ; et c'est après en avoir ôté ce noyau, qu'on les carde comme de la laine <1>.

PAGE 694.

Dans le pays de Musicanus, suivant le même écrivain, on trouve encore une espèce de blé sauvage\*, semblable au froment. Il parle même de vignes et de vendanges, tandis que les autres historiens disent que les Indiens sont tellement privés de vin, qu'ils ignorent, comme disoit Anacharsis [en parlant des Scythes\*], l'usage de la flûte et de tous les autres instrumens de musique, excepté les cymbales, les tambours et les sistres, dont se servent leurs bateleurs.

\* Le même peut-être que le *bosmorum*. Voyez ci-dessus, pag. 15, not. 4.

\* Voy. Diogen. Laërt. lib. 1, segm. 104.

Aristobule s'accorde avec les autres historiens sur le grand nombre de plantes et de racines dont les Indiens tirent des remèdes, des poisons ou diverses couleurs. Il ajoute que chez eux il existe une loi qui condamne à mort celui qui auroit découvert un poison, à moins qu'il n'eût en même temps trouvé l'antidote propre à en détruire l'effet : dans ce dernier cas, il est récompensé par les rois.

La partie méridionale de l'Inde produit, dit-il, du cinnamome\*, du nard, et tous les autres aromates qu'on trouve dans l'Arabie et dans l'Æthiopie, deux contrées auxquelles elle ressemble pour la température de l'air, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus humide. Cette grande humidité fait que l'air est plus nourrissant et

PAGE 695.

\* De la cannelle.

qu'on ne le pense dans ces différens rapports. Les 5 stades dont il est question vaudroient 256 toises, si on les comptoit en ligne droite ; mais s'il est question de la surface du terrain que l'ombre de ces arbres pouvoit couvrir, on voit qu'elle se réduiroit à un carré de 16 toises. G.

<1> Je traduis littéralement le texte ; mais cette description du coton\* n'est point exacte. Aristobule semble donner à la capsule qui contient le coton, le nom de *noyau* ;

et ce nom convient mieux aux semences enveloppées par le duvet et contenues dans la capsule. Théophraste assimile cette capsule à une pomme printanière, et Pollux à une noix\*. Il est possible que le texte soit altéré, et que, par un léger changement, il faille le corriger ainsi : *πυρήνας ἐξαιρηθέντων δὲ τέρων*, κ. τ. λ. *Leurs fleurs, selon Aristobule, contiennent des pepins [c'est-à-dire, des semences] ; et après avoir ôté ces pepins, on carde le reste comme de la laine.*

\* Voyez ci-dessus, pag. 24, not. 1. = \* *Theophrast. Histor. plant. lib. IV, cap. 9, cum not. Van Stapel, pag. 427, col. 1.*

plus fécond ; il en est de même de son sol ; les eaux y possèdent également cette vertu nutritive : aussi <1> les animaux terrestres et aquatiques de l'Inde sont-ils plus gros que ceux des autres pays <2>. La même fécondité a été observée dans les eaux du Nil ; les animaux de ce fleuve, et notamment les amphibiés, sont plus gros qu'ailleurs, et l'on a des exemples de femmes Ægyptiennes qui accouchent de quatre enfans à-la-fois. Aristote <sup>2</sup> cite même l'exemple d'une femme qui accoucha de cinq <3> enfans, et il attribue ce phénomène à la vertu fécondante des eaux du Nil, sur lesquelles le soleil opère, au moyen de l'évaporation, une espèce de coction, en n'y laissant \* que les parties nutritives, dégagées de toute superfluité.

\* *Histor. animal.* VII, 5.

\* Lisez *καταλειπόντων*, au temps présent.

On doit probablement attribuer à la même cause une autre qualité qu'Onésicrite reconnoît dans les eaux du Nil ; savoir, qu'il faut moitié moins de feu pour les faire bouillir que les autres eaux. Mais il ajoute que le Nil, parcourant un long et étroit espace de pays toujours dans la même direction, doit nécessairement changer souvent de climat, au lieu que les fleuves de l'Inde se répandent dans de vastes campagnes, et y demeurent long-temps sous la

<1> Le texte porte, *καὶ τὸ ὕδωρ ἤδη· καὶ μείζω*, que je change en *καὶ τὸ ὕδωρ ἤδη καὶ μείζω*. L'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, en disant *quapropter*, prouve la nécessité de cette correction, semblable d'ailleurs à celle que nous avons faite sur un autre endroit de Strabon <sup>1</sup>.

<2> Si l'on en croyoit Ctésias <sup>2</sup>, les chèvres et les moutons de l'Inde seroient plus grands que des ânes. Quant à leur fécondité, il pousse l'exagération jusqu'à leur attribuer quatre et parfois six petits à chaque portée.

<3> Le texte porte, *de sept*, ἑπτὰ δῦμα. J'ai suivi la correction de Casaubon, Πεν-

τάδυμα, pour des raisons que le lecteur peut voir dans la longue note de ce critique. J'ai déjà corrigé une semblable erreur dans un autre endroit de Strabon <sup>3</sup>. Ici j'observerai encore que ce qui suit, *et il attribue ce phénomène, &c. καὶ αὐτὸς πλούσιον, κ. τ. λ.* jusqu'à la fin du paragraphe, a été tellement séparé de ce qui précède par M. Tzschucke, que ce n'est plus l'opinion d'Aristote que Strabon continue d'exposer. Cette erreur, qui doit son origine à la version équivoque de Xylander, n'a cependant été commise ni par l'auteur de l'ancienne version Latine, ni par le traducteur Italien, ni par le traducteur Allemand.

<sup>1</sup> Voyez tom. I de la traduction Française, pag. 441, not. 2. = <sup>2</sup> *Apud Phot. cod. LXXII, pag. 147.* = <sup>3</sup> Tom. II de la traduction Française, pag. 22, not. 2.

même latitude. Cette différence fait, dit-il, que leurs eaux sont plus nourrissantes que celles du Nil : aussi produisent-elles des poissons d'un plus gros volume et en plus grand nombre que n'en produit le Nil. Ajoutez à cela que les eaux du ciel sont déjà cuites \* quand elles tombent sur les plaines.

PAGE 695.

Aristobule ne pourroit admettre cette dernière circonstance, puisqu'il prétend qu'il ne tombe point de pluie dans les plaines de l'Inde\* : mais Onésicrite affirme le contraire, en attribuant de plus aux eaux les propriétés particulières qu'ont les animaux, telles, par exemple, que celle qu'on remarque dans les bestiaux étrangers, qui, à leur arrivée dans l'Inde, prennent la couleur des animaux indigènes.

\* Voyez ci-dessus, pag. 24.

\* Voyez ci-dessus, pag. 19.

CETTE dernière observation est juste ; mais c'est sans aucune raison qu'il regarde les eaux comme produisant seules la couleur noire et les cheveux crépus des Æthiopiens, et qu'il blâme Théodecte d'avoir [ dans une de ses pièces, où il parle des Æthiopiens ] attribué cette couleur au soleil, en s'exprimant ainsi : *Le soleil dans sa course, approchant son char très-près d'eux, a répandu sur leurs corps une couleur noire, et leur a crépé les cheveux par l'ardeur de ses feux* <1>.

§. XI.  
Causes de la couleur des Indiens.

A cette occasion, Onésicrite observe que le soleil n'est pas plus

<1> Mais c'est sans aucune raison . . . . . par l'ardeur de ses feux. Cette partie du texte est, dans toutes les éditions, non-seulement altérée, mais encore défigurée par la ponctuation, qui est tellement mauvaise, qu'elle a induit nécessairement en erreur tous les interprètes. Je vais tâcher de la rétablir : Οὐκ ἔστι δὲ καὶ τὸ πῦρ μέλας εἶναι καὶ ἕλω-  
λειχας τῆς Αἰθιοπίας ὃν ψαλοῖς πῆς ὕδασι πῆν  
αἰπῶν πιδῆναι, μέμφομαι δὲ τὸν Θεοδέκτην εἰς  
αὐτὸν τὸν ἥλιον ἀναφέρωντα τὸ αἶπον (ὍΣ φησιν  
ὍΥΤΩΣ,

Ὅς ἀγχιτέρμων ἥλιος διφρηλατῶν,  
Σιοπιῶν ἀνδρῶν ἐξέχρωσι λιγυῖος  
Εἰς σῆμα ἄνδρῶν, καὶ συνέστρεψεν κόμας

Μορφαῖς ἀναξήησι συντήξας πυρός),  
ἔχει ἌΝ πα λόγον. Je n'ai mis entre deux pa-  
renthèses les quatre vers de Théodecte avec  
les trois mots de Strabon qui les précèdent,  
qu'afin de faire mieux sentir la construction  
de toute cette phrase, dont la longueur a  
occasionné l'erreur des éditeurs et des tra-  
ducteurs. Dans cette rédaction, le ΤΟ' est le  
seul mot que j'aie ajouté, et la particule Δ'  
(dans les derniers mots, ἔχει Δ' ἌΝ πα  
λόγον), le seul que j'aie supprimé. Le change-  
ment d'ὍΣ en ὍΣ est dû aux variantes de  
M. Falconer ; notre manuscrit 1393 m'a  
fourni celui d'ὍΥΤΩΣ en ὍΥΤΩΣ, con-  
firmé d'ailleurs par les traducteurs.

PAGE 695.

près des Æthiopiens que des autres hommes, si ce n'est qu'il darde ses rayons plus perpendiculairement sur les premiers et les brûle davantage. Ainsi, poursuit-il, Théodecte a tort de dire que le soleil *approche son char très-près des Æthiopiens*, puisqu'il se tient à la même distance de toute la terre; il n'est pas plus exact, lorsqu'il regarde la chaleur du soleil comme la cause de leur couleur, puisque leurs enfans mêmes sont noirs avant de sortir du sein de leur mère et d'être exposés aux rayons de cet astre.

PAGE 696.

Cependant ceux qui attribuent cette cause à un soleil trop ardent, qui enlève toute l'humidité <1> de la peau des Æthiopiens [et les rend noirs], raisonnent beaucoup mieux: aussi croyons-nous que si les Indiens n'ont pas les cheveux crépus ni la couleur d'un noir aussi foncé <2>, c'est parce qu'ils vivent dans un air plus humide.

<1> Qui enlève toute l'humidité, &c. Le texte de Casaubon porte, καὶ τὴν ἔξ αὐτοῦ ἐπικαυσίαν ΚΑΤ' ἘΠΙΛΕΙΨΙΝ σφοδρὰν τῆς ἐπιπλῆθους ἰκμάδος. Aux deux premiers mots imprimés en lettres capitales M. Tzschucke a substitué une mauvaise variante, ἘΑΥΤΟΥ. En les laissant tels qu'ils sont, je change les suivans en ΚΑΤ' (ou ΚΑΤ') ἈΠΟΛΗΨΙΝ. Ce dernier mot dérive d'ἀπολαμβάνω, qui signifie ici enlever ou emporter. Si quelqu'un, plus hardi que moi, s'avisait de le changer en ἈΠΟΛΛΑΨΙΝ, dérivé du verbe composé ἀπλάττω (dont le simple λάττω a donné naissance au *lapet* des Français), l'expression seroit plus figurée et plus énergique.

<2> Ni la couleur d'un noir aussi foncé, μηδ' ἔτι πεπευσμένῳ ἐπικαύσει τὴν χροίαν. Xylander a omis dans sa version le second et le troisième mots du texte, parce qu'il a regardé le terme *πεπισμένως* comme absolument déplacé ici. Casaubon a tâché de défendre *πεπισμένως* comme un synonyme de *σφοδρὰ* [vehementer]. C'est sans doute là

le sens qui convient ici, et que le traducteur Italien a exprimé par *così intesamente*; mais ce n'est point du mot *πεπισμένως* qu'on pourroit le tirer. Il faut lire ΠΕΠΛΗΣΜΕΝΩΣ, synonyme du mot *κατακόρως* (en latin *saturatè*), qui est employé de préférence toutes les fois qu'il est question d'une couleur chargée ou foncée. Au reste, ce passage de Strabon seroit peut-être propre à répandre quelque jour sur un mot dont il s'est servi ailleurs. Il s'agit là, comme ici, de la différence de couleur des Indiens et des Africains; et notre géographe dit: τὸς Ἰνδοὺς τῶν Αἰθιοπίων διαφέρειν ὄντων ἐν τῇ Λιβύῃ· ἔγερνεστεροὺς γὰρ εἶναι, καὶ ἥλιον ἐλάττω τῇ ἐγγεσίᾳ τοῦ πλείοντος. Quant au premier des deux mots imprimés en lettres capitales, il faut le remplacer par l'article Τῶν qu'on trouve dans les variantes de M. Falconer. Quant au second, qui paroît la leçon la moins absurde de toutes celles que présentent les manuscrits, de quelque manière qu'on l'explique, je doute que ce soit le mot employé

\* Strab. lib. II, pag. 103 du texte Grec, tom. I de la traduction Française, pag. 274.

Quant à ce qui concerne la couleur des enfans encore dans le sein de leur mère, le principe en est dans cette disposition de la liqueur séminale en vertu de laquelle les enfans ressemblent à leurs parens, de même qu'il existe des maladies de famille et d'autres ressemblances héréditaires [qui dépendent de la même cause].

D'ailleurs, que le soleil [suivant Onésicrite] soit également éloigné de toutes les parties de la terre, cela se dit en égard aux sens, mais non conformément à la raison : et encore, ce que je dis des sens doit s'entendre de l'observation qui nous montre la terre comme un point par rapport à la sphère du soleil ; car, si nous prenons ici les sens pour la sensation de la chaleur plus ou moins vive selon la distance où nous sommes du corps qui la donne, le soleil n'est pas également éloigné de toutes les parties de la terre. C'est donc en ce sens, et non comme l'entend Onésicrite, [que Théodecte a pu dire] que le soleil est très-près des Æthiopiens.

Un des faits encore dont on convient généralement, et qui prouvent que l'Inde a de grands rapports avec l'Æthiopie et l'Ægypte, c'est que, dans ces trois pays, les terres qui ne sont point inondées par les eaux des fleuves, sont stériles, faute d'eau pluviale.

Néarque observe que l'ancienne question sur les causes de la crue du Nil est résolue par la connoissance qu'on a de celles qui agissent sur les fleuves de l'Inde : ce sont les pluies d'été qui produisent ces crues\*. Alexandre, dit-il, ayant vu des crocodiles dans l'Hydaspe\*\* et des fèves d'Ægypte dans l'Acésine\*, crut <1> avoir découvert les

\* Voyez ci-dessous, liv. XVII, pag. 789-790 du texte Grec.  
\*\* Le Béhat.

\* Le Chunaub.

par Strabon. Je proposerois, comme une simple conjecture, le changement de ce mot, au moyen de la suppression d'une seule lettre, en celui d'ΕΥΡΕΣΤΕΡΟΥΣ, ont la laine [c'est-à-dire, les cheveux de la tête] plus naturelle ou plus belle [c'est-à-dire, plus approchante des cheveux des hommes blancs]. Εὐρος, comme

épithète, signifie d'une laine bonne ou douce; son comparatif seroit ΕΥΡΩΤΕΡΟΥΣ. Mais comme le positif peut avoir encore la forme d'εὐρής (comme εὐεργός et εὐεργής), son comparatif analogique seroit alors εὐερεστέρος.

<1> Il le crut si bien, qu'il l'écrivit même à sa mère; mais, désabusé bientôt, il effaça



PAGE 696.

sources du Nil, et prépara une flotte pour l'Ægypte, dans la persuasion qu'il pouvoit s'y rendre par ce fleuve : mais bientôt après il s'aperçut de l'impossibilité d'exécuter son projet ; car l'Ægypte est séparée de l'Inde par des espaces immenses, d'abord par l'océan <1>, dans lequel se déchargent tous les grands fleuves de l'Inde, ensuite par l'Ariane, le golfe Persique, le golfe Arabique, toute l'Arabie et la terre des Troglodytes <2>.

Voilà tout ce qu'on débite sur les vents, les pluies, la crue des fleuves et l'inondation des plaines de l'Inde. Je dois maintenant parler en détail de ces mêmes fleuves, en exposant tout ce qui peut servir à la connoissance géographique du pays, d'après ce que j'ai recueilli dans différens écrivains.

Les fleuves sont, en général, les bornes naturelles des pays, parce qu'ils en déterminent l'étendue et la figure ; et, sous ce rapport, ils sont d'un grand secours à celui qui décrit la terre. Mais ceux de l'Inde, ainsi que le Nil, ont sur les autres l'avantage de rendre navigables et labourables en même temps les contrées qu'ils parcourent, et dans lesquelles, sans eux, il ne seroit possible ni de voyager ni d'habiter.

PAGE 697.

S. XII.  
Fleuves qui précèdent et qui suivent l'Indus.

NOUS ne parlerons que des fleuves les plus considérables qui se jettent dans l'Indus, de même que des cantons qu'ils traversent ; pour les autres, nous sommes loin d'avoir, par rapport à eux, des

cette belle nouvelle de sa lettre, qui, pour son honneur, n'étoit pas encore partie<sup>1</sup>.

<1> Allusion à un passage d'Homère<sup>2</sup>, dont Strabon s'est déjà servi dans le II.<sup>e</sup> livre de cette Géographie<sup>3</sup>.

<2> Cette terre des Troglodytes s'étendoit entre les bords montueux et occidentaux du golfe Arabique et l'Égypte, depuis la hauteur de Syene, aujourd'hui Assouan,

jusque vers le détroit de Bab-al-mandeb.

L'ordre des lieux n'est pas exactement suivi par Strabon ; il auroit dû écrire... *le golfe Persique, toute l'Arabie, le golfe Arabique et la terre des Troglodytes.*

Cette observation a peu d'intérêt ; je ne la fais que parce que Strabon reproche plusieurs fois ces sortes d'interversions aux auteurs qui l'ont précédé. G.

<sup>1</sup> Voyez *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 1. = <sup>2</sup> *Odys.* lib. XI, vers. 157-158. = <sup>3</sup> Voyez tom. I de la traduction Française, pag. 304, not. 1.

connoissances

connoissances positives ; car Alexandre est celui qui en a découvert la plus grande partie : mais , les assassins de Darius étant allés soulever la Bactriane , ce prince jugea d'abord qu'il falloit sans délai les poursuivre , afin d'étouffer l'insurrection.

Il traversa donc l'Ariane , et s'approcha de l'Inde ; mais , laissant ce dernier pays à droite , il franchit le Paropamise et se rendit dans les contrées septentrionales et dans la Bactriane <1>. Après y avoir soumis tout ce qui dépendoit des Perses , ainsi que plusieurs autres pays , il conçut le desir de conquérir aussi l'Inde , dont , malgré les récits de plusieurs personnes ; il ne s'étoit pas encore fait une juste idée.

Il retourna donc sur ses pas , en repassant les mêmes montagnes par d'autres chemins plus courts , et ayant l'Inde à gauche. Ensuite il se dirigea de nouveau <2> du côté des limites occidentales de cette contrée , vers le fleuve Cophès , ainsi que vers le Choaspe <3>, qui se jette dans le Cophès , et traverse la Bandobène et la Gandaritis , après avoir passé près des villes de *Plegerium* <4> et de *Gorydalté*.

Il avoit ouï-dire que les cantons de l'Inde les plus habitables et les plus fertiles étoient du côté des montagnes et du septentrion , et que , quant à ceux du midi , les uns manquoient d'eau , les autres au contraire étoient submergés par les fleuves , et que ce double

<1> C'est-à-dire que , des frontières occidentales de la province actuelle de Cabul , il traversa le Paropamise , ou le mont Ghergistan , par le détroit de Bamian , pour entrer dans le pays de Balk. G.

<2> Il se dirigea de nouveau. Je lis , avec l'ancien traducteur Latin et Xylander , ἐπίστρεψεν ἈΓΩΓΙΣ [rediit rursus]. Le texte porte , ἐπίστρεψεν ἘΓΧΥΣ , il se dirigea sur-le-champ.

<3> Ce Choaspe , différent du Choaspe de la Susiane <sup>1</sup> , est nommé par Arrien <sup>2</sup> Choës ;

c'est le Cow des géographes modernes. Ils donnent au Cophès , qu'Arrien nomme *Cophen* <sup>3</sup> , le nom de *Merham-hir* <sup>4</sup> . Rennell <sup>5</sup> prétend , au contraire , que le Cophen et le Cow sont le même fleuve.

<4> Quelques manuscrits , du nombre desquels est le nôtre 1393 , portent , Πλημύριον , *Plemyrium* , au lieu de Πληγίριον , *Plegerium*. Mais ce n'est point ce qui embarrasse le plus ; le reste du texte est altéré au point d'être inintelligible.

<sup>1</sup> *Infra* , pag. 728 du texte Grec. — <sup>2</sup> *De Exped. Alexandr.* lib. IV, cap. 23. — <sup>3</sup> *Ibid.* cap. 22. — <sup>4</sup> Voyez *Sainte-Croix* , *Exam. critiq. des histor. d'Alexandre* , pag. 740. — <sup>5</sup> *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 219.

inconvenient, joint à la chaleur excessive, les rendoit plus propres à être le repaire des bêtes féroces que le séjour des hommes. Par conséquent, il se décida à conquérir d'abord la partie de l'Inde dont il avoit entendu dire du bien, d'autant plus qu'il croyoit pouvoir franchir plus facilement, comme plus près de leurs sources, les fleuves qui arrosoient le pays, et qu'il devoit nécessairement passer. On lui avoit encore appris que plusieurs de ces fleuves réunissoient leurs eaux, qu'ils grossissoient à mesure qu'ils avançoient <1>, et qu'il lui seroit d'autant plus difficile de les traverser, qu'il manquoit de vaisseaux. Ainsi, craignant d'être arrêté par cet inconvenient, il passa le Cophès, et s'occupa de la conquête des cantons situés à l'orient, près des montagnes.

Après ce fleuve, il passa l'*Indus*, ensuite l'*Hydaspe*, puis l'*Acésine* et l'*Hyarotis*; enfin [il s'arrêta à] l'*Hypanis* <2>: car il s'abstint d'aller plus loin, retenu en partie par son respect pour quelques oracles, en partie par les plaintes de son armée, que les fatigues et sur-tout les pluies continuelles avoient découragée. C'est pourquoi nous ne connoissons de l'Inde que la partie des provinces

<1> Εἰς τὸ ἐξέρχον ἐξέρχον. Cela ne signifie rien dans aucune langue du monde, à moins qu'on ne change le dernier mot en ἐξέρχον, comme j'ai fait dans ma version.

<2> Si le nom d'*Hypanis* se trouve dans cet endroit, c'est par une distraction de Strabon, qui songeoit vraisemblablement à l'*Hypanis*, fleuve de Scythie, dont il a parlé si souvent. Il faut le changer en *Hyphasis*, comme le porte le texte d'Arrien, ou du moins en *Hyphasis*, comme on le trouve dans Pline; ces deux noms, et plus encore le *Bipasis* de Ptolémée, représentent le nom Sanscrit *Beypasha* de ce fleuve; on l'appelle aujourd'hui *Biah*. Quant à l'*Hyarotis*, c'est l'*Hydraotes* d'Arrien, *Iyrawutti* en sanscrit, et aujourd'hui *Ravee*.

On ne varie point sur le nom d'*Acésine*, qui est le *Chen-ab* d'Ayeen Akbari, cité par Rennell et par Vincent<sup>3</sup>. Il en est de même du nom d'*Hydaspe*; il n'y a que Ptolémée qui dise *Bidaspes*, dénomination qui approche beaucoup de celle de *Bedusta* du sanscrit, le *Béhat* d'aujourd'hui<sup>4</sup>. Un autre fleuve dont Strabon ne parle point, est le *Saranga* d'Arrien, le *Setledge* des modernes<sup>5</sup>. Ces cinq fleuves se déchargent dans l'*Indus*, les uns immédiatement, les autres après avoir réuni leurs eaux; et l'étendue qu'ils occupent d'orient en occident, forme ce qu'on appelle maintenant le *Penj-ab*, qui, en langue persane, signifie *les cinq rivières*<sup>6</sup>, comme nous l'avons déjà remarqué<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> Voyez Vincent, *The Voyage of Nearchus*, pag. 87. — <sup>4</sup> *Idem*, *ibid.* pag. 84. — <sup>5</sup> *Ibid.* pag. 81. — <sup>6</sup> *Idem*, *ibid.* pag. 78. — <sup>7</sup> *Idem*, *ibid.* pag. 90. — <sup>8</sup> *Idem*, *ibid.* pag. 76-93. — <sup>9</sup> *Suprà*, pag. 23, not. 1.

orientales qui est située en deçà de l'*Hypanis*, et les contrées qu'ont visitées ceux qui, après Alexandre, s'avancèrent, au-delà de ce fleuve, jusqu'au Gange et à *Pakibothra*.

PAGE 698.

AINSI, après le Cophès vient l'*Indus*; l'intervalle qui sépare ces deux fleuves, est occupé par les *Astaceni*, les *Masiani*, les *Nysæi* et les *Aspasi* <1>. Vient ensuite le pays d'*Assacanus*, dont la capitale est la ville de *Massaga* <2>. En approchant de l'*Indus*, on trouve une autre ville, nommée *Peucela* <3>, près de laquelle Alexandre jeta un pont pour faire passer l'*Indus* à son armée.

§. XIII.  
Peuples et pays situés entre le Cophès et l'*Indus*;

ENTRE l'*Indus* et l'*Hydaspe* est *Taxila* <4>, ville grande et fort bien gouvernée, dont le territoire, qui est très-étendu et extrêmement fertile, touche déjà aux plaines de l'Inde. Ses habitans, ainsi que leur roi Taxile, firent à Alexandre l'accueil le plus amical, et ils reçurent de ce prince plus de présens qu'ils ne lui

§. XIV.  
Entre l'*Indus* et l'*Hydaspe*;

<1> Le texte porte ici, comme ci-dessus<sup>1</sup>, Ἰππασίοι, *Hippasii*, nom qui est altéré, comme le prouvent les variantes Πάσιοι, *Pasii*, et Ἰππασίοι, *Hypasii*, et plus encore la forme et la signification Grecques du mot Ἰππασίοι [dérivé d'ἵππος, *cheval*]. Je l'ai donc changé en Ἀσπασίοι, *Aspasi*, comme le pensoit aussi M. Schmieder dans ses notes sur Arrien<sup>2</sup>. Les *Astaceni* et les *Nysæi* (ainsi nommés de la ville de *Nysa*, aujourd'hui *Nughz*) se trouvent cités aussi par Arrien, de même que les *Aspasi*; mais il ne parle point des *Masiani*, *Μασαριοί*, qui paroissent être les mêmes que les *Massani* de Diodore de Sicile<sup>3</sup>, comme l'observe M. Tzschucke.

<2> Le pays d'*Assacanus*, ou, comme le nomme Arrien, le pays des *Assacanes*, répond au district connu aujourd'hui sous le nom d'*Ashenagar*. Sa capitale, *Massaga*,

pourroit bien être la ville de *Mashangar*, située sur la rivière de Sewad<sup>4</sup>.

<3> Le texte varie ici entre *Peucolæitis*, Πευκολαίτις, *Peucolæitis*, Πευκολαίτις, et *Peucolæitis*, Πευκολαίτις, et la même différence d'orthographe se retrouve dans les autres écrivains. Mais toutes ces formes, comme l'observe Casaubon, désignent le territoire de cette ville, quelle qu'elle soit, plutôt que la ville même. Celle-ci est nommée *Peucela*, Πευκέλα, dans Arrien. Les géographes modernes lui donnent le nom de *Puckholi* ou *Pehkeby*, suivant le major Rennell<sup>5</sup>. M. Barbié du Bocage est d'une opinion contraire<sup>6</sup>.

<4> Arrien, comme Strabon, place *Taxila* entre l'*Indus* et l'*Hydaspe*. Il est par conséquent difficile de croire que cette ville étoit dans le lieu où est aujourd'hui *Attock*<sup>7</sup>, situé trop près de l'*Hydaspe*.

<sup>1</sup> Pag. 19. — <sup>2</sup> *Indic*. cap. 1, et de *Expedis. Alexandr.* lib. IV, cap. 23. — <sup>3</sup> Lib. XVII, cap. 102. — <sup>4</sup> Voyez Rennell, *Descript. de l'Indostan*, tom. II, pag. 222-224. — <sup>5</sup> *Idem*, *ibid.* tom. II, pag. 221. — <sup>6</sup> Voyez *Examen critique des histor. d'Alexandre*, pag. 831. — <sup>7</sup> Voyez Rennell, *Descript. de l'Indostan*, tom. II, pag. 135. — Vincent, *The Voyage of Nearchus*, pag. 9, not. 13.

en avoient fait ; ce qui excita la jalousie des Macédoniens : ils disoient qu'Alexandre, avant de passer l'*Indus*, n'avoit apparemment trouvé personne à qui il pût faire du bien. Le royaume de Taxile est, selon quelques-uns, plus vaste que l'Ægypte.

Au-dessus de ce pays, dans les montagnes, est celui d'Abisarus <1>. Les ambassadeurs de ce prince racontoient qu'il nourrissoit deux dragons, qui avoient l'un quatre-vingts et l'autre cent quarante coudées de longueur. Nous devons cette particularité à Onésicrite, qu'on pourroit à plus juste titre nommer *maître menteur* que *maître pilote d'Alexandre* ; car, quoique tous les compagnons de ce prince [en parlant de l'Inde] aient préféré le merveilleux à la vérité, Onésicrite les a tous surpassés en charlatanisme. Cependant il rapporte aussi parfois des choses vraisemblables, et même assez remarquables pour qu'on les répète après lui, quoiqu'on doute encore de leur réalité. Quant aux dragons, d'autres en parlent aussi ; et ils ajoutent qu'on les prend dans les monts Émodes, et qu'on les nourrit dans des grottes.

S. xv.  
Entre l'Hydaspe  
et l'Acésine.

ENTRE l'Hydaspe et l'Acésine est le pays de Porus <2>, pays fertile et vaste, qui comprend près de trois cents villes. C'est

<1> Abisarus étoit roi de la partie montagneuse de l'Inde ; et suivant une conjecture du docteur Vincent <sup>1</sup> qui n'est point dénuée de probabilité, son territoire s'étendoit jusqu'à Cachemire. M. Schmieder, dans ses notes sur Arrien <sup>2</sup>, présume que ce prince étoit frère d'Assacanus.

<2> Le nom de la ville actuelle de *Lahore*, anciennement *Lo-pore*, rappelle celui de *Porus*. Elle est placée sur l'*Hyarotis*, ou *Hydraotes* [Ravee] ; ce qui ne contredit point notre géographe : car, comme l'observe le docteur Vincent, la moderne Lahore représente la capitale du second Porus, dont

Strabon parlera tout-à-l'heure <sup>3</sup> ; et Lahore située entre l'Hydaspe et l'Acésine, et dont l'emplacement n'est point connu, étoit celle du premier Porus. Il est probable que les deux contrées où étoient ces deux villes, n'en faisoient qu'une, dont une partie étoit occupée et gouvernée par Porus l'oncle, l'autre par Porus le neveu, et que ces deux princes tiroient leur nom de celui de la contrée même, *Lo-pore*, comme nous venons de voir que le prince de *Taxila* se nommoit *Taxile*, et comme nous verrons dans la suite <sup>4</sup> que celui de *Palibothra* portoit le nom de *Palibothrus*.

<sup>1</sup> *Ubi supra*, pag. 76, not. 32. = <sup>2</sup> *De Expedit. Alexandr.* lib. IV, cap. 27, §. 10, et cap. 30, §. 9. = <sup>3</sup> *Infrà*, pag. 38. = <sup>4</sup> *Infrà*, pag. 49.

encore entre ces deux fleuves qu'on trouve la forêt voisine des monts Émodes. Alexandre y fit couper et transporter par l'Hydaspe des sapins, des pins, des cèdres, et diverses autres espèces de bois propres à la construction des vaisseaux.

SUR les deux rives de ce fleuve, et près des deux villes qu'il avoit fait bâtir après la victoire qu'il remporta sur Porus, il fit construire une flotte. Il appela l'une de ces villes *Bucéphalie*, du nom de son cheval *Bucéphale*, qui fut tué dans la bataille livrée à Porus, et qui avoit été ainsi nommé \* à cause de la largeur extraordinaire de son front. C'étoit un excellent cheval de guerre, et le seul dont se servit Alexandre dans les combats. L'autre ville fut appelée *Nicée*, du nom de la victoire \*.

IL y a, dit-on, dans cette même forêt, une quantité prodigieuse de *cercopithèques* \* si grands, que les Macédoniens ayant une fois aperçu un grand nombre de ces animaux rangés en ordre sur des collines nues (car cet animal est non moins intelligent que l'éléphant), les prirent pour une armée, et fondirent sur eux comme sur des ennemis. Ils ne cessèrent leur poursuite qu'après avoir été désabusés par Taxile, qui se trouvoit alors auprès d'Alexandre.

On prend les cercopithèques de deux manières. Comme ce sont des animaux qui se plaisent à imiter ce qu'ils voient faire, et qu'ils aiment d'ailleurs à se sauver sur les arbres, les chasseurs ne les y ont pas plutôt aperçus, qu'ils placent à leur portée un pot d'eau ; après s'être frotté les yeux de cette eau, ils remplacent ce pot par un autre plein de glu, se retirent et guettent de loin. Les animaux sautent des arbres, s'avancent vers le pot, et se frottent les yeux avec de la glu ; dès que leurs paupières sont assez collées <1> pour les empêcher de voir, les chasseurs s'approchent et s'en rendent maîtres.

<1> Le texte est *καταμίσαντες δ' ΑΛΕΙΦΘΗ τὴ βλίφαρα*. Notre manuscrit 1393 porte

S. XVI.

Villes fondées par Alexandre entre ces deux derniers fleuves.

\* Βουκεφάλαια, *Bucéphale*, c'est-à-dire, de tête de bœuf.

PAGE 699.

\* En grec *Νίκη*, *Nicé*.

Voyez Diod. Sicul. lib. xvii, cap. 95.

S. XVII.

Singes à longue queue, et manière de les prendre.

\* *Singes à queue*. Voyez Buffon, *Hist. nat. Quadrupèdes*, tom. VII, pag. 17, édit. de Didot, 1799.

PAGE 699.

L'autre manière de les prendre est celle-ci : les chasseurs se mettent des sacs en guise de culottes, et se retirent après avoir laissé d'autres sacs dont le dedans, garni de poil, est frotté avec de la glu ; dès qu'ils aperçoivent les animaux embarrassés dans les sacs, ils reviennent, et s'en saisissent fort aisément.

S. XVIII.  
Pays des Cathéens  
et de Sopithe.  
\* Chefs de district.

QUELQUES-UNS placent encore entre l'Hydaspe et l'Acésine *Cathæa*, de même que le pays appartenant à un des nomarques \* nommé *Sopithe* <1> : selon d'autres, ce pays s'étend jusqu'au-delà de l'Acésine et de l'*Hyarotis*, et il est limitrophe des terres d'un autre Porus, neveu de celui qui fut vaincu par Alexandre, lesquelles sont connues sous le nom de *Gandaride* \*.

\* Voyez Salmas. Exercitat. Plinian. pag. 698.

S. XIX.  
Usages des Cathéens.

ON parle d'un usage bien singulier qui a lieu chez les habitans de *Cathæa*. Ils recherchent la beauté par-dessus tout dans les hommes, comme dans les chevaux et dans les chiens ; et ils ont une si grande estime pour cette qualité, que, si l'on en croit Onésicrite, [toutes les fois que le trône vient à vaquer] ils choisissent pour leur roi le plus bel homme. On y prend les enfans au deuxième

Δ'ΑΠΟΛΕΙΦΘΗ, leçon vicieuse, mais qui nous indique assez la véritable, Δ'ΕΠΑΛΕΙΦΘΗ. On pourroit encore soupçonner qu'il y avoit anciennement ΔΕ ΚΟΛΛΗΘΗ, expression qui convient mieux ici, et que j'ai suivie dans ma version (*sont collées*) : Diodore de Sicile <sup>1</sup> s'en est servi en racontant la même chose. Au reste, ce dernier écrivain, et avant lui Clitarque, cité par Ælien <sup>2</sup>, varient dans quelques détails sur cette manière de prendre les singes, qui est d'ailleurs à-peu-près la même que celle qu'on employoit, selon Athénée <sup>3</sup>, pour prendre les hiboux.

<1> Καὶ τὴν Κάθουαν δὲ ΤΙΝΕΣ τὴν Σωπίθη-

σουε. D'après ce texte, qui signifie, *Quelques-uns placent encore... Cathæa, pays appartenant à Sopithe*, on avoit accusé Strabon d'avoir confondu le pays de *Cathæa* avec celui du nomarque Sopithe <sup>4</sup> : mais il est aisé de voir par la suite du récit, où il est question des usages et des productions de ces deux pays, que Strabon ne les confond point ; d'où je conclus qu'on doit ajouter au texte la conjonction omise par les copistes, et lire, καὶ τὴν Κάθουαν δὲ ΤΙΝΕΣ ΚΑΙ τὴν Σωπίθησουε. Les Cathéens, vivants les géographes modernes, sont aujourd'hui représentés par la tribu de *Catry* ou *Kuttry* <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Lib. XVII, cap. 90. = <sup>2</sup> *De Nat. anim.* lib. XVII, cap. 25. = <sup>3</sup> Lib. IX, pag. 390. = <sup>4</sup> Voyez Vincent, *The Voyage of Nearchus*, pag. 87, et Schmieder, *Not. in Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. V, cap. 22, et lib. VI, cap. 2. = <sup>5</sup> Voyez ci-dessous, pag. 39, not. 4.

mois après leur naissance, et l'on juge publiquement si leur figure est légitime et mérite qu'ils vivent<sup>a</sup> ou non; et d'après ce jugement, le roi les absout, ou les condamne à la mort. C'est par cette même raison qu'ils se teignent la barbe avec diverses espèces de belles couleurs, affectant de paroître plus beaux qu'ils ne sont <1>. Mais ce dernier usage, dit-il, leur est commun avec plusieurs autres <2> Indiens, qui aiment de plus à porter des habits teints\*, leur pays étant riche en [toute sorte de] couleurs admirables <3>. Au reste, à l'exception de la parure, qu'ils aiment beaucoup, ils usent fort modérément de tout ce qui sert à la vie.

\* Voyez Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 91.

\* Voyez ci-dessous, pag. 68.

On parle d'un autre usage des Cathéens : les garçons se choisissent [eux-mêmes] leurs épouses, comme les filles leurs époux. Quand le mari vient à mourir, sa femme doit se laisser brûler avec lui <4>. Cet usage vient, dit-on, de ce qu'autrefois les femmes

<1> Le texte est mal ponctué, et par conséquent mal interprété. Il faut lire : βαπτισθαι π ... τὴν πρόωγας αὐτῷ τῆν χάριν, καλλωπιζομένους. L'expression αὐτῷ τῆν χάριν, à cause de cela même, équivaut à celle-ci, τῷ καλῶς φαίνεσθαι χάριν, pour paroître beaux.

<2> Je lis, πῶς δὲ καὶ ἄλλους ποιεῖν ἐπιμελῶς συγχρῆς τῶν Ἰνδῶν avec les manuscrits consultés par M. Falconer et le traducteur Italien. L'ἄλλους du texte est si déplacé, que Xylander a mieux aimé ne point l'exprimer du tout, comme a fait aussi avant lui l'ancien traducteur Latin.

<3> Encore une mauvaise ponctuation et une mauvaise interprétation du texte. Lisez, πῶς δὲ καὶ ἄλλους ποιεῖν ἐπιμελῶς συγχρῆς τῶν Ἰνδῶν (καὶ γὰρ δὴ φέρειν τὴν χόραν χροῶς θαυμαστάς) καὶ θεῖξί, καὶ ἰοδησι. Les mots καὶ θεῖξί, καὶ ἰοδησι, se rapportent évidemment à l'infinitif ποιεῖν, et non pas à l'infinitif φέρειν. Parmi les couleurs dont il est ici question, on doit mettre l'in-

digo, nommé par l'auteur du Périples<sup>1</sup> de la mer Érythrée, *Indicum nigrum*, Ἰνδικὸν μέλαν, et la gomme laque. L'indigo est purement un produit végétal, et sert à teindre en bleu. La gomme laque vient d'une espèce d'insectes qui s'attachent aux extrémités de certains arbres, et notamment du figuier d'Inde et du figuier des pagodes<sup>2</sup>, à-peu-près comme font les insectes de l'Amérique connus sous le nom de *cochenilles*; comme ces derniers, ils fournissent une belle couleur rouge, sans parler de plusieurs autres usages auxquels ils servent, et dont on peut voir le détail dans Robertson<sup>3</sup>. Ctésias<sup>4</sup> fait aussi mention de ces insectes qui produisent la gomme laque.

<4> Diodore de Sicile attribue, comme Strabon, cette atroce coutume au même peuple des *Cathæi*<sup>5</sup>; mais il remarque qu'on n'exigeoit point ce sacrifice des épouses qui étoient enceintes, ou qui avoient des

<sup>1</sup> *Inter Geograph. minor.* vol. I, pag. 317, edit. Vindobon. 1807. — \* Voyez ci-dessus, pag. 25, not. 3. —

<sup>2</sup> *Disquisit. on ancient Ind.* Append. not. VIII, pag. 357. — Conf. *Nouveau Dictionn. d'histoire natur.* tom. XII, pag. 449. — <sup>3</sup> *Apud Phot. cod. LXXII*, pag. 151. — <sup>4</sup> *Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 91.*



PAGE 700.

qui avoient de jeunes amans, abandonnoient leurs maris, ou s'en débarrassoient par le poison ; et c'est pour faire cesser ces empoisonnemens, que cette loi fut établie. Mais ni la loi, ni la cause de son établissement, ne me paroissent vraisemblables.

S. XX.  
Produits du pays  
de Sopithe.

DANS le pays de Sopithe, il existe une montagne de sel fossile <1>, qui peut suffire aux besoins de l'Inde entière. Dans d'autres montagnes voisines, on trouve de riches mines d'or et d'argent, comme l'a prouvé Gorgus, le mineur [d'Alexandre] <2>. Les Indiens, ignorant l'art d'exploiter et de fondre les métaux, ne connoissent pas

enfans du défunt<sup>1</sup> ; ce qui a été aussi confirmé par des voyageurs du XIV.<sup>m</sup> siècle<sup>2</sup>. La coutume subsiste encore chez les *Catry* ou *Kuttry*, qui représentent les anciens *Cathæi*, ainsi que dans quelques autres tribus Indiennes<sup>3</sup>.

<1> Strabon a déjà parlé<sup>4</sup>, d'après Clitarque, de cette montagne de sel, qui paroît être la même que celle que Pline<sup>5</sup> appelle *Oromenus*. Entre l'*Indus* et l'*Hydaspe* [Béhat], on trouve, selon le major Rennell<sup>6</sup>, des mines de sel excessivement abondantes ; on en tire des fragmens de roc salé assez solides pour être façonnés en tonneaux.

<2> *Gorgus le mineur d'Alexandre*. J'ai traduit littéralement le mot Grec *μπαλλευτής*. Mais il y a deux choses à observer sur l'acception de ce mot. La première est que, bien qu'il ne signifie que *mineur*, cette signification doit s'appliquer non-seulement à celui qui fouille la terre pour en tirer des métaux, mais encore à celui qui travaille aux mines pratiquées pour l'attaque ou pour la défense des places ; et ces deux sens se trouvent de même dans le mot Français *mineur*. Mais le *μπαλλευτής* des Grecs peut encore signifier un *fossoyeur*, si l'on restreint le sens

de ce terme à celui qui fait des fossés ou des retranchemens pour mettre une place à l'abri des coups de l'ennemi. C'est ainsi que Diogène de Laërte donne la qualification de *παρρωρύχος*, *creuseur-des-fossés*, à un autre mineur d'Alexandre, nommé *Cratès* et cité par Strabon<sup>7</sup>. La seconde chose à observer sur le mot *μπαλλευτής*, est qu'au lieu de le rendre par *mineur*, il seroit peut-être plus exact de dire *capitaine*, *inspecteur* ou *intendant de mineurs*. En effet, nous voyons que ce Cratès dont nous venons de parler, étoit en relation avec Alexandre lui-même<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit, le *mineur d'Alexandre* signifie ici celui qui étoit préposé tout-à-la-fois aux travaux du génie et à ceux qu'exige l'exploitation des mines. Ce Gorgus paroît être le même que celui qu'Athénée qualifie de *gardien d'armes* [*ὀπλοφύλαξ*]. C'étoit un des courtisans d'Alexandre, et le plus éhonté de ses flatteurs. C'est lui qui, dans un sacrifice solennel offert à Bacchus, et accompagné d'une fête et d'un banquet magnifiques, proclama ce prince fils d'Ammon, et lui rappela en même temps le projet d'assiéger Athènes et de punir cette ville pour avoir donné asile à Harpalus<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Diodor. Sicul. lib. XIX, cap. 33. = <sup>2</sup> Voyez Sprengel, *Geschichte der wicht. geograph. Entdeck.* pag. 343. = <sup>3</sup> Voyez Rennell, *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 137. = <sup>4</sup> Tom. II de la traduct. Franç. pag. 162. = <sup>5</sup> Lib. XXXI, cap. 7. = <sup>6</sup> Rennell, *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 62. = <sup>7</sup> Voyez Strabon, tom. III de la trad. Franç. pag. 417, et *Éclaircissem.* pag. 72. = <sup>8</sup> *Ibid.* pag. 417. = <sup>9</sup> Voyez Athen. lib. XII, pag. 538.

leurs

leurs propres richesses, et sont obligés d'agir plus simplement dans le trafic de ces métaux\*.

PAGE 700.

\* Voyez ci-dessous, pag. 58.

Dans ce même pays dont je viens de parler, il existe, dit-on, des chiens d'une force étonnante\*. On raconte qu'Alexandre ayant reçu de Sopithe cent cinquante chiens, et desirant les mettre à l'essai, en fit lâcher deux sur un lion, et que, comme ils commençoient à foiblir, il en fit lâcher deux autres. Le combat devenant alors égal, Sopithe ordonna qu'on tirât par la jambe un des quatre chiens, et qu'on la lui coupât, s'il ne vouloit pas quitter prise. Alexandre, qui vouloit conserver son chien, s'y opposa : mais, Sopithe ayant promis de lui en donner quatre <1> pour un, Alexandre abandonna le chien, et l'animal se laissa couper la jambe plutôt que de retirer ses dents du lion.

\* Voyez ci-dessous, pag. 50.

Le chemin que devoit tenir Alexandre jusqu'à l'Hydaspe, étoit dirigé vers le midi ; celui de l'Hydaspe à l'*Hypanis* tiroit plus à l'orient : mais l'un et l'autre se rapprochoient plus du pied des montagnes que des pays de plaines. Ce prince retourna de l'*Hypanis* à l'Hydaspe, où étoit son arsenal de marine, y prépara sa flotte et s'embarqua sur ce fleuve.

Tous les fleuves que je viens de nommer, et dont le dernier est l'*Hypanis*, se jettent dans l'*Indus*. On porte à quinze le nombre <2> de tous ceux qui se déchargent dans l'*Indus*, au moins des plus considérables. Il est alors tellement grossi par toutes ces

S. XXI.

Fleuves qui se jettent dans l'*Indus*.

<1> Diodore de Sicile<sup>1</sup> dit trois. Ælien<sup>2</sup>, d'accord avec Strabon pour le nombre, raconte la chose avec une amplification de rhéteur si extravagante et si dénuée de goût et de jugement, qu'on ne peut rien lire de plus ridicule. Au reste, Xénophon<sup>3</sup> fait aussi mention de ces chiens singuliers de l'Inde. Aristote<sup>4</sup> les croyoit issus des tigres

à la troisième génération ; ce que Pline<sup>5</sup>, qui le copie, a exprimé ainsi : *É tigribus eos Indi voluit concipi ; et ob id in silvis coitūs tempore adligant feminas. Primo et secundo fetu nimis feroces putant gigni ; tertio denum educant.*

<2> Le même qu'on trouve dans Arrien<sup>6</sup>, qui l'a pris de Mégasthène. Pline<sup>7</sup> porte à

<sup>1</sup> Lib. XVII, cap. 92. — <sup>2</sup> *De Natur. animal.* lib. VIII, cap. 1. — <sup>3</sup> *Cynegetic.* cap. 9, §. 1. — <sup>4</sup> *Histor. animal.* lib. VIII, cap. 28. — <sup>5</sup> Lib. VIII, cap. 40. — <sup>6</sup> *De Exped. Alexandr.* lib. V, cap. 6, §. 11, et *Indic.* cap. 4. — <sup>7</sup> Lib. VI, cap. 20.

PAGE 700.

eaux réunies, que dans certains endroits il acquiert une largeur de 100 stades, au rapport de ceux qui se plaisent à exagérer; mais d'autres, plus modérés, estiment cette largeur à 50 stades au plus, et à 7 au moins <1>: ils ajoutent que ses rives sont garnies d'un grand nombre de villes habitées par diverses nations. Il se décharge dans la mer du midi, par deux bouches qui forment l'île Pattalène\*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 14.

S. XXII.

Raisons qui empêchèrent Alexandre d'avancer plus loin que l'*Hypanis*.

CE qui détermina Alexandre à quitter les cantons de l'Inde situés à l'orient, ce fut d'abord la difficulté de passer l'*Hypanis*; ensuite sa propre expérience lui avoit appris à mieux juger de la nature des plaines de l'Inde, et à reconnoître la fausseté des récits de ceux qui vouloient les lui représenter comme plus faites, par la chaleur excessive qui y régnoit, pour être le repaire des bêtes féroces, que pour servir d'habitation aux hommes\*. Telles sont les raisons pour lesquelles il se porta vers ces pays, qui furent par conséquent mieux connus que les cantons dont il venoit de s'éloigner.

\* Voyez ci-dessus, pag. 34.

PAGE 701.

S. XXIII.

Nations et villes situées entre l'*Hypanis* et l'*Hydaspe*, et au-dessous de ces fleuves jusqu'à la Pattalène.

\* Voyez ci-dessus, pag. 4.

\* Voyez ci-dessus, pag. 35.

ON dit que le pays situé entre l'*Hypanis* et l'*Hydaspe* comprend neuf nations, ainsi que cinq mille villes, dont chacune est aussi grande que Cos la Méropide\*; mais ce nombre paroît fort exagéré. Quant aux peuples qui habitent le pays situé entre l'*Indus* et l'*Hydaspe*, nous avons nommé\* presque tous ceux qui méritent une mention.

A la suite et au-dessous de ces peuples, on trouve les *Sibæ*; dont nous avons déjà parlé <2>, et les grandes nations des

dix neuf le nombre des fleuves qui se réunissent avec l'*Indus*.

<1> On peut voir dans le *Voyage de Néarque* par Vincent<sup>1</sup>, et dans les notes de M. Schmieder sur Arrien<sup>2</sup>, les diverses opinions, plus ou moins exagérées, sur les dimensions de l'*Indus*. Forster, cité par M. Schmieder, a évalué la largeur de l'*Indus* près

d'Attock, à trois quarts d'un mille anglais.

— Les 100 stades dont il est question vaudroient 5130 toises; 50 stades en représenteroient 2565; et 7 stades, 359 toises. Les trois quarts d'un mille anglais valent 620 toises, ou 12 stades de  $1111\frac{1}{2}$ , pareils aux précédens. G.

<2> Strabon nous a déjà dit<sup>3</sup> que les

<sup>1</sup> Pag. 107 de l'original Anglais. = <sup>2</sup> *Indic.* cap. 3, S. 10. = <sup>3</sup> *Suprà*, pag. 8.

*Malli* <1> et des *Oxydraces*. C'est chez les *Malli* qu'Alexandre faillit perdre la vie, ayant été blessé à la prise d'une petite ville. Les *Oxydraces* descendent de Bacchus, suivant l'origine fabuleuse qu'on leur donne, et dont nous avons déjà dit un mot\*.

On place près de la Patalène, le pays de *Musicanus*\*, celui de *Sabus*, nommé *Sindonalia*, celui de *Porticanus* <2>, et ceux de quelques autres princes, qui occupent les rives de l'*Indus*; Alexandre s'empara de tous ces pays, et enfin de la Patalène.

CETTE dernière contrée est formée par les deux branches de l'*Indus*, qui sont, selon Aristobule, à 1000 <3>, et selon Néarque,

*Sibæ* passaient, du moins dans l'opinion des Macédoniens, pour descendans d'Hercule. Arrien<sup>1</sup>, qui rapporte la même chose, les appelle aussi *Sibæ*. Suivant Diodore de Sicile<sup>2</sup>, et suivant Quinte-Curce<sup>3</sup>, qui leur donne le nom de *Sobii*, ils étoient placés au midi du confluent de l'Hydaspe [Béhat] et de l'Acésine [Chen-ab].

<1> Les *Malli* occupoient une partie du Moultan. G.

<2> On a déjà observé que le *Porticanus* de Strabon et de Diodore de Sicile est l'*Oxycanus* d'Arrien<sup>4</sup>. Quinte-Curce<sup>5</sup>, qui emploie aussi ce dernier nom, ajoute celui du peuple sur lequel *Oxycanus* régnoit et qu'il appelle *Præsti*. Cette différence doit d'autant plus étonner, qu'elle tombe sur la première partie du nom; car il est probable, comme on l'a déjà remarqué<sup>6</sup>, que tous ces noms qui finissent en *canus*, comme *Musi-canus*, *Porti-canus*, *Oxy-canus*, *Assa-canus*, sont des mots composés, dont la dernière partie représente le *chan* ou *khan* [chef ou prince] de la langue Tartare. Quoi qu'il en soit, le pays d'*Oxycanus* répond à ce qu'on nomme

aujourd'hui *Hajycan*; celui de *Musicanus*, au *Bhakor*; *Sindonalia*, ou, comme la nomme Arrien, *Sindomana*, capitale de *Sabus* (selon d'autres, *Sambus* ou *Sabbas*), au pays de *Sindy*<sup>7</sup>, c'est-à-dire, au pays situé le long de la partie inférieure du cours de l'*Indus*, depuis sa jonction avec le *Saranga* [Setledge, ou Satluz]. Cependant d'autres prétendent que ces trois pays doivent être plus rapprochés du *Delta* formé par l'*Indus*, et placés au *Seewistan* et aux montagnes adjacentes<sup>8</sup>. Du moins cette opinion s'accorde-t-elle plus avec Strabon, qui dit expressément que ces trois pays sont près de la Patalène, laquelle est ce même *Delta* de l'*Indus*.

<3> Je soupçonne qu'il s'étoit glissé une erreur dans l'exemplaire de l'ouvrage d'Aristobule, consulté par Strabon. Aristobule, ayant suivi Alexandre dans son expédition, a dû donner, comme Néarque et Onésicrite, ou 2000 ou 1800 stades aux côtes de la *Patalène*. Je ne connois point, dans l'antiquité, de stade assez grand pour que l'étendue des rivages dont je parle, puisse n'en contenir que mille. G.

<sup>1</sup> *Indic.* cap. 5. = <sup>2</sup> *Lib.* XVII, cap. 96. = <sup>3</sup> *Lib.* IX, cap. 4. = <sup>4</sup> *Vincent*, *The Voyage of Nearch.* pag. 122 et 128. = <sup>5</sup> *Lib.* IX, cap. 8. = <sup>6</sup> *Vincent*, *ubi supra*, pag. 129, not. 171. = <sup>7</sup> *Renell*, *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 148 et 241, et *Vincent*, *The Voyage of Nearch.* pag. 135. = <sup>8</sup> *Vincent*, *ibid.* pag. 136-140.

à 1800 stades l'une de l'autre <sup><1></sup>. Onésicrite donne 2000 stades <sup><2></sup> à chaque côté du triangle de l'île Pattalène formé par l'*Indus* <sup><3></sup>, et dit que ce fleuve a environ 200 stades de largeur <sup><4></sup> à l'endroit où il se divise en deux branches ; il donne à cette île le nom de *Delta*, et prétend qu'elle égale en grandeur le *Delta* de l'Égypte\* : ce qui n'est point vrai ; car la base du *Delta* de l'Égypte passe pour avoir 1300 stades <sup><5></sup> de longueur, et chacun de ses deux côtés est moins long que cette base.

\* Lisez, ἰσὺν εἴρωι  
7ῶ.

La Pattalène tire son nom de celui de *Pattala* <sup><6></sup>, ville considérable qu'on trouve dans cette île.

<sup><1></sup> Néarque ne paroît pas avoir navigué sur les côtes de la *Pattalene* ; il en rapportoit la longueur d'après les renseignemens qu'il avoit pu recueillir sur les lieux. 1800 stades de 700 au degré valent 154' 17" de l'échelle des latitudes : sur la carte du major Rennell, le littoral de la *Pattalene*, depuis la rivière de Pitty jusqu'à celle d'Assarpour, est de 150 minutes de degré ou de 1750 stades de 700. G.

<sup><2></sup> Sur ces mesures diverses de la base de la Pattalène ou du *Delta* de l'*Indus*, il faut consulter le major Rennell <sup>1</sup>, les notes de M. Schmieder sur Arrien <sup>2</sup>, et le docteur Vincent <sup>3</sup>, sur-tout dans un exemplaire de son ouvrage en anglais qui est conservé à la Bibliothèque du Roi. Cet exemplaire, dont je dois la connoissance à M. Van-Praet, conservateur de cette bibliothèque, est chargé de notes manuscrites dans la même langue, à la page où le docteur rapporte les diverses opinions concernant l'étendue de la Pattalène.

<sup><3></sup> La carte du major Rennell donne précisément 2000 stades de 1111  $\frac{1}{3}$  de longueur au bras occidental de l'*Indus* qui borde la *Pattalene*. L'autre bras est un peu plus long ; et l'on vient de voir que la côte ma-

ritime de cette contrée avoit 150 minutes de longueur ou 1750 stades de 700, qui en valent 2778 de 1111  $\frac{1}{3}$ . Ainsi les trois côtés de la *Pattalene* ne sont pas égaux : l'erreur d'Onésicrite, et la mesure de Néarque exprimée en un module différent de celui dont il a fait usage dans son *Périples*, sont des preuves que ces navigateurs n'avoient pas fait le tour du *Delta* de l'*Indus*. G.

<sup><4></sup> Ces 200 stades vaudroient 10,261 toises. G.

<sup><5></sup> Strabon est d'accord avec Diodore de Sicile <sup>4</sup> pour la mesure de la base du *Delta* de l'Égypte, et il ne diffère guère de Plin <sup>5</sup>, qui évalue cette mesure à 170 milles, c'est-à-dire, à 1360 stades. Hérodote <sup>6</sup> la porte à 40 schœnes, qui font 2400 stades, si cet historien entend le schœne de 60 stades ; mais s'il a employé, sans en avertir, celui de 30 stades <sup>7</sup>, la mesure réduite à 1200 stades ne différera de celle de Strabon et de Diodore que de 100 stades.

— La base du *Delta* du Nil, prise en ligne droite entre Canope et Péluse, est d'environ 15' ou 5 lieues moins longue que la base du *Delta* de l'*Indus*, prise de la rivière de Pitty à celle d'Assarpour. G.

<sup><6></sup> *Pattala*, en langue sanscrite, signifie

\* *Descript. de l'Indost.* tom. II, pag. 237. — <sup>1</sup> *Indic.* cap. 2, §. 6. — <sup>2</sup> *The Voyage of Nearch.* pag. 143. — <sup>3</sup> Lib. I, cap. 34. — <sup>4</sup> Lib. V, cap. 9. — <sup>5</sup> Lib. II, cap. 15. — <sup>6</sup> Voyez *Strab.* lib. XVII, pag. 804 du texte Grec.

Selon Onésicrite, la côte de la Pattalène étoit, en très-grande partie, pleine de bancs, sur-tout près des embouchures du fleuve <1>, à cause des attérissemens, des marées, et du défaut des vents de terre, ceux qui souffloient alors <2> venant pour la plupart de la mer.

CE même historien fait un grand éloge du pays de *Musicanus*, et raconte, au sujet de ses habitans, bien des choses \* dont cependant quelques-unes leur sont communes avec d'autres Indiens. Telle est, entre autres, la longévitè; il en cite pour exemple des hommes qui vivent <3> jusqu'à cent trente ans : mais, au rapport

S. xxv.

Pays de *Musicanus*,  
et usages de ses habitans.\* Voyez ci-dessus,  
pag. 27.

bas, inférieur, ou enfer. On a appelé ainsi cette ville à cause de sa position, qui est aussi celle de toute l'île<sup>1</sup>, comme on a donné le nom de *Basse-Égypte* au Delta du Nil. On croit qu'elle est aujourd'hui représentée par *Tatta*, capitale de la province de *Sindy*, ou du moins par *Braminabad*, qui n'est qu'à une petite distance au sud de *Tatta*<sup>2</sup>.

<1> Κατὰ τὰ σύματι τῶν ποταμῶν, près des embouchures des fleuves. Tel est le texte dans toutes les éditions, ainsi que dans les manuscrits qui ont été consultés jusqu'à ce jour; et ce qui paroît le mettre à couvert de tout soupçon d'altération, c'est que ce récit d'Onésicrite, déjà rapporté une fois par Strabon, est exprimé dans les mêmes termes. Mais, comme la confrontation de ces deux divers endroits fait voir évidemment qu'il ne s'agit ici que de l'*Indus* et du voyage qu'Alexandre avoit fait sur ce fleuve jusqu'à la Pattalène, je suis persuadé que là, comme ici, il faut lire, κατὰ τὰ σύματι [ici quelques manuscrits portent τὸ σύμα] τῶν ποταμῶν, près des embouchures [ou de l'embouchure] du fleuve.

<2> Ceux qui souffloient alors. J'ai ajouté ce dernier mot exprimant le τόν, qui peut-être se trouvoit même dans le texte, κατὰ

χάται τοῦτοῦ τῶν τόπων, si l'on change en ΤΟΤΕ le second mot, qui manque dans quelques manuscrits. A la rigueur, on pourroit même le sous-entendre, si l'on supposoit que le verbe κατὰχάται est à l'imparfait. Mais comme cette même forme exprime encore un présent indéterminé, l'addition m'a paru nécessaire pour éviter l'amphibologie : sans cela, l'on pourroit croire que dans l'Inde on ne connoissoit d'autres vents que ceux de la mer, au lieu qu'il n'est question ici que des vents étésiens, connus aujourd'hui sous le nom de *moussons*, et qui, lors de l'arrivée d'Alexandre à la côte de la Pattalène, souffloient du côté de la mer<sup>3</sup>. Strabon nous a déjà dit<sup>4</sup> d'après Aristobule, que cette arrivée eut lieu au lever de la canicule, et qu'à cette époque les vents venoient de ce côté. Ces vents n'étoient autres que ceux qui, dans l'Inde, commencent à souffler du sud-ouest au mois de mai, et qui finissent vers la fin d'octobre, pour faire place aux vents du nord-est, qui durent également pendant près de six mois<sup>5</sup>.

<3> Je corrige ainsi le texte : ὥστε καὶ τριάντοια ἔτη πῆς ἑκατὸν προσλαμβάνειν. On lit par-tout, ΕΠΙ. Les copistes ont très-fréquemment confondu ces deux mots.

<sup>1</sup> Voyez Vincent, ubi supra, pag. 142. — Conf. Sainte-Croix, Examen des histor. d'Alexandre, pag. 738, not. 2. — <sup>2</sup> Rennell, ubi supra, pag. 234, et Vincent, ubi supra, pag. 146. — <sup>3</sup> Voyez supra, pag. 20. — <sup>4</sup> Ibid. — <sup>5</sup> Voyez Vincent, The Voyage of Nearchus, pag. 36.

PAGE 701.

de quelques-uns, les Sères vivent encore plus long-temps <1>. Telles sont encore la frugalité <2> dont ils font profession, quoique leur pays abonde en tout, et la santé robuste dont ils jouissent.

Quant aux choses qui leur sont particulières, et dont Onésicrite fait mention, on remarque des repas communs pris en public, à la manière des Lacédémoniens, et dans lesquels ils servent tout ce que la chasse leur procure; le manque d'or et d'argent, quoiqu'ils aient des mines de ces métaux; l'usage où ils sont de prendre à leur service, au lieu d'esclaves\*, des personnes dans la fleur de l'âge, qui sont chez eux ce qu'étoient les Aphamiotes chez les Crétois\*, et les Hilotes chez les Lacédémoniens\*\*; leur indifférence pour le perfectionnement des sciences, excepté la médecine, parce qu'ils pensent que c'est un mal de trop

\* Voyez ci-dessous, pag. 68.

\* Voyez tom. IV, part. II, pag. 24, not. 2.

\*\* Voyez ci-dessus, tom. II de la traduct. Franç. pag. 390.

<1> Mais... les Sères vivent encore plus long-temps, καὶ γὰρ τὸς Σῆρας ἐπὶ τῶν μακροβιωτέρων πρὸς φασί. Il y a des manuscrits où toute cette phrase n'existe point; et il est d'autant plus probable qu'elle a été interpolée, qu'elle revient dans la page suivante, où elle paroît être à sa place. Quoi qu'il en soit, là, comme ici, elle prouve que Strabon connoissoit aussi une Sérique dans l'Inde, comme M. Gosselin va le dire à la suite de cette note. Il n'étoit pas le seul de ce sentiment; Uranius, auteur d'un traité intitulé *les Arabiques*, parle aussi des Sères de l'Inde: Σῆρας, ἑσθρὸς Ἰνδιάν<sup>1</sup>.

— Il est ici question des *Seres* de l'Inde qui habitoient immédiatement après le Setledge, la plus orientale des rivières du Penjab. La contrée, ainsi que sa ville capitale, conservent le nom de Ser-hend; c'est le *Serica Indica* des géographes du moyen âge: c'est là que Justinien envoya chercher des œufs de ver-à-soie, pour introduire en Europe la culture de cet insecte précieux.

Strabon n'a connu ni les *Seres* de la Scythie, dont le pays s'appelle maintenant Séri-nagar, où les anciens alloient chercher les laines et les belles étoffes que nous tirons du Cachemir; ni d'autres *Seres* qui habitoient dans le midi de la presqu'île de l'Inde, et dont le pays, ainsi que la ville capitale, ont conservé le nom de *Sera*. Pline est le seul ancien qui paroît avoir parlé de ces derniers *Seres*. Voyez mes *Recherches*, tom. III, pag. 297, 298; tom. IV, pag. 247 et suivantes. G.

<2> Le texte porte, καὶ τὸ λιτόβιον καὶ τὸ ὑγιεῖον. M. Tzschucke a eu tort d'adopter la correction de Villebrune, κατὰ τὸ λιτόβιον, κ. τ. λ. Ces deux nominatifs, ainsi que le μακροβίον, dépendent du même verbe ἰσθρῆται; et l'on n'a qu'à mieux ponctuer toute cette longue période pour en découvrir la liaison: ὅτι πᾶσι καὶ ἄλλοις Ἰνδοῖς καταΐστωρῆται ὡς τὸ μακροβίον, ὡς καὶ τελειοῦται ἐπὶ τῆς ἰακτῆς προσλαμβάνειν· καὶ γὰρ τὸς Σῆρας ἐπὶ τῶν μακροβιωτέρων φασί· ΚΑΙ ΤΟ ΑἴΤΟΒΙΟΝ, καὶ τὸ ὑγιεῖον, κ. τ. λ.

<sup>1</sup> Apud Stephan. Byzant. in Σῆρας.

s'occuper de la recherche de certaines connoissances, comme, par exemple, de l'art de la guerre, et d'autres métiers de cette espèce.

PAGE 702.

Une autre particularité qui a été observée chez les habitans du pays de *Musicanus*, c'est que les procès sont inconnus parmi eux <sup>(1)</sup>: il ne leur est permis de poursuivre en justice que les homicides et les auteurs d'une insulte. Ils en donnent pour raison qu'on n'est pas maître de se garantir d'un assassinat ou d'une insulte; mais que, pour ce qui regarde les transactions commerciales, on doit prendre des précautions, et bien faire attention à qui l'on donne sa confiance, et que, s'il arrive que l'on soit dupe, il vaut mieux souffrir patiemment le tort qu'on éprouve que de remplir la ville de procès \*. Voilà ce que racontent ceux qui ont suivi Alexandre.

\* Voyez ci-après, pag. 67.

On a publié encore une lettre que Cratère avoit adressée à sa mère Aristopatra, et qui contient des choses extraordinaires, mais bien différentes de tout ce que les autres rapportent.

IL y assure qu'Alexandre s'avança jusqu'au Gange \*; il dit avoir vu lui-même ce fleuve et les énormes cétacés qu'il nourrit. Ce qu'il raconte de son étendue, de sa largeur et de sa profondeur, n'est pas croyable. On convient assez généralement que le Gange est le plus grand des fleuves connus des trois continens, que l'*Indus* est le second en grandeur, le Nil le troisième, et l'*Ister* \* le quatrième: mais on n'est point d'accord sur les dimensions du Gange <sup>(2)</sup>; les uns évaluent sa moindre largeur à

S. XXVI.

Le Gange.

\* Confrontez cet endroit avec ce qui est dit ci-dessus, pag. 32 et 41.

\* Le Danube.

<sup>(1)</sup> Les Indiens, dit *Ælien*, ne savent point ce que c'est que de prêter ou d'emprunter; ils ne font de tort à personne, ils n'en essuient de personne; ils ne connoissent point les engagemens par contrat <sup>1</sup>. Thévenot, en parlant des Indiens, dit: « La

» plupart d'eux aiment mieux perdre leur  
» cause que de jurer, parce que ceux qui  
» jurent sont tenus pour infames <sup>2</sup>. »

<sup>(2)</sup> Je corrige, *ἄλλοι ἄλλως ἐπὶ Αἴτῳ λέγουσι*, au lieu d'*Αἴτων*, dont le sens seroit, sur leurs dimensions.

<sup>1</sup> *Ælian. Var. Histor. lib. IV, cap. 1.* = <sup>2</sup> *Thévenot, Voyage aux Ind. orient. tom. V, pag. 57.*



PAGE 702.

30 stades, les autres seulement à trois; mais, selon Mégasthène, il acquiert 100 stades de largeur dans les crues médiocres, et il a 20 orgyies de profondeur au moins <1>.

§. XXVII.  
Ville de *Palibothra*.

AU confluent du Gange et d'un autre fleuve <2> est située [selon Mégasthène] la ville de *Palibothra*: elle présente la figure d'un parallélogramme long de 80 et large de 15 stades <3>. Elle est fermée par une enceinte en bois percée de plusieurs ouvertures

<1> L'exagération de Mégasthène n'est rien en comparaison de celle d'Élien<sup>1</sup>, qui donne au Gange 400 stades de largeur. On peut voir, dans les notes de M. Schmieder sur Arrien<sup>2</sup>, les évaluations de divers autres écrivains anciens, plus ou moins éloignées de la vérité. Les observations des modernes n'évaluent la plus grande largeur du Gange qu'à près de trois quarts d'un mille géographique, ou 30 stades<sup>3</sup>; ce qui est conforme à l'évaluation de Diodore de Sicile<sup>4</sup>.

— 30 stades de  $1111\frac{1}{2}$  valent 1539 toises; 3 stades, 154 toises; et 100 stades, 5130 toises. Les 20 orgyies vaudroient près de 62 pieds de roi. La variété de ces mesures provient, sans doute, des lieux et des saisons où elles ont été prises. G.

<2> Le texte porte, ΚΑΙ ΤΟΥ ἄλλου ποταμοῦ, et de l'autre fleuve; ce qui seroit absurde. La correction est on ne peut pas plus facile, puisqu'on n'a qu'à changer l'accentuation, ΚΑΙ ΤΟΥ ἄλλου ποταμοῦ, et d'un autre fleuve, comme j'ai traduit. Malgré cela, l'on est d'autant plus étonné que Strabon n'ait point nommé ce fleuve, qu'Arrien non-seulement l'appelle *Erannoboas*, mais qu'il le met encore au nombre des grands fleuves de l'Inde. Cette considération a porté M. Schmieder<sup>5</sup> à proposer de changer ici le texte en ΚΑΙ ΤΟΥ ἘΡΑΝΝΟΒΟΑ ποταμοῦ,

et du fleuve *Erannoboas*. Cette correction est violente; et je doute même qu'elle soit juste, au moins dans le sens de Strabon. Quand même il seroit vrai que ce fleuve eût porté ce nom [*Erannoboas*] de façon évidemment Grecque, il pouvoit être appelé différemment par les naturels du pays. En effet, Pline le nomme *Iomanes*. Il est vrai que le major Rennell pense que ce fleuve est plutôt le *Soane* [Σῶνος, *Sonus*, d'Arrien], et qu'une ville ancienne nommée *Patelpoother* ou *Pataliputra*, et située à quelques milles du confluent de ce fleuve et du Gange, représente la ville de *Palibothra* des écrivains Grecs<sup>6</sup>. Mais d'autres<sup>7</sup> pensent avec plus de vraisemblance que *Palibothra* est la ville d'Hallahabad, située au confluent du Gange et du Jumna, qui est l'*Iomanes* de Pline, et qui pourroit bien être l'*Edanes* [Οἰδάνης] d'Artémidore<sup>8</sup>. Si cela est, on pourroit proposer pour correction du texte cette leçon, ΚΑΙ ΤΟΥ Οἰδάνου ποταμοῦ, et du fleuve *Edane*. Ces deux noms se ressemblent tellement, qu'il est possible que les copistes de Strabon, dans l'endroit où il cite<sup>9</sup> Artémidore, aient écrit Οἰδάνην [*Edanem*], au lieu d'Οἰμάνην [*Emanem*], ou Ἰομάνην [*Iomanem*].

<3> 4104 toises de longueur, sur 770 de largeur. G.

<sup>1</sup> *De Natur. animal.* lib. XII, cap. 41. — <sup>2</sup> *Indic.* cap. 4, S. 7. — <sup>3</sup> *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. V, pag. 77. — <sup>4</sup> *Lib.* II, cap. 37. — <sup>5</sup> *Not. in Arrian. Indic.* cap. 10, S. 5. — <sup>6</sup> Voyez *Rennell, Descript. de l'Indostan*, tom. II, pag. 6. — <sup>7</sup> *Robertson, Historic. Disquisit. concern. India*, not. XIII, pag. 204. — <sup>8</sup> *Apud Strabon.* infra, pag. 91. — <sup>9</sup> *Ibid.*

par

par lesquelles on lance des traits [en temps de guerre], et entourée d'un fossé qui sert de défense à la ville, et en même temps d'égout.

PAGE 702.

*Palibothra* appartient à la nation Indienne la plus considérable, connue sous le nom de *Prasii*. Le roi, outre son nom propre, porte celui de *Palibothrus*, de même que cet autre roi vers lequel Mégasthène fut envoyé, étoit appelé *Sandrocottus* \* [nom commun à plusieurs princes du même pays]. C'est ainsi que tous les rois des Parthes portent le nom d'*Arsace*, quoique chacun en particulier porte celui d'*Orode*, de *Phraate*, ou quelque autre.

\* Voyez ci-dessus, tom. I de la traduct. Franç. pag. 184.

ON convient que tout le pays situé au-delà de l'*Hypanis* est très-fertile; mais la description qu'on en donne, n'est rien moins qu'exacte. Soit ignorance, soit difficulté d'obtenir des renseignements certains sur des lieux aussi éloignés, on parle de tout avec emphase, on cherche en tout le merveilleux plutôt que le vrai.

§. XXVIII.  
Pays situé au-delà de l'*Hypanis*, et choses extraordinaires qu'on en débite.

Il faut mettre au nombre de ces exagérations ce qu'on raconte de fourmis qui tirent l'or des entrailles de la terre <1>; d'animaux et d'hommes ayant une figure singulière et des propriétés extraordinaires; de la longévité des Sères, qui vivent jusqu'à deux cents ans <2>. On parle encore d'un gouvernement aristocratique,

<1> Strabon dans la suite <sup>1</sup> parlera plus en détail de ces fourmis. Hérodote <sup>2</sup> est le premier qui en ait fait mention. C'est sans doute une de ces fables qui cachent quelque vérité, laquelle, à force d'exagération, est devenue difficile à découvrir. Mais je ne suis point de l'avis de ceux qui se sont imaginé que ces animaux ne sont que les termites, ou fourmis blanches <sup>3</sup>. J'aime mieux croire avec M. Schmieder <sup>4</sup>, qu'il s'agit d'un quadru-

pède, quoique j'ignore absolument de quelle espèce.

<2> Ctésias, dans son Histoire de l'Inde, dit que les Indiens vivent cent vingt, cent trente, cent cinquante et jusqu'à deux cents ans, et il assigne ce dernier nombre d'années à la durée de la vie des Sères <sup>5</sup>, que Lucien fait vivre jusqu'à trois cents ans <sup>6</sup>. Quoi qu'il en soit, il est toujours question des mêmes Sères de l'Inde dont Strabon a déjà parlé <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Infrà*, pag. 58. — <sup>2</sup> Lib. III, cap. 102. — <sup>3</sup> *Rennell, Descript. de l'Indostan*, tom. I, pag. 20. — <sup>4</sup> *Not. in Arrian. Indic.* cap. 15, §. 7. — Conf. *Sprengel, Geschichte der wicht. geogr. Entdeckung*, pag. 73. — <sup>5</sup> Voyez *Herodot.* edit. Wesseling. pag. 829 et 861. — <sup>6</sup> *Lucian. Macrob.* §. 5. — <sup>7</sup> *Suprà*, pag. 46.

composé de cinq mille sénateurs, dont chacun fournit un éléphant au public.

PAGE 703.

Mégasthène dit qu'il existe chez les *Prasii* des tigres énormes, presque deux fois plus grands que les lions, et si forts, qu'un de ces animaux apprivoisés, pendant qu'il étoit mené par quatre hommes, se saisit d'un mulet avec sa patte de derrière, et l'attira à lui.

\* Voyez ci-dessus, pag. 37.

Il parle aussi de *cercopithèques* \* plus grands que les plus gros chiens : leur corps est blanc, à l'exception du visage, qui est noir; d'autres au contraire ont cette partie du corps blanche, et le reste noir. Leurs queues, dit-il, sont longues de plus de deux coudées. Ils sont d'ailleurs d'un naturel fort doux, et ne volent ni n'attaquent personne.

[Il prétend qu']on tire de la terre des pierres de la couleur de l'encens, et qui sont au goût plus douces que les figues et que le miel; qu'il existe ailleurs des serpens longs de deux coudées, et dont les ailes sont membraneuses comme celles des chauve-souris. Ces serpens volent pendant la nuit, et lâchent des gouttes d'urine ou de sueur qui peuvent gangrener la partie du corps sur laquelle elles tombent, si l'on n'y prend point garde. Il parle encore de scorpions ailés d'une grandeur démesurée.

\* Voyez ci-dessus, pag. 41.

Il dit que ce pays produit de l'ébène, ainsi que des chiens d'une force prodigieuse \*, qui ne lâchent point la partie qu'ils ont saisie, qu'on ne leur ait jeté de l'eau dans les narines. On en a vu plusieurs qui mordoient avec tant d'acharnement, qu'ils en perdoient la vue; quelques-uns même dont cette fureur faisoit tomber les yeux hors des orbites, et d'autres qui arrêtoient des lions et des taureaux. Un de ces derniers animaux fut étouffé avant que le chien qui le tenoit par le museau, eût quitté prise.

Mégasthène parle encore d'un fleuve de la partie montagneuse [de ce pays], nommé *Silas* <1>, dans lequel tout ce qu'on jette va

<1> Le texte porte *Sillas*, ΣΙΑΪΑΝ. J'ai préféré la leçon de l'Abréviateur de Strabon,

au fond. Démocrite, dit-il, ne doutoit point de la réalité de ce phénomène, parce qu'il avoit voyagé <1> dans une grande partie de l'Asie : mais Aristote ne le croyoit point, quoiqu'il y ait même des couches de l'atmosphère tellement raréfiées, qu'aucun oiseau ne peut s'y soutenir dans son vol. D'ailleurs, de même qu'il existe des corps dont les émanations ont la faculté d'attirer, et, pour ainsi dire, de humer tout ce qui s'en approche, comme on en voit un exemple dans l'ambre, qui attire la paille, et dans l'aimant, qui attire le fer, de même il est possible qu'il y ait des eaux douées d'une pareille vertu attractive. Mais comme ces questions appartiennent

*Silas*, ΣΙΛΑΝ, d'autant plus volontiers, qu'elle se trouve la même dans Arrien <sup>1</sup>, et qu'elle ne diffère guère du *Sillas*, ΣΙΛΛΑΝ, de Diodore de Sicile <sup>2</sup>. La source même dont sortoit ce fleuve, portoit le nom de *Sila*, selon Ctésias <sup>3</sup>, dont le texte altéré doit être ainsi rétabli, πὴν δὲ ἐν πῶς Ἰνδοῖς κρήνη Σίλας ἔδδ' ἢ κροτάλλιον τῶν ἐμβλαθέντων ἔστι ἐπιμένειν, ἀλλὰ πάντα καθέλκειν, et que chez les Indiens la fontaine nommée *Sila* ne peut soutenir la plus légère chose qu'on y jette, mais qu'elle attire tout vers le fond. La correction que les critiques ont proposée pour ce passage, donne bien le même sens; mais la phrase n'est point du tout grecque. Au reste, cette fontaine est absolument la même que Plin <sup>4</sup>, d'après Ctésias, nomme *Sida* ou *Sida*, comme l'a déjà soupçonné Wesseling <sup>5</sup>; la différence ne vient que d'une mauvaise leçon [ΣΙΔΑ pour ΣΙΛΑ] que Plin aura trouvée dans les écrits de Ctésias. Quant à la chose même, examinée physiquement et dépouillée de toute exagération, elle pourroit dépendre, non de la nature des eaux, mais plutôt de celle de certains bois, qui sont spécifiquement plus pesans qu'un égal volume d'eau, comme on l'a observé au sujet de la fon-

taine de l'Æthiopie dont parle Hérodote <sup>6</sup>. Dans une description d'Asam, insérée dans l'ouvrage du major Rennell <sup>7</sup>, il est dit que le bois d'aloès qui croît dans les montagnes de CAMRÛP, de SIDEA et de LUCKEIGEREH, ne surnage point dans l'eau.

<1> Le texte porté : Διμόκριτον μὲν ὄυν ἀπιστεῖν, ἄτε πολλὴν τῆς Ἀσίας πεπλατημένον. Démocrite, dit-il, ne croyoit point cela, parce qu'il avoit voyagé dans une grande partie de l'Asie. Il y a trois manières de corriger ce texte, qui me parolt altéré. La première est de changer le mot ἄτε en ΚΑΪΠΕΡ, ou ΚΑΪΤΟΙ, dans ce sens: Démocrite, dit-il, ne croyoit point cela, quoiqu'il eût voyagé dans une grande partie de l'Asie. La seconde est d'ajouter à ce mot la négation, en lisant ἄτε μὴ, dans ce sens: Démocrite, dit-il, ne croyoit point cela, parce qu'il n'avoit voyagé que dans une petite partie de l'Asie; sens qui contredit l'histoire, laquelle atteste les longs voyages de Démocrite <sup>8</sup>. Enfin la troisième manière de corriger le texte est d'ajouter cette même négation au premier mot imprimé en majuscules, ὄυν μὴ, et d'effacer la conjonction ΚΑΙ, qui vient après le mot πεπλατημένον, afin d'avoir le sens exprimé par ma version.

<sup>1</sup> *Indic.* cap. 6, §. 2. = <sup>2</sup> *Lib.* 11, cap. 37. = <sup>3</sup> *Apud Antigon. Caryst. Histor. mirabil.* cap. 161. = <sup>4</sup> *Lib.* xxxi, cap. 2. = <sup>5</sup> *Annotat. in Diodor. Sicul.* lib. 11, cap. 37. = <sup>6</sup> *Lib.* 111, cap. 23, tom. 111 de la traduct. Franç. de Larcher, pag. 290. = <sup>7</sup> *Descript. de l'Indostan*, tom. 111, pag. 311. = <sup>8</sup> *Diogen. Laërt.* lib. 1x, segm. 34. — *Clem. Alexandr. Stromat.* lib. 1, pag. 304.

PAGE 703.

à la physique, et notamment à la théorie des corps surnageans, je dois les y renvoyer, et me contenter ici de prendre ces choses telles que je les trouve dans les historiens, ainsi que tout ce qui a un rapport plus immédiat à la géographie.

S. XXIX.

Division des Indiens en sept classes.  
Première classe.

SELON Mégasthène, les Indiens sont divisés en sept classes <1>. La première en rang, quoique la moins nombreuse, est celle des philosophes. Tous ceux qui doivent offrir quelque sacrifice aux dieux, ou faire des libations funèbres, emploient le ministère de l'un d'eux. Mais les rois les convoquent tous dans une assemblée qui se tient à chaque nouvelle année, et qui est connue sous le nom de *grande assemblée*: alors tous les philosophes se rendent à la cour, et chacun produit tout ce qu'il a écrit ou observé d'utile à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux, ou à l'administration du royaume <2>. Celui qui s'est trompé trois fois de suite, est

PAGE 704.

<1> On compte aujourd'hui chez les Indiens quatre classes ou castes d'hommes. La première est celle des *Bramines*, les mêmes que les *Brachmanes*, ou, comme les nomme Mégasthène, les philosophes. La seconde est la caste des *Chehteree*, composée des militaires et de tous ceux qui font partie du gouvernement; elle répond aux cinquième, sixième et septième classes de Mégasthène<sup>1</sup>. On donne le nom de *Bice* à la troisième, qui comprend les agriculteurs et tous les marchands des choses nécessaires à la nourriture de l'homme; c'est la seconde, la troisième et en partie la quatrième de Mégasthène. Les manouvriers et tous ceux qui servent pour de l'argent, font la quatrième caste, nommée *Sooder*; ils sont compris dans la quatrième de Mégasthène. A ces quatre castes des Indiens on ajoute une caste surnuméraire sous le nom de *Burrin Sunker*: les individus de cette caste sont supposés venir originairement des unions

illégitimes des personnes de diverses castes; ils s'occupent, pour la plupart, de la vente de petits objets en détail. Outre ces cinq castes, il existe dans l'Inde une race d'hommes infortunés, nommés sur la côte de Coromandel *Pariars*, et, dans d'autres parties de l'Inde, *Chandalas*: ce sont des hommes chassés de leurs castes, et, pour ainsi dire, excommuniés à cause de leur mauvaise conduite. Leur condition est la dernière dégradation de l'espèce humaine, puisque personne ne veut avoir la moindre communication avec eux; et l'on a un tel mépris ou plutôt une telle horreur pour ces malheureux, qu'on n'oseroit même faire usage des choses sur lesquelles auroit passé l'ombre d'un *pariar*, avant de les purifier<sup>2</sup>.

<2> Je ne crois pas que Casaubon ait réussi à corriger ce mauvais texte, *εὐτελείαν καρπῶν π ΚΑΓ' ΠΕΡΙ' ζώων, καὶ πολιτοίας, ΠΡΟΣΦΕΡΕΙ*. Je lis, *εὐτελείαν, καρπῶν π ΠΕ'ΡΙ*

<sup>1</sup> *Infrà*, pag. 61-62. — <sup>2</sup> Voyez Robertson, *Disquisit. on ancient Ind.* Append. not. 1, pag. 344.

condamné à se taire le reste de sa vie. On gratifie, au contraire, de l'exemption de tout impôt, celui dont les observations ont été trouvées justes.

LES laboureurs forment la seconde classe : ils sont en très-grand nombre, et vivent paisiblement. Cette douceur de mœurs vient de ce qu'exempts du service militaire et de toute autre corvée publique, ils cultivent tranquillement leurs terres, et n'entrent jamais dans les villes : aussi arrive-t-il qu'en temps de guerre, pendant que les soldats sont en campagne et se battent contre l'ennemi, les agriculteurs, protégés par eux, bêchent ou labourent leurs terres sans aucun danger. Au reste, toutes ces terres appartiennent au roi, qui les leur donne à cultiver, à condition qu'ils lui paieront le quart du produit <1>.

S. XXX.  
Seconde classe.

LA troisième classe comprend les pâtres et les chasseurs : elle possède exclusivement le droit d'avoir des troupeaux, de chasser,

S. XXXI.  
Troisième classe.

ΚΑΙ ΖΩΩΝ, ΚΑΙ ΠΟΛΙΤΕΙΑΣ, ΠΡΟΦΕΡΕΙ. Plus bas il faut lire, *ἐπιπέσει ἀσλευπία καὶ ἀδία πᾶ ἔργαζέσθαι*.

<1> *A condition qu'ils lui paieront le quart du produit, μηδὲ δ' αὐτὴν ὅτι πᾶσαι ἔργαζονται τῶν καρπῶν*. Les interprètes ont traduit ce passage, comme si Strabon vouloit dire que les laboureurs donnoient au roi les trois quarts du produit des terres cultivées, et qu'ils ne s'en réservoient que le quart. Les critiques n'ont fait aucune remarque sur ce contre-sens. Cependant non-seulement le texte se refuse à une pareille interprétation, mais il est encore aisé de prouver la fidélité de la mienne par le témoignage de Diodore de Sicile, qui ne diffère de ce que dit Strabon qu'en ce que, suivant lui, le roi, outre la quatrième partie des fruits,

se faisoit encore payer le fermage des terres qu'il concédoit aux laboureurs : *χωρὶς δὲ πῶς μεθώσως, πᾶρτην εἰς τὸ βασιλικὸν πλῆσι*<sup>1</sup>. Le quart du produit est un impôt trop fort, pour qu'on puisse se persuader qu'il étoit encore plus onéreux. Cet impôt varie aujourd'hui dans l'Inde, et se règle d'après la fertilité plus ou moins grande des diverses provinces. Suivant un écrivain Indien qui vivoit avant l'ère Chrétienne, il étoit évalué à la sixième partie du revenu des terres<sup>2</sup>. Thévenot, en parlant du roi de Golconde, dit simplement : « Il est propriétaire de » toutes les terres de son royaume, qu'il » donne à ferme à qui lui en offre le plus, » excepté celles dont il gratifie ses amis par- » ticuliers, à qui il en laisse l'usufruit pour » un temps<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> *Diodor. Sicul. lib. II, cap. 40.* — <sup>2</sup> Voyez *Robertson, Disquisit. on ancient Ind. Append. not. IV, pag. 351.*  
— <sup>3</sup> *Thévenot, Voyage aux Indes orientales, tom. V, pag. 305.*

de vendre ou de louer des bêtes de somme. Le roi leur fournit du blé pour leur subsistance, en récompense de ce qu'ils purgent les campagnes des bêtes féroces et des oiseaux nuisibles aux semailles. Ils mènent une vie errante, et habitent sous des tentes.

Il n'est permis à aucun particulier de nourrir un cheval ou un éléphant; ces animaux sont réputés appartenir au roi, qui nomme des préposés pour en avoir soin.

## S. XXXII.

Des éléphants et de leur chasse.

\* Voyez Arrian. Indic. cap. 13 et 14. — Plin. lib. VIII, cap. 1-12.

LA chasse des éléphants se fait de cette manière<sup>1</sup>. Les chasseurs commencent par clore d'un fossé profond une étendue de 4 à 5 stades de terrain découvert, et y pratiquent une entrée par un pont fort étroit. Ensuite, après y avoir placé trois ou quatre femelles d'éléphant les plus apprivoisées, ils se cachent dans de petites cabanes, où ils se tiennent en embuscade. Les éléphants sauvages ne viennent point dans cet enclos pendant le jour; mais la nuit ils s'en approchent et y entrent à la file. Les chasseurs alors en ferment doucement l'entrée; ensuite ils y introduisent les plus vaillans des éléphants apprivoisés, avec lesquels ils combattent les sauvages, en cherchant en même temps à les dompter par la faim <1>. Quand ceux-ci sont bien harassés, les plus hardis d'entre les cavaliers descendent doucement de leur monture; chacun d'eux se met sous le ventre de son éléphant, et de là passe ensuite sous celui de l'éléphant sauvage, auquel il lie les pieds ensemble. Après cette opération, il ordonne à l'apprivoisé de battre celui dont les pieds sont liés, jusqu'à ce qu'il le fasse tomber par terre. Dès que l'éléphant sauvage est tombé, il lui attache le

<1> *Les chasseurs alors... à les dompter par la faim.* Si le texte n'est point altéré, Strabon n'a pas été exact dans cette partie de sa narration. Arrien dit avec plus de vraisemblance que les chasseurs n'entroient dans l'enclos qu'après y avoir laissé pendant

quelque temps les éléphants endurer la faim et la soif<sup>2</sup>. Au reste, d'après les observations des modernes, on prend les éléphants de trois manières différentes, dont on peut voir le récit dans l'Histoire naturelle de Buffon<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Indic. cap. 13; §. 9. = <sup>2</sup> Buffon, *Hist. natur.* tom. IX des Quadrup. pag. 27, édit. de 1799.

cou avec des courroies au cou de l'éléphant apprivoisé [le relève et le monte] : mais, pour l'empêcher de jeter son cavalier en se secouant, on lui fait auparavant autour du cou des incisions, sur lesquelles portent les courroies, de façon que l'animal reste tranquille, de crainte des douleurs que lui causeroit le frottement des parties blessées. Après avoir séparé [et mis en liberté] ceux des éléphants captifs qui sont trop vieux ou trop jeunes pour le service, les chasseurs conduisent les autres aux étables; là ils leur lient les pieds ensemble, leur attachent le cou à des piliers bien affermis, et achèvent de les dompter par la faim; après quoi ils rétablissent leurs forces en les nourrissant avec de tendres roseaux ou de l'herbe, et les disciplinent en les flattant, les uns par la parole, les autres par une espèce de chant accompagné du son d'un tambour. Il est rare qu'on ne réussisse point à les apprivoiser, ces animaux étant naturellement presque aussi doux que des êtres raisonnables.

PAGE 704.

PAGE 705.

On cite des exemples d'éléphants qui sauvèrent leurs cavaliers blessés et tombés dans le combat, en les retirant hors de la mêlée, ou qui, les mettant entre leurs pieds de devant, les défendirent contre l'ennemi. S'il leur arrive de tuer par colère ceux qui les nourrissent ou qui les dressent, ils en ont un tel regret, qu'ils refusent de manger, et se laissent même quelquefois mourir de faim.

Les éléphants s'accouplent et mettent bas comme les chevaux <1>; la saison de leur accouplement est principalement le printemps, époque où le mâle entre en chaleur et s'effarouche. Il lui sort alors une liqueur huileuse par une ouverture qu'il a aux tempes.

<1> Les éléphants s'accouplent et mettent bas comme les chevaux. Buffon regardoit cette manière de s'accoupler des éléphants comme impossible, à cause de la position des parties

sexuelles de cet animal; mais, mieux informé dans la suite, il est revenu à l'opinion des anciens, confirmée par des témoins oculaires<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Buffon, *Hist. natur.* tom. IX des Quadrupèdes, pag. 32.



PAGE 705.

\* Arrien (*Indic.*  
cap. 14, S. 7) dit  
huit ans.

La femelle a une pareille ouverture, qui s'humecte aussi à la même époque. Elle porte dix-huit mois au plus, et seize au moins <1>; elle allaite pendant six ans \* son petit. La vie de cet animal égale en durée la vie la plus longue dont l'homme puisse jouir; mais il y a des exemples d'éléphants qui ont vécu jusqu'à deux cents ans.

Ces animaux sont sujets à plusieurs maladies difficiles à guérir. Lorsqu'ils ont mal aux yeux, on les leur bassine avec du lait de vache; dans la plupart des autres maladies, on leur donne du vin rouge. Pour les blessures <2>, on leur fait boire du beurre,

<1> Arrien affirme la même chose<sup>1</sup>. Aristote se contente de rapporter les différens témoignages des autres, qui parlent de dix-huit mois, de deux et de trois ans, et il rapporte la cause de cette diversité d'opinions à l'ignorance où l'on est du temps de l'accouplement des éléphants<sup>2</sup>, qui, comme on sait, se refusent à remplir cette fonction de la nature en public. Un grand nombre de voyageurs modernes ont assuré que la durée de la gestation étoit de deux ans; mais d'autres voyageurs non moins dignes de foi l'ont réduite à neuf mois<sup>3</sup>.

<2> Pour les blessures, *Ἐπεὶ τραύματα δὲ ΠΟΤΟΝ ΜΕΝ βύττην· ἐξάγει γὰρ τὰ σιδήεα.* L'ancien traducteur Latin, en disant, *vulneribus butyrum auxiliatur, ferrum nam trahit*, prouve, ou qu'il n'a point trouvé dans ses manuscrits les deux mots imprimés en majuscules, ou qu'à leur place il a lu ΠΟΙΕΙ ΜΕΝ. Cette leçon, dont le sens est, *pour les blessures on emploie [en liniment] le beurre, qui a la vertu de faire sortir les dards*, seroit au moins plus raisonnable, et, d'ailleurs, elle accorderoit Strabon avec Ælien, qui dit expressément qu'on frottoit de beurre les blessures des éléphants, *διαχρίνει τῶ βυτύρῳ αἰνί*<sup>4</sup>, quoique, dans un autre endroit, ce

même écrivain substitue au beurre l'huile ou les fleurs d'olivier, et qu'il ajoute que c'est l'animal lui-même qui s'applique l'un ou l'autre de ces remèdes, quand il se sent blessé<sup>5</sup>: car il me paroît certain que dans ce passage d'Ælien, *ἐλαίας ΠΑ΄ΣΑΣ ἀνδρος, ἢ ἐλαιον αὐτῷ*, le mot ΠΑ΄ΣΑΣ, ou, comme le corrige un habile critique<sup>6</sup>, ΠΑ΄ΣΣΩΝ, a été mal rendu par *gustans*; il ne peut signifier que *superinjiciens*, dans le même sens que lui donne Homère dans ce passage, *ἔπι τ' ἤπα φάρμακα πάσιν, ἀππλῖναι τὰς ἀσθενείας*<sup>7</sup>. Outre le témoignage d'Ælien, on pourroit encore citer la variante de plusieurs manuscrits, qui, quoique différente de celle que nous avons tirée de l'ancien traducteur Latin, prouveroit encore qu'il n'est point question dans Strabon de beurre donné en boisson aux éléphants. Cette leçon est ainsi conçue, *τραύματα δὲ ΠΡΩΤΟΝ ΜΕΝ βύττην, κ. τ. λ.* et signifie: *Pour les blessures, on emploie D'ABORD [en liniment] le beurre, qui a la vertu de faire sortir les dards, et l'on fomente [ensuite] les parties blessées avec la chair de cochon.* Mais ce qui s'oppose à l'admission de l'une ou de l'autre de ces variantes, c'est l'autorité d'Aristote, qui s'accorde avec le texte imprimé de notre géographe, à cela

<sup>1</sup> Arrian. *Indic.* cap. 14, S. 7. — <sup>2</sup> Aristotel. *Histor. animal.* lib. VI, cap. 27, et de *Generat. animal.* lib. IV, cap. 10. — <sup>3</sup> Buffon, ubi supra, pag. 29 et 31. — <sup>4</sup> Ælian. de *Natur. animal.* lib. XIII, cap. 7. — <sup>5</sup> Idem, *ibid.* lib. II, cap. 18. — <sup>6</sup> Schneider, *Annotat.* in Aristotel. *Histor. animal.* lib. VIII, cap. 25. — <sup>7</sup> *Iliad.* lib. XI, vers. 515.

qui

qui a la vertu de faire sortir les dards, et l'on fomente les plaies avec la chair de cochon <1>.

Suivant Onésicrite, les éléphants vivent jusqu'à trois cents ans, et quelquefois, mais plus rarement, jusqu'à cinq cents : ils sont dans toute leur vigueur à l'âge de deux cents ans. Les femelles portent pendant dix ans. Il ne s'accorde avec les autres historiens que quand il affirme que les éléphants de l'Inde sont plus grands et plus robustes que ceux de la Libye\* ; car ils renversent avec leurs trompes des créneaux de mur, et déracinent des arbres, en se levant sur leurs pieds de derrière.

Néarque dit qu'on tend aussi des trappes à ces animaux, dans des endroits où aboutissent plusieurs chemins, et que les éléphants privés, montés par leurs cavaliers, chassent et forcent les éléphants sauvages à tomber dans ces pièges ; qu'une fois pris, ils sont si faciles à apprivoiser, qu'ils apprennent même à lancer des pierres vers un but, à manier des armes, et à nager avec beaucoup d'adresse ; qu'un char attelé d'éléphants est regardé comme la plus précieuse acquisition ; qu'on attelle aussi les chameaux <2> ; que c'est un grand honneur pour une femme, de recevoir de son

\* L'Afrique.

près qu'il met aussi l'huile à la place du beurre, *καὶ πύχη σιδήλιόν τι ἐν τῷ σώματι ἐνδόν, τὸ ἔλαμον ἐκβάλλει, ὅταν πίωσιν, ὡς φασί, et si quelque dard est resté dans leur corps, on le fait sortir en leur faisant boire de l'huile, à ce qu'on dit* ; ce que Pline a exprimé ainsi : *Olei potu tela quæ corpori eorum inhæreant, decidere invenio* <sup>2</sup>. Que faut-il conclure de tout ceci ! qu'il y avoit deux diverses traditions sur l'emploi du beurre ou de l'huile que l'on donnoit comme remède aux éléphants. L'une a été suivie par Aristote, Strabon et Pline, l'autre par Ælien ; et c'est peut-être à cause de cette diversité, qu'Arrien, qui s'accorde avec Strabon sur tous les autres

remèdes donnés aux éléphants, garde sur le beurre ou l'huile le plus profond silence <sup>3</sup>.

<1> Avec la chair de cochon cuite, comme le dit Arrien <sup>4</sup>, mais seulement au point qu'elle soit encore saignante, ajoute Ælien <sup>5</sup>.

<2> Littéralement, *qu'on met de même au joug les chameaux, ἀγασθαι δ' ὑπὸ ζυγῶν* (leçon de notre manuscrit 1393 et de celui de Moscou, au lieu de ζυγῶν) ΚΑΙ ΚΑΜΗΛΟΥΣ. Le lecteur sentira, sans que je l'avertisse, l'incohérence de cette phrase avec ce qui la précède et ce qui la suit. Comme dans tout ce paragraphe il ne s'agit que des éléphants, on ne voit pas à quel propos on y

<sup>1</sup> *Aristot. Histor. animal. lib. VIII, cap. 25.* = <sup>2</sup> *Plin. lib. VIII, cap. 10.* = <sup>3</sup> *Arrian. Indic. cap. 14, §. 9.* = <sup>4</sup> *Idem, ibid.* = <sup>5</sup> *De Natur. animal. lib. XIII, cap. 7.*

PAGE 705.

amant un éléphant pour cadeau. Mais, dans cette dernière partie de son récit, Néarque ne s'accorde nullement avec celui qui nous dit que les rois seuls pouvoient posséder des chevaux et des éléphants\*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 54.

S. XXXIII.

Des fourmis qui fouillent les mines.

\* Voyez ci-dessus, pag. 49, not. 1, et tom. I de la traduct. Franç. pag. 184.

PAGE 706.

QUANT aux fourmis qui tirent l'or de la terre\*, il dit avoir observé que les peaux de ces animaux étoient semblables aux peaux des panthères.

Mais voici ce que Mégasthène raconte au sujet de ces fourmis : « Chez les Derdes, nation nombreuse et l'une de celles qui sont » situées à l'orient et dans la partie montagneuse de l'Inde, il existe » une plaine de près de trois mille stades de tour, entrecoupée de » collines et recélant des mines d'or. Les fourmis qui fouillent ces » mines, sont de la grandeur des renards et douées d'une vitesse » extraordinaire ; elles vivent de la chasse d'autres animaux. C'est » pendant l'hiver qu'elles fouillent les mines ; elles en accumulent la » terre sur les bords des excavations, à la manière des taupes : cette » terre est une poudre d'or, qui n'a besoin que d'une légère coction. » Ceux qui avoisinent ce pays, la chargent furtivement sur des

parle de chameaux. Xylander a cru remédier à ce défaut de liaison, en traduisant, *duci enim sub jugo, ut camelos*, c'est-à-dire, *qu'on met les éléphants au joug, comme les chameaux*. Cette version fait disparaître tout ce que la phrase a de choquant ; mais elle exprime moins le texte de Strabon que celui-ci, ἀγᾶται γὰρ ὑπὸ ζυγῶν ὄντες (ou ὄντες καὶ) κάμηλων. Je présume que le vice du texte est dans le dernier mot, qui aura pris la place d'un mot différent et signifiant toute autre chose que des chameaux ; d'autant plus qu'il n'est point du tout question de ces animaux dans l'ancienne version Latine. Voici comment elle est conçue : *Duci etiam sub jugum et vincula*. L'auteur de cette

version, pour traduire ainsi, ne pouvoit avoir sous les yeux que ce texte : ἀγᾶται δ' ὑπὸ ζυγῶν καὶ χαλινῶν. Cette leçon, χαλινῶν [freins], n'est ni vraie, ni exactement traduite par *vincula* ; mais elle peut, par un changement bien léger, nous conduire au véritable sens de Strabon, ἀγᾶται δ' ὑπὸ ζυγῶν ἀχαλινῶν, qui signifieroit *qu'on met les éléphants au joug [ou plutôt qu'on les attelle] sans leur mettre un frein, ou sans les brider*. Je suis d'autant plus porté à adopter cette correction, qu'elle est confirmée par Strabon lui-même ; il nous dira expressément, quelques pages plus loin<sup>1</sup>, que *l'on conduit les éléphants sans bride*, ἄχαλινῶν δ' ἀχαλινῶν τοῖς.

<sup>1</sup> *Infrà*, pag. 65.

» bêtes de somme et l'emportent ; car , lorsque les fourmis s'aper-  
 » çoivent de cet enlèvement , elles s'y opposent et même elles  
 » poursuivent les ravisseurs jusqu'à ce qu'elles les aient atteints  
 » et tués , eux et leurs bêtes de somme . Pour tromper ces fourmis ,  
 » ils exposent en divers endroits des chairs d'animaux sauvages ; et  
 » pendant qu'elles s'occupent à les dévorer , ils enlèvent le minéral  
 » et le vendent au premier marchand qu'ils rencontrent <1> , tel  
 » qu'il est , ne sachant point le fondre . »

Puisqu'à l'occasion de la chasse des éléphants , nous avons parlé  
 des animaux dont Mégasthène et d'autres écrivains ont fait men-  
 tion , nous devons encore ajouter les particularités suivantes .

NÉARQUE s'étonne de la quantité de reptiles malfaisans qu'on  
 voit dans l'Inde : dans le temps des inondations , ils quittent les  
 campagnes , montent dans les maisons que l'eau n'a pas atteintes <2> ,  
 et les remplissent . Aussi , dit-il , les Indiens sont-ils dans l'usage de  
 coucher sur des lits élevés : malgré cette précaution , ils sont quel-  
 quefois forcés de quitter leurs maisons , lorsque ces reptiles sont  
 en grand nombre ; et si les inondations n'en détruisoient point  
 une quantité prodigieuse , tout le pays courroit risque d'être aban-  
 donné . Il ajoute que les plus petits comme les plus grands de ces  
 animaux sont également à craindre ; les premiers , par la difficulté  
 qu'on trouve à s'en garantir , et les seconds , à cause de leur force ,  
 car on y voit des vipères de la longueur de seize coudées .

Il y a des enchanteurs qui passent pour savoir remédier à ce

§. XXXIV.  
 Reptiles et autres  
 animaux.

<1> *Au premier marchand* Ὁ. τῷ πρώτῳ τῶν ἐμπόρων . Quelques manuscrits , du nombre desquels est le nôtre 1393 , portent cette leçon , τῷ πρώτῳ πρὸς ἐμπόρους , dont le sens seroit , pour peu de chose aux marchands .

<2> *Que l'eau n'a pas atteintes* , πρὸς διαλανθανύσας ἢ πρὸς ἐπιπλύσας . J'ai suivi le sens qu'exprime la version de Xylander , *si qua fluminum exundationibus non operiuntur* :

mais j'avoue que le texte m'est très-suspect ; et je suis porté à croire qu'il devoit signifier tout le contraire , comme en effet l'ancien traducteur Latin l'a exprimé , *quæ in inundationibus operiuntur* . Xylander auroit - il pensé qu'il falloit ajouter une négation , πρὸς ΜΗ' διαλανθανύσας , κ. τ. λ. ! Le sens l'exige sans doute ; mais cette addition même a quelque chose qui n'est pas grec .

PAGE 706.

mal, et qui courent les maisons [pour les débarrasser de ces reptiles]. C'est presque le seul cas où les Indiens aient besoin du secours d'un médecin, n'étant guère sujets aux maladies, parce qu'ils mènent une vie frugale et qu'ils s'abstiennent de l'usage du vin <1>. Si quelqu'un tombe malade, ce sont les sophistes \* qui le traitent.

\* Autrement dits  
Gymnosophistes ou  
Brachmanes.

Aristobule assure n'avoir vu aucun reptile de cette énorme longueur, si ce n'est une vipère qui avoit neuf coudées et une spithame de long <2>; j'en ai vu moi-même une en Ægypte qu'on y avoit apportée de l'Inde, et qui avoit à-peu-près cette longueur. Mais il dit avoir remarqué plusieurs vipères mâles, plusieurs aspics beaucoup plus petits, et de grands scorpions: suivant lui, aucun de ces reptiles n'est aussi incommode que les petits serpens de la longueur d'une spithame <3>; car on les trouve cachés dans les tentes, dans les vases, dans les haies. Ceux qui en sont blessés, s'ils ne sont pas promptement secourus, périssent des suites d'une hémorragie dans laquelle le sang sort par tous les pores du corps en causant de grandes douleurs. Il est cependant aisé de leur procurer du soulagement, les simples que produit l'Inde fournissant un remède efficace.

PAGE 707.

Quant aux crocodiles, il dit qu'on en trouve dans l'Indus, mais qu'ils ne sont ni en grand nombre, ni malfaisans. Ce même

<1> Et qu'ils s'abstiennent de l'usage du vin. C'est le sens que l'ancien traducteur Latin et Xylander ont donné au mot *āsvīar*. Mais ce mot peut encore signifier le défaut de vin, comme l'a entendu le traducteur Italien, *per non v' essere vino*. Ælien <sup>1</sup> dit simplement qu'on ne connoissoit dans l'Inde que le vin fait avec le riz, et celui qu'on tiroit des cannes à sucre; et Strabon <sup>2</sup> a laissé en doute si dans ce pays il y avoit des vignes ou non. Il est vrai cependant que, quoique dans plusieurs parties de l'Inde

il ne croisse point de vignes, et que le vin doive par conséquent être pour bien des gens une boisson trop chère, l'abstinence volontaire de cette liqueur, par sobriété ou par superstition, a été confirmée par Marc Paul et par les géographes Arabes <sup>3</sup>. Strabon parlera encore dans la suite <sup>4</sup> de cette abstinence.

<2> Environ 7 pieds 4 pouces, s'il est question de la petite coudée et de la spithame du stade 1111  $\frac{1}{2}$ . G.

<3> Environ 4 pouces 7 lignes. G.

<sup>1</sup> De Natur. animal. lib. XIII, cap. 8. = <sup>2</sup> Suprà, pag. 27. = <sup>3</sup> Voyez Sprengel, Geschichte der wicht. geograph. Entdeck. pag. 323. = <sup>4</sup> Infrà, pag. 66.

fleuve nourrit encore la plupart des animaux qui naissent dans le Nil, excepté l'hippopotame; mais Onésicrite prétend qu'on l'y trouve aussi\*.

PAGE 707.

\* Voyez ci-dessus, pag. 16.

Selon Aristobule, aucun des poissons de mer, excepté l'alose, le muge et le dauphin, ne remonte le Nil, à cause des crocodiles, au lieu que l'*Indus* reçoit une prodigieuse quantité de poissons de mer de toute espèce. Les petites squilles\* remontent jusques à . . . . <1>, et les grandes jusques à l'endroit où l'*Indus* se réunit avec l'Acésine <2>.

\* Autrement dites chevrettes.

Voilà tout ce qu'on raconte sur les animaux de l'Inde. Je reviens à Mégasthène, en prenant de lui ce qu'il me reste à dire pour compléter la division des Indiens en diverses classes.

APRÈS les chasseurs et les pâtres\*, dit-il, vient la quatrième classe, composée de ceux qui exercent les arts, des revendeurs et des ouvriers de toute espèce. Ils payent un impôt et sont sujets à certains services réglés, excepté les fabricans d'armes et les constructeurs de vaisseaux, qui sont payés et nourris par le roi, pour lequel seul ils travaillent. Les armes fabriquées sont fournies aux soldats par le *stratophylax* <3>; et les navires sont loués par l'amiral aux voyageurs et aux marchands.

§. xxxv.

Quatrième classe des Indiens.

\* Voyez ci-dessus, pag. 53.

<1> Jusques à . . . La lacune que je laisse ici, est remplie dans le texte par le mot ὄροϋς, qui, joint au reste (μέχρι ὄρου ἀναστῆναι), donneroit ce sens absurde, remontent jusqu'à la montagne. Aussi Tyrwhitt pensoit-il que sous ce mot étoit caché le nom de quelque peuple ou canton de l'Inde. L'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, en traduisant, usque ad montes, paroît avoir lu au pluriel ὄρων. La vraie leçon auroit-elle été, ὄρων, jusque chez les URI, peuple de l'Inde, qui, suivant Pline<sup>1</sup>, habi-

toit près de l'*Indus* ! Je n'ose rien affirmer.

<2> C'est-à-dire, jusque vers la hauteur de Moultan. G.

<3> Ce nom de dignité, dont Strabon se sert ici pour la seconde fois<sup>2</sup>, signifie, à la lettre, gardien du camp, ou plutôt de l'armée. L'ancien traducteur Latin l'a exprimé par *tribunus*; Xylander, par *exercitui præfectus*; et l'auteur de la version Italienne, par *commissario del campo*. Il paroît être synonyme de στρατηγός, général ou chef de l'armée de terre<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Lib. vi, cap. 20. = <sup>2</sup> Voyez *suprà*, tom. IV de la trad. Franç. part. II, pag. 89. = <sup>3</sup> Voyez *Henr. Steph. Thesaur. ling. Græc.* tom. III, pag. 1066.

PAGE 707.  
S. XXXVI.  
Cinquième classe.

LA cinquième classe est celle des militaires, qui, excepté le temps de la guerre, passent leur vie à s'amuser et à se donner des festins : ils sont entretenus par le trésor royal, à condition de se trouver prêts à marcher, toutes les fois qu'on a besoin d'eux, n'ayant rien à fournir que leur personne.

§. XXXVII.  
Sixième classe.  
\* C'est-à-dire,  
inspecteurs.

LA sixième classe est connue sous le nom d'éphores\* : leur devoir est d'observer tout ce qui se passe dans le royaume, et d'en instruire en particulier le roi. Les éphores de la ville sont aidés dans l'exercice de leurs fonctions par les courtisanes de la ville ; et ceux du camp, par les courtisanes qui suivent les armées. Le roi confie ce ministère à ses meilleurs et plus fidèles sujets.

§. XXXVIII.  
Septième classe.

LES conseillers du roi et ceux qui composent sa cour, forment la septième classe : c'est de celle-ci qu'on tire les magistrats, les juges et tous ceux qui ont quelque part dans l'administration du royaume.

Il n'est permis aux individus d'aucune de ces classes de se mêler avec ceux d'une autre classe par des mariages, de changer de profession ou de métier, ou d'en exercer plusieurs à la fois, à moins que ce ne soit quelqu'un de la classe des philosophes <1>, qui jouissent de ce privilège à cause de leur vertu.

<1> Casaubon a déjà observé que Strabon, en disant que les philosophes avoient la faculté de passer à une autre classe, contredit Arrien, selon lequel il n'étoit permis à personne de quitter sa classe, à moins qu'on ne voulût entrer dans celle des philosophes : μένον σφίσι αἰετίαι σοφιστῶν ὅα παρὸς γένος γινέσθαι<sup>1</sup>. Le texte de Strabon est conçu de manière qu'on ne peut le soupçonner d'altération, πλὴν εἰ τῶν φιλοσόφων πρὸς ἄλλην, et les manuscrits ne varient point sur cette leçon. Mais ce qui est bien remarquable, et ce que Casaubon a

oublié d'observer, c'est que l'Abréviateur de Strabon, à la place de ces mots, πλὴν εἰ τῶν φιλοσόφων πρὸς ἄλλην, à moins que ce ne soit quelqu'un de la classe des philosophes, présente ceux-ci, πλὴν εἰ φιλοσοφῆν μόνον, littéralement, excepté seulement s'il veut philosopher ; ce qui concilie Strabon avec Arrien, au point qu'il devient difficile de savoir quel est le véritable texte de notre géographe. Si nous considérons la chose en elle-même, et conformément à nos idées religieuses, la manière dont s'expriment Arrien et l'Abréviateur de

<sup>1</sup> Arrian. Indic. cap. 12, §. 9.

QUANT aux magistrats, les uns sont préposés à la police des marchés, les autres à celle de la ville, d'autres ont l'intendance de la milice.

PAGE 707.  
S. XXXIX.  
Magistrats et leurs  
diverses fonctions.

Les premiers ont [aussi] l'inspection des fleuves, de l'arpentage des terres, et des canaux fermés par des écluses, pour conserver l'eau nécessaire aux arrosements, et la distribuer également à tous les cultivateurs, comme cela se pratique en Égypte.

A ces mêmes magistrats appartient le soin d'inspecter les chasseurs, et de punir ou de récompenser ceux d'entre eux qui se sont rendus dignes de punition ou de récompense. Ils perçoivent aussi les impôts; et surveillent ceux qui s'occupent de la coupe des forêts, les charpentiers, les forgerons, les mineurs et tous les autres artisans. Ils sont de plus chargés de l'entretien des chemins publics <1>, qu'ils divisent de dix en dix stades par une colonne <2> qui marque la distance et qui indique les endroits où l'on s'écarte de la route.

PAGE 708.

Strabon, paroît plus exacte : les Indiens devoient regarder celui qui quittoit sa classe pour entrer dans celle des philosophes, comme un homme qui vouloit consacrer sa vie à la vertu; et au contraire un philosophe qui passoit à une autre classe, comme un apostat; de même que, chez nous, il est permis à un laïc de se faire religieux, au lieu qu'un religieux ne peut abandonner son état sans s'exposer au mépris général. Mais si nous comparons la chose à ce qui se passe aujourd'hui dans l'Inde, ce qui vraisemblablement ne diffère point de ce qui s'y passoit anciennement, Strabon a raison de dire qu'il étoit permis aux seuls philosophes, ou Brachmanes, de se mêler des fonctions appartenant à d'autres classes, pourvu qu'on n'entende pas par-là qu'ils abandonnoient leur classe; ce que ne dit pas non plus le texte. En effet, chez les Indiens d'aujourd'hui, une personne d'une caste inférieure qui oseroit exercer des fonc-

tions réservées aux castes supérieures, seroit regardée comme impie; mais les lois permettent aux hommes de ces dernières, et notamment aux Bramines, de s'occuper, dans certains cas, des fonctions des castes inférieures, sans perdre pour cela les privilèges attachés à la leur. Aussi y voit-on des Bramines qui servent le prince, non-seulement en qualité de ministres d'état, mais encore comme officiers de l'armée <sup>1</sup>.

<1> La fameuse avenue d'arbres qui s'étend depuis Lahore jusqu'à Agra, dans une longueur de près de 500 milles anglais <sup>2</sup>, prouve que les Indiens modernes ont le même soin qu'avoient leurs ancêtres des chemins publics.

<2> L'usage de ces colonnes subsiste encore dans l'Inde : on en compte soixante-dix sur la route d'Agra à Delhi. Cette route, selon la carte de Rennell, est de 95,500 toises : l'intervalle de chaque colonne peut donc

<sup>1</sup> Voyez Robertson, *Disquisit. concern. India*, Append. not. 1, pag. 345. — <sup>2</sup> Rennell, *Descript. de l'Indost.* tom. II de la traduct. Franç. pag. 63. — Conf. Robertson, *Disquisit. concern. India*, Append. pag. 267.



Les préposés à la police de la ville se divisent en six collèges, composés chacun de cinq personnes. Le premier a l'inspection de tout ce qui regarde les arts.

Le second reçoit les étrangers, leur assigne des logemens, fait surveiller leur conduite par des hommes qu'il attache à leur suite, les congédie quand ils veulent partir, ou renvoie leurs biens dans leur pays, si la mort les a empêchés d'y retourner; il les fait soigner dans leurs maladies, et enterrer quand ils sont morts.

Le troisième collège tient registre des naissances et des décès, et prend note de l'époque ainsi que du genre de mort de chacun, non-seulement à cause des impôts, mais encore pour que les deux termes de la vie des hommes illustres ou infâmes soient connus.

Le quatrième collège s'occupe des vendeurs en détail; il inspecte les mesures [et les poids], et règle le débit des fruits de la saison, par des signes qui annoncent au peuple l'heure de la vente de chaque espèce; il ne permet point au même vendeur de débiter deux espèces de denrées, à moins qu'il ne paye double impôt.

Le cinquième collège préside à la vente des objets des arts; il la fait annoncer par des signes convenus, et oblige les vendeurs, sous peine d'une amende, de ne point mêler les vieux avec les nouveaux, mais de les vendre séparément.

Le sixième et dernier collège perçoit la dîme de tout ce qui se débite, et fait punir de mort celui qui frauderoit ce droit.

Telles sont les fonctions particulières à chaque collège; mais tous ensemble ont soin tant des choses qui regardent chaque citoyen personnellement, que de celles qui appartiennent à l'État,

s'évaluer à environ 1364 toises, et cette mesure seroit la valeur du coss. La dixième partie de ce coss répondroit précisément au

diaule du stade de 300,000 à la circonférence de la terre, et se rattacheroit ainsi aux mesures établies dans la haute antiquité. G. telles

telles que la réparation des édifices publics, les marchés et le prix [ des choses qu'on y vend ], les ports et les temples.

PAGE 708.

Les magistrats qui ont l'intendance de la milice, sont divisés de même en six collèges, composés chacun de cinq personnes. Le premier est adjoint à l'amiral ; le deuxième, à celui qui est préposé à l'inspection des chariots traînés par les bœufs et chargés des machines, des munitions de guerre et de bouche, de la nourriture des animaux, en un mot de tout ce qui est nécessaire à l'armée \*. Ce deuxième collège fournit encore ceux qui servent dans les camps en qualité de tambours, de trompettes, de palefreniers, d'ingénieurs, et leurs valets. Il expédie au son de la trompette <1> les fourrageurs, et les oblige par des punitions et des récompenses à s'acquitter de leur commission avec promptitude et sûreté. Le troisième collège a soin de l'infanterie ; le quatrième, de la cavalerie \* ; le cinquième, des chars ; le sixième, des éléphants.

\* Il faut lire τῆ στρατῆ, et non pas τῆς στρατίας.

\* Je lis ἵππιών au lieu d'ἵππων.

Ces animaux, de même que les chevaux, sont dans les écuries du roi. Les armes aussi sont dans l'arsenal royal : c'est là que chaque soldat [ de retour d'une expédition ] dépose celles qui lui ont été confiées, de même qu'il fait rentrer son cheval ou son éléphant dans les écuries du roi.

PAGE 709.

On conduit les éléphants sans bride \*. Les chars sont traînés [ jusqu'au camp ] par des bœufs <2> ; l'on y mène les chevaux par le licou, de crainte que, s'ils étoient [ long-temps ] attelés, leurs jambes ne s'engorgeassent <3>, et qu'ils ne perdissent leur feu.

\* Voyez ci-dessus, pag. 57, not. 2.

<1> *Au son de la trompette.* Il faut d'abord lire, *ὡς κἀδῶνα*, au singulier, comme paroît avoir lu l'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, et ensuite donner au mot *κἀδῶνα* le sens exprimé par notre version, et non pas le rendre par *tinnabulum* [une cloche]. Ce mot est employé souvent, il est vrai, dans cette acception ; mais ici il ne peut signifier que *trompette*, comme l'a entendu

aussi le traducteur Italien, *con la tromba*. Sophocle veut parler d'une trompette, et non pas d'une cloche, lorsqu'il dit,

*Χαλκόςμυ κἀδῶνος ὡς Τυρσηνικῆς* <sup>2</sup>.

<2> Dans l'Inde, on emploie les bœufs non-seulement pour l'attelage ; on les monte encore, comme les chevaux, pour faire des voyages <sup>2</sup>.

<3> *S'engorgeassent*, *παρεμπίμωσθαι*. Ca-

<sup>1</sup> *Aj. vers. 17.* = <sup>2</sup> *Thévenot, Voyage aux Indes orientales, tom. V, pag. 155.*

PAGE 709.

Les chars trainés par des chevaux sont montés par trois personnes : l'une fait l'office de conducteur, les deux autres sont des combattans. Les éléphants portent trois archers et un conducteur <1>.

S. XL.  
Mœurs et usages des  
Indiens en général.

Tous les Indiens sont sobres, sur-tout en temps de guerre; ils se bornent alors au strict nécessaire, et retranchent tout ce qui est superflu : aussi sont-ils très-bien disciplinés, et il est extrêmement rare qu'ils commettent des vols.

Mégasthène dit, à ce sujet, que, se trouvant à l'armée du roi Sandrocottus, forte de quatre cent mille combattans, il ne vit jamais la valeur des objets volés excéder la somme de 200 drachmes\* ; chose d'autant plus étonnante, qu'ils n'ont point de lois écrites : car, dit-il, ils ne savent ni lire ni écrire\*, et tout s'administre chez eux à l'aide de la mémoire. Malgré cette ignorance, ils ne laissent pas d'être heureux, et leur bonheur est le fruit de leur simplicité et de leur sobriété. Ils ne boivent de vin que pendant leurs sacrifices ; et ce vin est une liqueur faite avec

\* Environ 180 fr.

\* Voyez ci-dessous,  
pag. 85.

saubon s'est trompé en regardant ce mot comme altéré. Il ne diffère du *περσισμός* dont se sert Xénophon, qu'en ce qu'il est composé avec deux prépositions (*περσ* et *ός*), au lieu de l'être avec une. L'un et l'autre signifient *s'engorger*; et quand il s'agit des accidens qui arrivent aux chevaux, ils désignent cette maladie que les maréchaux nomment *les eaux*. Une des causes qui la produisent, est la fatigue d'un long et pénible chemin<sup>1</sup>.

<1> De la manière dont Strabon s'exprime ici, ὁ δὲ τῷ ἐλέφαντος ἦν ἰσχυρὸς πύραυρος, τρεῖς δ' οἱ ἀπ' αὐτοῦ πρῆύοντες, on croiroit qu'il est question de trois archers montés immédiatement sur le dos des éléphants, ou de chars trainés par ces animaux et sur lesquels étoient

placés les archers. Ce n'est ni l'un ni l'autre; il veut parler de ces tours nommées par les Grecs *θωρακία* [thoracia], chargées de trois archers, et que les éléphants portoient sur leur dos. Le conducteur étoit monté sur le cou de l'animal même, pour le diriger; c'est celui qu'on nomme aujourd'hui *le cornac*. Il est vrai qu'Élien dit expressément que ces trois combattans étoient placés tantôt sur la tour posée sur l'animal, tantôt même sur le dos nu de l'animal : ἐπὶ τῷ καλυμένῳ θωρακίῳ, ἢ καὶ ἐπὶ Δία τῷ νότῳ γυμνῷ καὶ ἐλευθέρῳ<sup>2</sup>, κ. τ. λ. Mais cette seconde manière, quoique très-possible d'ailleurs, devoit être fort gênante et très-embarrassante pour des archers.

<sup>1</sup> Voyez Xénophon, de l'Équitation, traduct. de M. Courier, pag. 79 des notes. = <sup>2</sup> Élian. de Natur. animal. lib. XIII, cap. 9. = <sup>3</sup> Voyez Buffon, Hist. natur. tom. IV des Quadrupèdes, pag. 203.

le riz, au lieu d'orge <1>. Le mets aussi dont ils font le plus d'usage, est le potage au riz.

Quant à la simplicité, soit de leurs lois, soit des contrats qu'ils passent entre eux, elle est assez prouvée par le petit nombre des procès\* ; il n'en existe pas même qui aient pour objet des gages ou des dépôts. Ils confient ces derniers sans les sceller et sans prendre de témoins. La même insouciance se remarque dans leurs maisons, où rien n'est ordinairement gardé.

\* Voyez ci-dessus, pag. 47.

Cette conduite annonce sans doute des hommes sages ; cependant personne ne sauroit approuver leur coutume d'être toujours seuls dans leurs repas, et de les prendre à l'heure qu'il plaît à chacun, sans avoir, pour dîner et pour souper, un temps réglé et qui soit le même pour tous ; ce qui convient mieux à des hommes civilisés et qui vivent en société.

L'exercice qu'ils aiment le plus, consiste dans les frictions ; ils les font de diverses manières, mais particulièrement au moyen d'étrilles d'ébène lisses, avec lesquelles ils se frottent le corps.

Leurs funérailles, et leurs tombeaux peu élevés, sont d'une dépense très-médiocre.

Ce qu'on ne peut concilier avec cette parcimonie, c'est leur amour pour la parure : ils portent des habits d'or et des bijoux ;

<1> Une liqueur faite avec le riz, au lieu d'orge. Je lis, ἀπ' ὀρύζης ἀπὸ ΚΡΙΘῶΝ οὐρηθῆρας, au lieu de ΚΡΙΘῶΝΩΝ. Ce vin de riz est ce qu'on nomme aujourd'hui l'arack. On tiroit également du sucre une autre liqueur, connue aujourd'hui sous le nom de rum et dont nous avons déjà parlé<sup>1</sup>. Ce qui suit immédiatement dans le texte, ἔρυσας ῥοφῆται, je l'ai rendu par potage au riz, parce que cette expression, ῥοφῆται, ne se dit en grec que des préparations culinaires assez liquides pour qu'on puisse les avaler presque sans le secours de la mastication. Cependant la

manière dont s'exprime ailleurs<sup>2</sup> ce même Mégasthène, qui fournit à Strabon tout ce que celui-ci dit de la nourriture des Indiens, peut faire croire que si le riz préparé de ces peuples n'étoit point ce que les Orientaux appellent aujourd'hui du nom de pilau, et dont ils font un si fréquent usage, il s'en rapprochoit beaucoup et en avoit au moins la consistance. Mégasthène ajoute<sup>3</sup> que les Indiens commençoient leur repas par ce plat de riz ; et cet usage est encore aujourd'hui suivi par la plupart de ceux qui aiment cet aliment.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, pag. 60, not. 1. = <sup>2</sup> Apud Athen. lib. IV, pag. 153. = <sup>3</sup> Ibid.

PAGE\* 709.

ils s'habillent de toiles fines brodées de diverses couleurs, et se font suivre par [des hommes qui portent] des parasols. Comme ils font un grand cas de la beauté, ils emploient tout ce qui peut les embellir\*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 39.

Mais ils ne considèrent pas moins la vérité et la vertu. De là vient qu'ils ne regardent point la vieillesse comme un privilège pour exiger des honneurs, si elle n'est point accompagnée de la sagesse.

Ils épousent plusieurs femmes, qu'ils achètent de leurs parens au prix d'une couple de bœufs pour chacune. Ils les prennent, les unes comme simples servantes, les autres pour le plaisir et pour avoir des enfans; et, à moins qu'ils ne les contraignent d'être chastes, elles peuvent se prostituer.

PAGE 710.

Aucun d'eux ne se couronne pendant qu'il sacrifie, qu'il fait des libations, ou qu'il brûle des parfums sur les autels. Ils étranglent les victimes, au lieu de les égorger, pour qu'elles soient offertes entières et sans aucune défectuosité à la divinité.

Ils punissent les faux témoins, en leur faisant couper les extrémités du corps. Celui qui mutileroit quelqu'un d'un membre, non-seulement subiroit la loi du talion, mais seroit de plus condamné à avoir les mains coupées. Si c'étoit un artisan qu'il eût privé d'une main ou d'un œil, il seroit condamné à mort <1>.

Si l'on en croit Mégasthène, aucun Indien ne se sert d'esclaves; mais Onésicrite attribue cette particularité aux seuls habitans du pays de *Musicanus*\*, et la considère d'ailleurs comme une excellente

\* Voyez ci-dessus, pag. 46.

<1> Strabon, d'après Onésicrite, a déjà dit quelque chose des lois des Indiens; il en parle encore ici d'après Mégasthène. De l'un, comme de l'autre, il n'a pris que ce qui lui a paru le plus raisonnable. Mais Nicolas de Damas rapporte une loi de ce même peuple

fort singulière; selon lui, lorsqu'un homme s'étoit rendu coupable du plus grand délit, le roi, pour le punir, lui faisoit couper les cheveux, parce que, dit-il, cette peine étoit regardée comme la dernière des ignominies, *ὡς ἐσχάτης ὕψος ταύτης ἀτιμίας* <sup>2</sup>.

\* *Suprà*, pag. 47. = \* Voyez *Πρόδρομ. Ἑλληνικ. Βιβλίου*, pag. 277 de mon édition.

coutume, de même qu'il fait l'éloge de plusieurs autres usages propres à ce pays, gouverné, dit-il, par des lois très-sages.

PAGE 710.

LE service intérieur du roi est fait par des femmes, qu'il achète de même de leurs parens. Les gardes-du-corps et les autres militaires se tiennent hors du palais. Celle de ces femmes qui tueroit un roi ivre <1>, recevrait pour récompense l'honneur d'être épousée par son successeur. Ce sont les fils du prince qui succèdent au trône. Le roi ne repose jamais pendant le jour; la nuit même, il est obligé de changer souvent de lit, de crainte de quelque trahison.

S. XLI.  
Genre de vie de  
leurs rois.

Outre les expéditions militaires <2>, le roi ne se montre en public que dans trois occasions différentes.

La première, lorsqu'il sort pour administrer la justice. Il passe la journée à entendre les procès, sans être distrait de cette occupation, pas même par le soin de son corps; car, lorsque l'heure qu'il y consacre arrive, il n'en continue pas moins de juger, se faisant faire en même temps des frictions avec des étrilles par quatre frotteurs qui se tiennent autour de lui.

La seconde sortie du roi a lieu lorsqu'il va offrir des sacrifices aux dieux;

La troisième, lorsqu'il se rend à la chasse, qui a l'air d'une bacchanale \*. Il y va entouré de femmes, autour desquelles sont rangés ses gardes. Tout le chemin par où il doit passer, est fermé des deux côtés par des cordeaux: celui qui oseroit les franchir et s'avancer jusqu'aux femmes, seroit puni de mort.

\* Voyez ci-dessus,  
pag. 8.

<1> Par la raison que les lois y défendoient au souverain de s'enivrer <sup>1</sup>.

<2> Outre les expéditions militaires, le roi ne montre etc. Le texte, τῶν γε μὴν κατὰ πόλεμον ἐξόδων, μία μὲν ἐστίν, κ. τ. λ. dit toute autre chose, comme le prouvent les anciennes versions qui l'ont rendu littéralement. Χυ-

lander seul en a compris le sens, *præter exitum regis ad bellum*, sans avertir si c'étoit d'après une variante ou d'après une correction qu'il traduisoit ainsi. Les manuscrits ne nous offrent aucun secours; mais la correction est on ne peut pas plus facile, τῶν γε μὴ κατὰ πόλεμον ἐξόδων μία μὲν ἐστίν.

<sup>1</sup> Ctesias apud Athen. lib. x, pag. 434.

PAGE 710.

Le roi est précédé par des tambours et des trompettes. Dans les parcs, il chasse en tirant de l'arc de dessus une estrade, et il a à côté de lui deux ou trois femmes armées. Dans les lieux ouverts, il fait la chasse monté sur un éléphant : les femmes de sa suite sont montées les unes sur des chars, les autres sur des chevaux, et quelques-unes même sur des éléphants; elles l'accompagnent également dans ses expéditions militaires, étant exercées dans le maniement de toute sorte d'armes.

Toutes ces coutumes nous paroîtront bien étranges, si nous les comparons aux nôtres; mais Mégasthène en raconte de bien plus extraordinaires. Il dit, par exemple, que, chez les habitans du Caucase, le commerce des deux sexes se fait en public; qu'ils se nourrissent de la chair de leurs parens<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez Hérodote, lib. III, S. 38 et 99.

Il parle encore de cercopithèques; [ce sont des singes à queue] qui grimpent sur des précipices et en font rouler de grosses pierres sur ceux qui les poursuivent.

S. XLII.  
Animaux et hommes  
fabuleux de l'Inde.

SELON lui, la plupart de nos animaux domestiques se trouvent sauvages dans l'Inde : on y voit des chevaux avec une tête de cerf surmontée d'une seule corne <1>; des roseaux droits de la longueur de trente orgyies, et des roseaux rampans qui en ont cinquante. Quelques-uns de ces roseaux ont trois coudées de circonférence <2>; d'autres en ont le double.

PAGE 711.

<1> Cet animal, vrai ou fabuleux, paroît être le même que l'*âne d'Inde* d'Aristote<sup>1</sup>, ou le *cartaxonus* d'Élien<sup>2</sup>. Ctésias<sup>3</sup> le nomme *âne sauvage*; selon cet historien, il est aussi et même plus grand qu'un cheval, et porte sur le front une corne de la longueur d'une coudée.

<2> Le texte porte *διάμετρον*, diamètre. J'ai préféré à cette leçon celle du manuscrit de Médicis, *περίμετρον*, circonférence, de même

que j'ai substitué à *πενταδάκτυλον*, le quadruple, celle de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, *διπλάσιον*, le double. Ces corrections du texte sont au moins nécessaires pour adoucir les exagérations de Mégasthène, et pour l'accorder d'ailleurs avec Ctésias<sup>4</sup>, selon lequel le circuit de ces roseaux étoit tel, qu'il falloit deux hommes pour l'embrasser.

— Marc-Paul, Turner, et d'autres voya-

<sup>1</sup> *Histor. animal.* lib. II, cap. 2. = <sup>2</sup> *De Natur. animal.* lib. XVI, cap. 20. — Voyez aussi Bochart, *Hieroglic.* lib. III, cap. 26. = <sup>3</sup> *Apud Phot. cod.* LXXII, pag. 154. = <sup>4</sup> *Ibid.* pag. 144.

Enfin, en se laissant aller jusqu'à débiter des fables, il dit qu'il y a des hommes de cinq et de trois spithames <1>, dont quelques-uns, au lieu de nez, n'ont que deux ouvertures au-dessus de la bouche; que les hommes de trois spithames font la guerre aux grues, ce qu'Homère avoit également remarqué<sup>2</sup>: il parle aussi des combats qu'ils livrent à des espèces de perdrix aussi grosses

\* *Iliad. lib. III, v. 6.*

geurs, parlent de ces énormes roseaux qui croissent dans les parties les plus septentrionales de l'Inde; mais ces auteurs sont plus modérés que Mégasthène: Turner dit en avoir vu de trente pieds de haut dans le Tibet. G.

<1> *De cinq et de trois spithames.* Ctésias<sup>1</sup> dit que la taille ordinaire des pygmées étoit d'une coudée et demie, ce qui fait trois spithames ou emfans; et que les plus grands avoient jusqu'à deux coudées, c'est-à-dire, quatre spithames. Cet historien, quoique ami des fables, ne dit cependant rien de leurs combats en bataille rangée avec les grues et les perdrix. Il ajoute seulement qu'ils font la chasse aux lièvres et aux renards, et que le roi des Indes tient à sa suite trois mille de ces pygmées, parce qu'ils sont très-habiles à tirer de l'arc; on voit par-là qu'il les plaçoit, comme Mégasthène, aux Indes, et non pas en Éthiopie vers les sources du Nil, comme Aristote<sup>2</sup> et d'autres écrivains. Ménélès s'accorde aussi avec Mégasthène pour ce qui regarde les grues et les perdrix, objet des poursuites des pygmées; mais un autre historien prétend que ces derniers, montés sur des perdrix, combattoient les grues<sup>3</sup>. Pline leur donne pour monture des boucs et des beliers<sup>4</sup>: ce qu'on peut expliquer en quelque façon par ce que dit Ctésias; savoir, que les chevaux des pyg-

mées ne sont pas plus grands que des beliers. Aristote<sup>5</sup> donne aussi à ces êtres de petits chevaux; mais il garde le silence sur leurs prétendus combats. Selon Buffon<sup>6</sup>, ces fables, tout absurdes qu'elles sont, cachent une vérité, qu'il croit découvrir dans ce qu'on raconte des nains de l'Éthiopie nommés *Pechiniens*, et de ceux de Madagascar, connus sous le nom de *Quimos*: l'arme favorite de ces derniers est la zagaie et le trait; ce qui paroît confirmer ce qu'en dit Ctésias. Mais peut-être seroit-il plus sûr de se tenir à une autre conjecture du même naturaliste<sup>7</sup>, qui pense que les pygmées ne sont que des singes, que les Macédoniens auront pris pour des hommes, comme ils les ont pris en effet pour tels, lorsqu'ils étoient dans les terres du roi Taxile<sup>8</sup>. On sait que ces animaux font une guerre continuelle aux oiseaux, et qu'ils cherchent à surprendre leur nichée. Il n'est donc pas étonnant qu'ils attaquent les grues, qu'ils cherchent à enlever leurs œufs et leurs petits, et qu'ils éprouvent de leur part une résistance qui a l'air d'un combat. Quant aux perdrix grosses comme des oies, et exposées de même aux attaques des pygmées, le même naturaliste<sup>9</sup> soupçonne que c'étoient des espèces d'outardes, que les Macédoniens avoient prises pour des perdrix. Strabon dans la suite<sup>10</sup> dira que ces perdrix sont plus grosses que des vautours.

<sup>1</sup> Apud *Phor. cod. LXXII*, pag. 145. — <sup>2</sup> *Histor. animal. lib. VIII*, cap. 12. — <sup>3</sup> Apud *Athen. lib. IX*, pag. 390. — <sup>4</sup> *Plin. lib. VII*, cap. 2. — <sup>5</sup> *Ubi supra*. — <sup>6</sup> *Histoire naturelle, Matières générales*, tom. XXII, pag. 79-91, édit. 1799. — <sup>7</sup> *Ibid. Oiseaux*, tom. XIV, pag. 197. — <sup>8</sup> *Strab. supra*, pag. 37. — <sup>9</sup> *Buffon, ibid.* tom. III, pag. 6. — <sup>10</sup> *Infra*, pag. 92.



PAGE 711.

que des oies. Ces hommes cherchent et détruisent les œufs des grues qui pondent dans ce pays ; aussi n'y trouve-t-on nulle part ni œufs ni poussins de ces oiseaux. On a vu souvent, dit-il, tomber des grues qui portoient encore la pointe de fer dont elles avoient été percées dans cette guerre.

\* Voyez plus bas.

Ce qu'il rapporte des *Énotocætes* \*, des hommes sauvages et d'autres êtres monstrueux, n'est pas moins fabuleux. Ces hommes, qu'on n'a pu conduire chez Sandrocottus, parce qu'ils se laissent mourir de faim, ont, dit-il, les talons des pieds devant, et la plante et les orteils derrière. On amena à ce prince d'autres hommes apprivoisés, habitant près des sources du Gange. Ces hommes [dont il parle comme les ayant vus lui-même\*] n'ont, au lieu de bouche, que certaines petites ouvertures par lesquelles ils se nourrissent, en humant la vapeur des viandes rôties et l'odeur des fruits et des fleurs <1>. Comme ils détestent les mauvaises odeurs, il est difficile de les conserver en vie, sur-tout dans un camp.

\* Voyez plus haut, pag. 71.

Quant aux autres [choses singulières], il nous dit avoir entendu dire aux philosophes qu'il existe des hommes *Ocypodes* \*, qui courent plus vite que les chevaux ; des *Énotocætes* à qui les oreilles vont jusqu'aux pieds, de manière qu'ils peuvent s'y coucher tout de leur long et y dormir ; que ces hommes sont si vigoureux, qu'ils peuvent arracher des arbres et rompre des cordes de nerf.

\* Légers à la course.

C'est encore d'après ces philosophes qu'il parle des *Monommates* \*, [c'est-à-dire, des hommes] qui n'ont qu'un œil planté au milieu du front, qui ont des oreilles de chien, des cheveux

\* Voyez tom. I de la trad. Française, pag. 95, et tom. III, pag. 34.

<1> Cette même fable de Mégasthène a été renouvelée par des voyageurs du XIII.<sup>e</sup> siècle, au sujet d'un prétendu peuple voisin des Samojèdes et nommé *Parossites*. Ils

avoient la bouche et l'estomac si étroits, qu'ils ne pouvoient y introduire aucune nourriture solide ; ils ne vivoient que de la vapeur des mets cuits <sup>1</sup>.

\* Voyez Sprengel, *Geschichte der wicht. geograph. Entdeck.* pag. 283.

hérissés ,

hérissés, et la poitrine velue. Quant à ceux qui n'ont point de nez, ils mangent cru, dit-il, tout ce qu'ils trouvent, et meurent tous avant de parvenir à la vieillesse; leur lèvre supérieure est beaucoup plus longue que celle de dessous.

Pour ce qui est des Hyperboréens, qui vivent mille ans, il répète ce que Simonide, Pindare et d'autres mythologues en ont dit.

C'est encore une fable que la pluie de cuivre dont parle Timagène. Après, dit-il, que ce métal est tombé du ciel en petites gouttes comme de l'eau, on le racle de dessus la surface de la terre. Ce que dit Mégasthène est plus probable; savoir, que les fleuves y charrient des paillettes d'or<sup>a</sup>, dont le roi tire un grand revenu; car cela arrive de même en Idérie<sup>b</sup>.

<sup>a</sup> Voyez Kennell, Descript. de l'Indost. tom. II de la traduction Française, pag. 63.  
<sup>b</sup> Voyez Strab. tom. I de la traduct. Française, pag. 419.

EN parlant des philosophes, il dit que ceux qui habitent les montagnes, rendent des honneurs religieux à Bacchus, et montrent, comme autant d'indices [de l'arrivée de ce dieu chez eux], la vigne sauvage qui ne vient que dans ce pays, le lierre, le laurier, le myrte, le buis, et d'autres arbres toujours verdoyans, dont aucun ne croît au-delà de l'Euphrate [à l'orient], si ce n'est quelques-uns que l'on cultive dans les jardins, et qu'on ne peut y conserver qu'avec bien des précautions.\*

S. XLIII.  
Philosophes de l'Inde, leurs diverses sectes, et leur manière de vivre.

Ce qui prouve encore, dit-il, l'attachement de ces philosophes au culte de Bacchus, c'est qu'ils portent des robes de soie, ont la tête ceinte d'un bandeau, se parfument, s'habillent d'étoffes de diverses couleurs, et que leurs rois ne sortent qu'au son des tambours et des trompettes\*.

PAGE 712.

Quant aux philosophes qui habitent la plaine, ils honorent Hercule.

\* Voyez ci-dessus, pag. 8.

Tous ces récits ne sont que des fables, comme il est facile de le prouver par plus d'une raison, et notamment par ce qui est dit de la vigne et du vin: car, au-delà de l'Euphrate, l'Arménie, toute la Mésopotamie, ensuite la Médie, la Perse et la

Carmanie, passent pour des pays dont une grande partie est riche en vignobles et produit de bon vin.

Mégasthène fait encore une autre division des philosophes en deux espèces: il appelle les uns du nom de *Brachmanes*, les autres de celui de *Garmanes* <1>.

Les Brachmanes jouissent de plus de considération, comme étant des hommes chez lesquels on remarque une plus grande conformité de sentimens <2>. Un Brachmane est à peine conçu, que déjà des hommes instruits prennent soin de lui. Ces hommes vont chez les femmes enceintes, et paroissent user de charmes pour qu'elles aient des enfans vertueux; mais ces prétendus enchantemens ne sont en effet que de sages conseils qu'ils leur donnent

<1> J'ai suivi, à l'exemple de M. Tzschucke, la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393: on y lit Γαρμάρας, *Garmanes*; au lieu de Γερμάρας, *Germanes*. Néanmoins je préfère Σαρμάρας, *Sarmanes*, nom que Clément d'Alexandrie donne à ces philosophes.

<2> *Les Brachmanes . . . . conformité de sentimens*: Τῶς μὲν ἔν Βραχμῶνας ἘΥΔΟΚΙΜΕΪΝ· Μᾶλλον γὰρ καὶ ὁμοιογεῖν ἔν τῶς δόγμασιν. Ce texte n'est pas fort clair. Xylander l'a rendu par ces mots: *Præstare autem Brachmanas alteris, quod eorum decreta magis sint consentanea*. S'il n'a point trouvé dans le texte le sixième mot écrit deux fois, il a cru au moins qu'il falloit le répéter: τῶς μὲν ἔν Βραχμῶνας ἘΥΔΟΚΙΜΕΪΝ· Μᾶλλον· Μᾶλλον γὰρ καὶ κ. τ. λ. L'ancien traducteur Latin dit: *Sed præcipuè Bragmanas probat, quod cum Græcis in opinionibus concordent*; et le traducteur Italien: *I Bracmani sono avuti in buon conto, perciocchè piu s'accordano con l'opinioni dei Greci*. De ces deux versions singulières, la première représente ce texte: Τῶς μὲν ἔν Βραχμῶνας ἘΥΔΟΓΕΪ Μᾶλλον· καὶ γὰρ ὁμοιογεῖν τοῖς ἑλλησιν ἔν τῶς

δόγμασιν: c'est-à-dire, *Mégasthène loue surtout les Brachmanes, par la raison que leurs opinions s'accordent avec celles des Grecs*. La version Italienne suppose celui-ci: Τῶς μὲν ἔν Βραχμῶνας ἘΥΔΟΚΙΜΕΪΝ· Μᾶλλον γὰρ καὶ ὁμοιογεῖν τοῖς ἑλλησιν ἔν κ. τ. λ. *Les Brachmanes sont fort considérés, par la raison que leurs opinions s'accordent plus avec celles des Grecs*. Il ne faut cependant pas croire que ces deux versions soient calquées sur des variantes du texte dans lesquelles il étoit question du parallèle des opinions des philosophes Indiens avec celles des philosophes de la Grèce, parallèle que nous trouverons un peu plus bas: ces deux traducteurs n'ont fait que paraphraser, chacun à sa manière, ce qui leur avoit paru obscur dans le texte. J'ai suivi dans ma version le texte que représente la version de Xylander, et dont la construction m'a paru plus conforme au génie de la langue Grecque. Si, en retranchant de ce texte la préposition ἔν, on lisoit. . . ὁμοιογεῖν τῶς δόγμασιν, on auroit ce sens, qui est peut-être le véritable: *Les Brachmanes jouissent de plus de considération, comme étant des hommes dont la vie est plus conformé à leurs opinions*.

\* *Stromat.* lib. 1, pag. 305. = \* Pag. 76.

pour leur bien et celui de leur fruit. Celles qui montrent le plus d'empressement à écouter et à suivre ces conseils, passent aussi pour être les plus heureuses en enfans. Dès que ceux-ci sont venus au monde, on les confie successivement à divers instituteurs, en choisissant toujours les plus habiles à mesure que les élèves avancent en âge.

Ces philosophes se tiennent dans un bois situé devant la ville et entouré d'une médiocre enceinte. Là, couchés sur des paillasses couvertes de peaux d'animaux, ils mènent une vie très-frugale : ils ne mangent point de tout ce qui a vie ; ils s'abstiennent du commerce des femmes, et passent leur temps à discourir sur des matières sérieuses. Ils admettent aussi les étrangers à leurs entretiens : mais pendant tout ce temps l'auditeur ne peut ni parler, ni tousser ou cracher ; autrement il est chassé pour ce jour de l'auditoire, comme un homme qui ne sait point se maîtriser.

Après trente-sept ans\* de cette vie passée en commun, il est permis à chaque Brachmane de se retirer, et d'aller vivre chez lui avec plus de liberté. Il peut alors porter une robe de toile fine ; orner ses mains et ses oreilles de bijoux d'or, pourvu qu'ils ne soient pas d'un grand prix ; manger de la chair des animaux, excepté de ceux qui travaillent pour l'homme, en s'abstenant seulement de mets fortement assaisonnés ; épouser plusieurs femmes <1>, dans le dessein d'avoir plusieurs enfans qui puissent être un jour les imitateurs de ses vertus, et lui tenir lieu de serviteurs, les Brachmanes n'étant pas dans l'usage d'avoir des esclaves\*.

\* Plus bas, pag. 79, il dira quarante.

Les Brachmanes n'initient point leurs épouses dans leur philosophie ; de peur [disent-ils] qu'elles ne profanent leurs dogmes en les communiquant aux étrangers, si elles sont vicieuses, ou qu'elles ne quittent leurs époux, si elles deviennent philosophes :

\* Voyez ci-dessus, pag. 46 et 68.

<1> Cette singulière permission a l'air d'une dérision : en supposant qu'un homme, à l'époque de son entrée chez les Brach-

manes, eût vingt ans, il devoit être, après trente-sept ans d'exercice, près de la soixantième année de son âge.

PAGE 712.

car celui qui méprise la douleur et le plaisir, et qui a de l'indifférence pour la vie ou pour la mort, ne consentiroit jamais à vivre sous la dépendance d'un autre; et telle est la conduite de tout homme ou de toute femme qui professe la vertu.

PAGE 713.

Quant à la mort, ils en parlent souvent: ils regardent la vie de ce monde comme un état semblable à celui d'un enfant qui est encore dans le sein de sa mère, et ils pensent que, pour ceux qui ont suivi les préceptes de la philosophie, la mort est comme une génération [et une entrée] à la vie véritablement heureuse; aussi s'exercent-ils, pendant qu'ils vivent, dans tout ce qui peut inspirer le mépris de la mort. Il n'y a, disent-ils, ni bien ni mal [proprement dit] dans tout ce qui arrive à l'homme: autrement les mêmes choses ne réjouiroient point les uns pendant qu'elles affligent les autres, et les mêmes hommes, variant sans cesse dans leurs affections, selon les rêves de leur imagination, ne trouveroient pas dans les mêmes objets, tantôt un sujet de joie, et tantôt un sujet de tristesse.

En matière de physique, leurs opinions, dit Mégasthène, montrent une grande simplicité; car ils sont plus propres à mettre en pratique les préceptes de la philosophie, qu'à rendre raison des phénomènes de la nature, qu'ils expliquent en grande partie par des fables. Ils s'accordent néanmoins sur plusieurs points avec les Grecs.

Ils croient, par exemple, comme ces derniers, que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin; qu'il est d'une figure sphérique, et que celui qui l'a créé et qui le gouverne, le pénètre par-tout; que les principes de l'univers sont différens du principe constitutif du monde, qui est l'eau; qu'outre les quatre élémens, il existe une cinquième substance, de laquelle ont été créés le ciel et les astres; que la terre occupe le centre de l'univers <1>.

<1> On a déjà observé que la doctrine des Bramines d'aujourd'hui est, sur plusieurs points, conforme à celle des philosophes stoïciens de la Grèce<sup>1</sup>. Strabon nous apprend

<sup>1</sup> Robertson, *Disquisit. on ancient India*, Append. pag. 336.

Ils ont encore les mêmes opinions que les Grecs sur la nature de la liqueur séminale, sur celle de l'ame, et sur plusieurs autres choses ; et ils entremêlent tout cela, à la manière de Platon, avec des fables concernant l'immortalité de l'ame, les jugemens qui ont lieu dans les enfers, et autres croyances de cette espèce. Voilà ce que Mégasthène raconte des Brachmanes.

Quant aux Garmanes, les plus honorés d'entre eux sont connus, dit-il, sous le nom d'*Hylobii* \* : ils vivent dans les bois, et se nourrissent des feuilles et des fruits d'arbres sauvages, dont les écorces leur servent d'habillement. Ils s'abstiennent du commerce des femmes et de l'usage du vin. Ils sont en correspondance avec les rois, qui les envoient consulter sur les causes des événemens, et qui, [d'après leurs conseils et] au moyen de leur ministère, pratiquent tout ce qui regarde le culte divin.

\* C'est-à-dire, hommes vivant dans les bois.

Après les *Hylobii*, les plus considérés sont ceux qui exercent la médecine ; ce sont des personnes spécialement occupées de cette partie de la philosophie qui a pour objet l'homme. Ils mènent aussi une vie frugale, sans cependant habiter les bois. Leur nourriture se compose de riz et de farine d'orge ; personne ne leur refuse ces alimens, lorsqu'ils les demandent, et tout le monde s'empresse à leur donner l'hospitalité.

ici qu'il en étoit de même de celle des anciens Brachmanes. En effet, comme ceux-ci, les stoïciens croyoient que le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin ; qu'il est d'une figure sphérique, dont le centre est occupé par la terre. Ils faisoient une distinction entre *élémens* [*στοιχεῖα*] et *principes* [*ἀρχαί*] ; par ces derniers ils entendoient la matière brute, et un être nommé *Nature, Ame, Intelligence, Dieu*, qui la mettoit en mouvement, et qui la vivifioit en la pénétrant partout. Ils distinguoient de même le monde

[*κόσμος*] d'avec l'univers [*πᾶν* ou *σύμπαν*], qui étoit ce même monde avec le vide qui l'entoure<sup>1</sup>. Quant à la cinquième substance que les Brachmanes ajoutoient aux quatre élémens, elle paroît être la partie du feu la plus fine et la plus déliée, à laquelle les philosophes de la Grèce donnoient le nom d'*æther*, et de laquelle, comme dit Cicéron, étoient formés les corps célestes : *Ex æthere innumerabiles flammæ siderum existunt, quorum est princeps sol . . . deinde reliqua sidera magnitudinibus immensis*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Tiedemann, *System. der stoisch. Philosoph.* part. II, pag. 28-87. = <sup>2</sup> Cicér. *de Natur. Deor.* lib. II, cap. 36.

PAGE 713.

Ils possèdent des remèdes pour rendre fécondes les femmes , pour leur faire faire des enfans mâles ou femelles. Ils traitent les maladies par des moyens diététiques plutôt que par des médicamens. Ils n'emploient de ceux-ci que les linimens et les cataplasmes ; ils regardent le reste comme propre à faire du mal [ plutôt que du bien ].

Ces médecins , ainsi que les *Hylobii* , s'exercent à supporter patiemment les fatigues et les douleurs : on en voit qui restent immobiles dans la même position pendant une journée entière.

PAGE 714.

Il existe encore une autre espèce de philosophes , dont les uns s'occupent de divinations et d'enchantemens , sont versés dans la connoissance de tous les rites et de tous les usages qu'on observe à l'égard des morts , et vont mendiant par les villes et les villages : les autres sont plus instruits et plus polis ; mais ils ne contribuent pas moins à favoriser la croyance vulgaire sur l'enfer , comme une doctrine qui tend à contenir les hommes dans les devoirs de la piété et de la religion. Quelques-uns sont suivis même par des femmes , qui philosophent avec eux , et qui , comme eux , s'abstiennent des plaisirs de l'amour.

Aristobule dit avoir connu à *Taxila* deux de ces philosophes de la secte des Brachmanes. Le plus vieux avoit la tête rasée , le plus jeune portoit sa chevelure , et tous deux étoient suivis par des disciples. Ils passaient leur temps dans le marché , étoient regardés comme des hommes propres à donner de bons conseils , et jouissoient d'une telle considération , qu'il leur étoit permis de prendre et d'emporter , sans payer , tout ce qui leur faisoit plaisir parmi les choses qu'on y vendoit. Ceux des marchands qu'ils abordent , leur versent sur la tête de l'huile de sésame en telle quantité , qu'elle couloit jusque sur leurs yeux ; et comme il y avoit beaucoup de cette graine ainsi que du miel , les philosophes prenoient de l'une et de l'autre , en faisoient des gâteaux , et s'en nourrissoient gratuitement.

Ces deux Brachmanes furent admis un jour à la table d'Alexandre : après avoir soupé, ils se retirèrent dans un lieu voisin, où ils prêchèrent la patience. Le plus vieux, se couchant sur le dos, endura long-temps la chaleur du soleil ou l'incommodité de la pluie ; car c'étoit au commencement du printemps, qui est l'époque des pluies : l'autre s'exerça à se tenir sur un seul pied, tenant dans ses deux mains une perche élevée, longue d'environ trois coudées. Lorsqu'il se sentoit fatigué, il changeoit de position en se mettant sur l'autre pied ; il passa ainsi une journée toute entière.

Ce jeune Brachmane se montra beaucoup plus rigide que l'autre. Après avoir suivi fort peu de temps Alexandre, il retourna chez lui ; et lorsque ce prince voulut le faire revenir, il répondit que c'étoit à Alexandre à venir le trouver, s'il avoit besoin de lui. L'autre, au contraire, accompagna toujours Alexandre, prit d'autres habits et embrassa un nouveau genre de vie ; et quand on lui reprochoit ce changement, il répondoit qu'il avoit accompli les quarante ans \* d'exercice auxquels il s'étoit engagé. Alexandre fit des présens aux enfans de ce Brachmane.

\* Ci-dessus, pag. 75, le texte porte *rente-sept ans*.

ARISTOBULE rapporte encore quelques autres coutumes singulières de la ville de *Taxila*. Telle est celle des parens qui, n'ayant point les moyens d'établir leurs filles, les mènent à la place publique, où, après que le peuple a été convoqué au son du tambour et de la trompette \* (instrumens dont ils se servent aussi dans les combats), la jeune personne montre son corps à qui veut l'examiner, en relevant sa robe, d'abord par derrière et ensuite par devant. Si elle plaît à quelqu'un, celui-ci convient d'un prix quelconque, et la prend pour sa femme.

§. XLIV.  
Coutumes singulières des habitans de *Taxila*.

\* Littéralement, du buccin, *κόχλω*.

Tel est encore l'usage de jeter aux vautours les cadavres des morts. Celui d'avoir plusieurs femmes leur est commun avec d'autres peuples. Il dit avoir entendu dire que chez quelques Indiens les femmes se laissoient brûler avec leurs maris morts \*, et

\* Voyez ci-dessus, pag. 39, not. 4.



PAGE 714.

que la femme qui ne se conformoit point à cet usage, étoit déshonorée <1>. Ce récit a été aussi confirmé par d'autres écrivains.

S. XLV.

Autres particularités sur les philosophes, et notamment sur Calanus.

PAGE 715.

ONÉSICRITE rapporte qu'Alexandre l'envoya vers les sophistes pour conférer avec eux. On avoit dit à ce prince qu'ils étoient nus, qu'ils s'exerçoient à endurer les fatigues, qu'ils jouissoient d'une grande considération, qu'ils ne se rendoient à l'invitation de personne, mais qu'on étoit obligé d'aller chez eux lorsqu'on desiroit assister à leurs exercices ou à leurs entretiens. D'après ces informations, Alexandre, jugeant qu'il ne lui convenoit ni d'aller chez eux, ni de les forcer, contre leurs usages, à venir chez lui, leur envoya Onésicrite.

Celui-ci trouva à 20 stades de la ville quinze hommes nus, les uns debout, les autres assis ou couchés en diverses postures : chacun d'eux restoit immobile dans la même position jusqu'à la fin du jour, et rentroit alors dans la ville. Ce qui parut le plus pénible à Onésicrite, ce fut d'être exposé constamment au soleil, dont l'ardeur étoit si forte, que qui que ce fût ne pouvoit guère, pendant le milieu du jour, marcher les pieds nus sur le sol.

Il conversa avec un de ces Brachmanes nommé *Calanus*, le même qui suivit Alexandre jusqu'en Perse, et qui finit ses jours en se brûlant sur un bûcher, suivant l'usage de son pays. Il étoit alors couché sur des pierres. Onésicrite l'aborda, et, après l'avoir salué, lui dit qu'il étoit envoyé par le roi pour entendre leurs sages discours et lui en faire le rapport ; qu'il étoit prêt à l'écouter, si rien ne l'empêchoit de lui accorder cette faveur. *Calanus*, voyant qu'Onésicrite portoit un manteau et avoit la tête couverte d'un chapeau et les pieds chaussés, se moqua d'abord de lui; ensuite il lui tint le discours suivant :

<1> Elle étoit condamnée, selon Diodore de Sicile, à rester veuve pour le reste de sa

vie; et il lui étoit défendu d'assister aux sacrifices et aux autres cérémonies religieuses<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Diodor. Sicul. lib. XIX, cap. 33.*

« Anciennement

« Anciennement toute la terre étoit pleine de farine de fro-  
 » ment et d'orge <1>, comme elle l'est aujourd'hui de poussière.  
 » Les fontaines donnoient, les unes de l'eau, les autres du lait  
 » ou du miel, quelques-unes du vin, et quelques autres de l'huile.  
 » Rassasiés par cette abondance, les hommes se portèrent à la  
 » luxure et à l'insolence; Jupiter, indigné d'un tel état de choses,  
 » fit disparaître tous ces biens, et condamna les hommes à se  
 » les procurer par le travail. Bientôt la modération et les autres  
 » vertus, renaissant sur la terre, ramenèrent l'abondance, qui  
 » commence de nouveau à produire la satiété et l'insolence;  
 » de façon que l'on court grand risque de perdre encore ces  
 » biens. »

Après ce discours, Calanus proposa à Onésicrite, s'il vouloit l'écouter, de se déshabiller, et de se coucher nu sur les mêmes pierres [que lui]. Onésicrite se trouvant fort embarrassé d'une pareille proposition, Mandanis\*, le plus vieux et le plus instruit des Brachmanes, prit la parole. Il reprocha d'abord à Calanus la manière insolente dont il venoit de traiter l'étranger, sur-tout après avoir censuré lui-même l'insolence; puis il fit approcher Onésicrite, et lui parla en ces termes :

« J'admire votre prince de ce que, gouvernant un empire si

<1> Cette époque ressemble fort à l'âge d'or des Grecs<sup>1</sup>. Au moins est-il certain que dans les écrits des Indiens il est question de quatre époques ou périodes qui ne diffèrent des quatre âges des Grecs que par la durée extravagante que les Indiens donnent à chacune d'elles. La première, nommée *Suttee Jogue* (ou âge de pureté), a duré trois millions deux cent mille ans; les hommes, qui étoient d'une taille de vingt-une coudées, y vivoient cent mille ans. Ils donnent à la seconde, nommée *Tirtah Jogue*, une durée de deux millions quatre cent mille ans; les

hommes, dont la troisième partie étoit corrompue, y vivoient dix mille ans. La troisième, nommée *Dwapaar Jogue*, dans laquelle la moitié du genre humain étoit corrompue, a duré un million six cent mille ans; les hommes y vivoient mille ans. La quatrième, qui est l'époque actuelle, où la corruption a gagné tout le genre humain, s'appelle *Collee Jogue* (c'est-à-dire, âge de diminution); elle doit durer quatre cent mille ans, dont cinq mille environ sont déjà passés. L'âge des hommes de cette époque est réduit à cent ans<sup>2</sup>.

\* Plutarque (*in Alexand. S. 65*) et Arrien (*Exped. Alexand. lib. VII. cap. 2*) le nomment *Dandamis*.

<sup>1</sup> Hesiod. *Opera et Dies*, vers. 109 et seqq. — <sup>2</sup> Voyez Robertson, ubi supra, *Append. not. X*, pag. 362.

PAGE 715. » vaste, il desire d'acquérir la sagesse. C'est le seul homme que j'aie  
 » connu occupé de philosophie au milieu des armes. En effet, ce  
 » seroit une chose extrêmement utile, si la sagesse dirigeoit tou-  
 PAGE 716. » jours ceux qui ont le pouvoir nécessaire pour former les hommes  
 » à la vertu par la persuasion ou par la contrainte. Quant à moi,  
 » vous devez m'excuser, si, obligé de vous entretenir par le canal  
 » de trois interprètes, qui entendent bien ma langue, mais qui ne  
 » me comprennent pas plus que le vulgaire des hommes, je ne suis  
 » pas en état de vous faire sentir tout ce qu'il y a d'utile dans  
 » mes discours; c'est comme si l'on vouloit avoir de l'eau claire,  
 » en la faisant passer par des conduits pleins de bourbe.

» Au reste, tous mes discours tendent à prouver que les meil-  
 » leurs préceptes sont ceux qui délivrent l'ame des charmes du  
 » plaisir et des atteintes de la douleur; que celle-ci est bien diffé-  
 » rente de la peine, car cette dernière est amie de l'homme, au  
 » lieu que la douleur est son ennemie; que nous exerçons notre  
 » corps pour donner plus de vigueur à notre ame, et nous  
 » mettre en état d'apaiser les dissensions des hommes, en leur don-  
 » nant, en public ou en particulier, toute sorte d'avis salutaires.  
 » C'est par notre conseil que [le roi] Taxile a reçu amicalement  
 » Alexandre; nous lui avons fait sentir que ce seroit une chose  
 » avantageuse pour lui, s'il recevoit une personne qui lui fût supé-  
 » rieure, ou pour cette personne, si elle lui étoit inférieure. »

\* Il faut lire à l'ao-  
 riste, ἐξέρχεται, et  
 non pas ἐξέρχεται.

Après avoir ainsi parlé, Mandanis demanda \* à Onésicrite si  
 parmi les Grecs on tenoit de pareils discours. « Telle étoit, ré-  
 » pondit celui-ci, la doctrine de Pythagore, qui conseilloit aussi  
 » de s'abstenir de tout ce qui a vie; telle étoit celle de Socrate  
 » et de Diogène mon maître. » Mandanis lui dit alors: « Je  
 » pense aussi que c'étoient d'ailleurs des hommes sages, mais  
 » qu'ils se trompoient en faisant plus de cas des conventions hu-  
 » maines que de la nature; sans cela, ils n'auroient pas eu honte\*  
 » de vivre nus [en plein air], comme moi, et de se contenter

\* Il faut lire, ὅτι  
 γὰρ ἀν' αἰγυρίαι.

» d'une chétive nourriture ; car la meilleure maison est celle  
» qui a le moins besoin de réparations. »

Onésicrite ajoute que les Brachmanes s'occupent aussi beaucoup de recherches sur les phénomènes de la nature ; qu'ils observent les signes qui annoncent les pluies, les sécheresses, les épidémies. Quand ils se rendent à la ville, ils se dispersent dans les places publiques. Si quelque vendeur de figues ou de raisins les rencontre, il leur en offre, sans exiger d'argent ; si c'est un vendeur d'huile, il leur en verse sur le corps. Toutes les maisons riches leur sont ouvertes ; et il leur est permis d'y pénétrer jusqu'à l'appartement des femmes. Ils y prennent leur repas, et conversent avec les maîtres. Ils regardent une maladie du corps comme la chose la plus honteuse ; celui d'entre eux qui craint d'en être atteint, finit sa vie de cette manière : il dresse un bûcher, s'y place après s'être frotté d'huile, ordonne qu'on y mette le feu, et se laisse brûler sans faire le moindre mouvement.

Selon Néarque, ceux de ces sages de l'Inde qu'on nomme *Brachmanes*, se mêlent des affaires politiques, et suivent les rois en qualité de conseillers : les autres, au nombre desquels étoit Calanus, s'occupent de l'étude de la physique ; ils initient aussi des femmes dans leur doctrine, et mènent tous une vie très-dure.

QUANT aux coutumes des autres Indiens, voici ce qu'il en dit : Leurs lois, soit celles qui sont communes à tout le pays, soit celles qui sont particulières à quelques cantons de l'Inde, diffèrent des lois des autres nations, et ne sont point écrites. Chez quelques Indiens, on donne aux vainqueurs au pugilat \*, pour prix de la victoire, de jeunes filles sans dot. Chez d'autres, chaque famille laboure et ensemence la terre en commun ; et quand le temps de la récolte est arrivé, les diverses branches de la famille en prennent ce qu'il leur faut pour la consommation de l'année, et

S. XLVI.  
Autres coutumes  
des Indiens.

\* Et à toute autre  
sorte d'exercices, selon  
Arrien, *Indic.*  
cap. 17.  
PAGE 717.

l'on brûle le reste, afin qu'on soit obligé de travailler l'année suivante, et qu'on ne reste jamais oisif.

Les armes dont les Indiens se servent, sont l'arc avec des flèches longues de trois coudées, ou le javelot, avec un petit bouclier, et un large couteau, long de trois coudées. Pour leurs chevaux, au lieu de freins, ils leur mettent des *phimes* <1>, qui diffèrent très-peu des muselières, et ils leur percent les lèvres avec des clous <2>.

S. XLVII.  
Industrie des Indiens.

EN parlant de leur adresse dans les arts, Néarque dit qu'ayant vu les Macédoniens se servir d'éponges, ils les imitèrent bientôt : ils prirent, à cet effet, du poil, de la ficelle et du fil, les passèrent à travers la laine en tout sens, et après avoir foulé cette laine, en retirèrent le poil, la ficelle et le fil, et la teignirent [en couleur d'éponge]. Bien d'autres apprirent sans peine à faire

<1> *Phimes*, φιμοίς. J'ai été obligé de conserver le terme Grec (que j'aurois peut-être mieux fait de rendre par *caveçons*), parce que les grammairiens et les lexicographes regardent ce terme comme parfaitement synonyme de κημοίς, que j'ai rendu par *muselière*. Strabon, en disant que la muselière différoit peu du *phime*, entend vraisemblablement par ce dernier mot le cercle de cuir dont parle Arrien, et qui étoit garni en dedans de pointes de fer ou de cuivre, et, chez les riches, d'ivoire. On mettoit ce cercle autour de la bouche du cheval pour l'obliger à suivre la direction du cavalier <sup>1</sup>. Ælien <sup>2</sup> nomme ces mêmes *phimes*, κημοίς κεντρατός, *muselières garnies de pointes*; preuve qu'ils ne différoient des muselières que par les piquans dont ils étoient garnis.

<2> *Et ils leur percent les lèvres avec des clous*. C'est littéral, ἤλοις δὲ πᾶς χεῖλη διαπάρσσει : mais je doute que ce soit exact,

ou conforme à la vérité. Ces clous ne sont sans doute que ce qu'Arrien nomme *pointes* ou *piquans* [κέρρα], comme nous venons de le voir dans la note précédente. Or ces pointes, selon Arrien même, n'étoient pas assez aiguës [ὅτι κάρτα ὄξυα] pour percer les lèvres du cheval, que d'ailleurs on devoit prendre garde de blesser. Pour que cette partie du texte fût conforme à ce que dit Arrien, il faudroit qu'elle présentât ce sens : *Pour leurs chevaux, au lieu de mors, ils se servent de phimes, qui diffèrent peu des muselières, et qui piquent les lèvres du cheval avec des clous*. Cependant, si l'on étoit autorisé à augmenter le texte d'une seule préposition, ἤλοις δὲ ΚΑΤΑ τὰ χεῖλη διαπάρσσει, on pourroit alors le rendre ainsi : *Ils se servent de phimes, qui diffèrent peu des muselières, et qui, à l'endroit où ils touchent les lèvres de l'animal, sont armés de clous ou de piquans*.

<sup>1</sup> *Arrian. Indic. cap. 16, §. 11.* = <sup>2</sup> *De Natur. animal. lib. XIII, cap. 9.*

des étrilles et des flacons à l'huile [pour l'usage des bains]. Il ajoute qu'ils écrivent leurs lettres sur des toiles bien lissées \*, quoique d'autres aient avancé que les Indiens ne savoient ni lire ni écrire \*. Il dit qu'ils préfèrent les vases de cuivre fondu à ceux de cuivre battu, sans marquer la raison de cette préférence, quoiqu'il observe que les vases de cuivre fondu qu'on laisse tomber, se cassent comme les vases de terre.

Aux divers récits qu'on fait sur l'Inde il faut joindre encore ce qu'on raconte de la loi qui oblige les particuliers, lorsqu'ils approchent les rois ou les personnes constituées en dignité, de leur adresser des vœux [comme à des dieux], au lieu de leur faire la révérence [ordinaire].

L'Inde produit des pierres précieuses, comme des cristaux, des escarboucles de toute espèce <1> et des perles.

ON peut encore citer pour exemple des contradictions qu'on trouve dans les auteurs qui ont écrit sur l'Inde, ce qui concerne Calanus. Tous s'accordent à dire qu'il suivit Alexandre, et qu'il se brûla vif, étant auprès de ce prince; mais ils varient sur la manière et sur les causes de ce genre de mort.

Suivant les uns, Calanus quitta l'Inde pour suivre Alexandre, auquel il faisoit sa cour, contre l'usage ordinaire des autres philosophes, qui restent chez eux pour accompagner les rois du pays, et les diriger dans les choses qui regardent le culte divin, de même que font les Mages chez les Perses. Arrivé chez les Pasargades, où il tomba malade pour la première fois de sa vie, étant alors âgé de soixante-treize ans, il prit le parti de

<1> Saumaise présume que par *cristaux* Strabon entend toutes les pierres précieuses qui ont la blancheur et la transparence du cristal, telles que le diamant; et par *escar-*

*boucles*, non-seulement celles qui portent proprement ce nom, mais encore toutes les pierres d'une couleur vive et flamboyante comme celle des escarboucles <sup>2</sup>.

<sup>2</sup> *Salmas. Plinian. Exercitat. pag. 769.*

PAGE 717.

\* Littéral. *battues*,  
*κακοποιηταίς.*

\* Voyez ci-dessus,  
pag. 66.

S. XLVIII.  
Mort de Calanus.

PAGE 717.

mourir, malgré les prières d'Alexandre, qui vouloit l'en détourner. Ainsi il fit dresser un bûcher, sur lequel on mit un lit d'or; il s'y coucha, se couvrit la tête et se laissa brûler.

Suivant d'autres, on construisit, d'après son ordre, une maisonnette de bois, on la remplit de ramée, et l'on dressa sur le toit un bûcher : conduit en pompe vers ce bûcher, il s'y coucha avec la robe qu'il portoit; et lorsque le feu eut gagné le toit, il tomba dans la maison comme tomberoit une poutre [dans un édifice incendié], et fut brûlé <1>.

PAGE 718.

Mégasthène prétend que la doctrine du suicide n'est pas du

<1> Le texte de ce paragraphe est en général tellement embrouillé, que, quoique je croie en avoir assez bien exprimé le sens, je n'ose le corriger : οἱ δὲ ξύλινον οἶκον γινέσθαι, φυλλάδος δ' ἐμπληθέντος (d'après un manuscrit de Médicis, au lieu d'ἐμπληθέντος), καὶ ὅτι τῆς στήλης πυρῆς γινομένης ἘΓΚΛΕΙΣΘΕΝΤΑ, ὩΣΠΕΡ ἘΚΕΛΕΥΣΣΕ, μετὰ τὴν πομπὴν, ΜΕΘ' ἧς εἶχε. . . ῥίψαντα ἑαυτὸν, ὡς ἂν δοκὸν συνεμπρησθῆναι τῷ οἴκῳ. Il faudroit peut-être retrancher les deux mots ὩΣΠΕΡ ἘΚΕΛΕΥΣΣΕ, puisque l'ancien traducteur Latin ne les a pas connus non plus, ou du moins les placer avant le mot ἘΓΚΛΕΙΣΘΕΝΤΑ, et changer ce dernier en ἘΓΚΛΙΘΕΝΤΑ, *il s'y coucha*, comme je l'ai traduit; mais, si l'on veut le conserver dans le sens que les interprètes lui ont donné, *inclusum*, j'aimerois mieux lui ôter la préposition en le changeant en ΚΛΕΙΣΘΕΝΤΑ, *clusum*, et le rapporter, non à Calanus, comme ont fait les interprètes, mais à la maison de bois même. Il étoit naturel de *fermer* cette maisonnette après l'avoir remplie de ramée; mais Calanus ne pouvoit pas y être *enfermé*, puisqu'il devoit se placer sur le bûcher même qui couronnoit la maisonnette. Viennent ensuite les mots μεθ' ἧς εἶχε, qui, ne pouvant rien signifier ici, supposent une lacune, que j'ai marquée par trois points. Xylander a

mieux aimé les retrancher de sa version, que de les rendre, comme a fait l'ancien traducteur Latin, par une phrase également insignifiante et même infidèle, *cum qua erat*. J'ai cru qu'on pouvoit remplir la lacune par le mot πῶλης, *robe*. On aimeroit mieux peut-être, sans supposer une lacune, changer la *pompe* en *robe*, de cette manière, ἐκέλευσε, μετὰ τῆς πῶλης, ἧς εἶχε; mais l'autorité d'Arrien s'oppose à ce changement; car, selon cet écrivain, le brûlement de Calanus eut lieu à la suite d'une pompe solennelle qui l'avoit accompagné jusqu'au bûcher<sup>1</sup>. Ainsi l'on pourroit lire : . . . πυρῆς γινομένης, ὩΣΠΕΡ ἘΚΕΛΕΥΣΣΕΝ, ἘΓΚΛΙΘΕΝΤΑ μετὰ τὴν πομπὴν, ΜΕΘ' ἧς εἶχε ΣΤΟΛῆς, ΚΑΙ ῥίψαντα ἑαυτὸν, κ. τ. λ. dans le sens qu'exprime ma version; ou bien, πυρῆς γινομένης, ΚΛΕΙΣΘΕΝΤΑ, ὩΣΠΕΡ ἘΚΕΛΕΥΣΣΕ, μετὰ τὴν πομπὴν ΜΕΘ' ἧς εἶχε ΣΤΟΛῆς ῥίψαντα ἑαυτὸν, κ. τ. λ. *On construisit une maisonnette de bois, on la remplit de ramée, on dressa sur son toit un bûcher, et on la ferma, comme il l'avoit ordonné; et après y avoir été conduit en grande pompe, il se jeta sur ce bûcher avec la robe qu'il portoit, et fut brûlé avec la maison en y tombant, comme tomberoit une poutre [dans un édifice incendié].* Mais, encore une fois, je ne répondrais ni de l'une ni de l'autre de ces corrections.

<sup>1</sup> De Exped. Alexandr. lib. VII, cap. 3.

nombre des dogmes de ces philosophes <1>, et que ceux qui emploient ce moyen pour terminer leur vie, passent pour des hommes téméraires. Les personnes, dit-il, qui sont naturellement dures, se lancent contre des instrumens qui blessent, ou se jettent dans un précipice; celles qui craignent les souffrances, se noient dans les eaux de la mer; celles au contraire qui peuvent les endurer, s'étranglent, et celles d'un tempérament ardent se laissent brûler. Du nombre de ces dernières étoit Calanus, homme incapable de maîtriser ses passions, et qui avoit sacrifié sa liberté à son goût pour la bonne chère, qu'il pouvoit satisfaire chez Alexandre: aussi cette conduite lui fit-elle encourir le blâme, tandis que Mandanis, au contraire, ne recevoit que des éloges.

Lorsque, par ordre d'Alexandre, on invita Mandanis à venir chez le fils de Jupiter, en lui promettant des récompenses, s'il obéissoit, et le menaçant de punition, s'il refusoit d'aller chez le prince, il répondit: « Je ne crois point qu'Alexandre soit fils de » Jupiter, puisqu'il n'a sous sa domination qu'une très-petite portion de la terre: quant à moi, je n'ai aucun besoin des présens » d'un homme qui ne connoît point la satiété, ni ne crains nullement ses menaces, puisque l'Inde suffit pour me nourrir, tant que » j'existerai, et que, si je suis condamné à mourir, je serai délivré » d'un corps usé par la vieillesse\*, pour passer à une vie meilleure et » plus pure. » Alexandre admira cette réponse, et lui pardonna\*.

LES historiens racontent encore les particularités suivantes. Les Indiens ont en vénération *Jupiter Ombrius*\*, le fleuve Gange et d'autres divinités du pays.

<1> Les Hindous croient que les suicides seront punis après cette vie. Ils exceptent ceux qui se donnent la mort à Hallahabad, ville située au confluent du Gange et du Jumna, et remarquable par le grand nombre

des pèlerins qui s'y rendent de tous côtés; car ils attachent à cette ville une telle idée de sainteté, qu'ils sont persuadés que tous ceux qui y meurent obtiendront dans leur future régénération tout ce qu'ils auront désiré<sup>1</sup>.

\* Voyez Robertson, *Historic. Disquisit. concern. India*, not. XIII, pag. 205.

\* Il faut lire, ὄμβριος (et non pas ὄμβρος) ὄμβριος.  
Voyez Arrian. de Expedit. Alexand. lib VII, cap. 2.

S. XLIX.

Religion et pompes religieuses des Indiens.

\* C'est-à-dire, *Jupiter qui donne la pluie.*



PAGE 718.

Le jour où le roi lave ses cheveux <1>, est un jour de fête pour eux, et les riches cherchent à se surpasser les uns les autres par les présents qu'ils lui envoient.

\* Voyez ci-dessus, pag. 58.

Parmi ces fourmis qui fouillent les mines d'or\*, il s'en trouve quelques-unes qui ont des ailes.

\* De l'Espagne; voyez ci-dessus, pag. 73.

Les fleuves de l'Inde, de même que ceux de l'Ibérie\*, charrient des paillettes d'or.

Dans les pompes solennelles, pendant les fêtes, on voit des éléphants ornés d'or et d'argent, beaucoup de chars trainés par quatre chevaux, des attelages de bœufs : ils sont suivis par des militaires ornés [de même], et par des hommes qui portent de la vaisselle d'or, comme de grandes chaudières, des cratères d'une orgyie <2>; des ouvrages en cuivre d'Inde, tels que des tables, des chaises <3>, des vases à boire, des baignoires, dont la plupart sont ornés d'émeraudes, de berils, d'escarboucles d'Inde; des étoffes précieuses

<1> Autre difficulté, qui ne vient plus du texte, comme celle que j'ai indiquée dans la note de la page 86, mais de l'ignorance de la coutume dont il est question. Cette coutume ressemble à celle des rois des Perses, qui, suivant Hérodote<sup>1</sup>, se nettoyoient la tête le jour anniversaire de leur naissance, mais qui faisoient ce même jour des présents à leurs sujets, au lieu que les rois de l'Inde en recevoient. Il est certain que ce *bain de cheveux* devoit avoir lieu chez ces derniers un jour marqué dans l'année, comme chez les Perses, ou du moins être très-rare; autrement les riches, malgré leur opulence, n'auroient pu suffire à des présents qu'il dépendoit de la volonté du monarque de multiplier. Il ne paroît pas moins certain que ce même bain ne peut pas signifier un bain ordinaire, à moins de supposer que les souverains des Perses, comme ceux de l'Inde, étoient aussi peu soigneux de la propreté que le plus misé-

nable de leurs sujets; ce devoit être un soin particulier de la tête, qu'ils prenoient dans des jours solennels, et dont nous ignorons les détails, malgré les recherches des critiques<sup>2</sup>. Si M. Falconer s'étoit rappelé l'endroit d'Hérodote que je viens de citer, il n'eût pas proposé de changer le texte de Strabon *λέη την τρίχα*, *lave ses cheveux*, en *κόμη την τρίχα*, *coupe ses cheveux*.

<2> *D'une orgyie, ὄργυιῶν*. Ce mot pourroit bien paroître suspect, non-seulement à cause de l'énormité de la mesure, mais encore parce que l'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, l'a rendu par le mot vague *agnos*. Si cependant on entendoit par *cratères* des vases à bords peu élevés, on pourroit supposer que c'étoient des baquets d'une orgyie, ou de six pieds de circonférence.

<3> *Καὶ τὸ Ἰνδικὸν χαλκὸν κατὰ τετραπέζαι ΔΕ, καὶ θεόνοι*. Il faut lire, *καὶ τὸ Ἰνδικὸν χαλκὸν τετραπέζαι ΤΕ καὶ θεόνοι*.

<sup>1</sup> Lib. IX, cap. 109. = <sup>2</sup> *Annotat. in Herodot. lib. IX, cap. 109, et Casaubon. Animadvers. in Athen. lib. IV, cap. 10, pag. 146.*

brodées

brodées d'or : viennent ensuite des bêtes féroces <1>, telles que des panthères et des lions apprivoisés \*, et une grande quantité d'oiseaux remarquables par la variété de leur plumage et par leur chant.

PAGE 719.

\* Voyez Ælian. De Natur. animal. lib. XVII, cap. 26.

Clitarque dit avoir vu aussi dans ces pompes des charrettes à quatre roues, chargées d'arbres à larges feuilles, sur lesquels étoient perchés \* des oiseaux apprivoisés, parmi lesquels l'*orion* se faisait remarquer par son doux ramage, et le *katrée*, par la grande beauté de ses couleurs : ce dernier ressemble beaucoup au paon, à ce que dit Clitarque, auquel je renvoie ceux qui desirent connoître en détail la description du *katrée* <2>.

\* D'après la correction proposée par un critique, ἀπὸ πταί, au lieu d'ἀπὸ πταί.

<1> Χρυσόπασος, καὶ θηρία . . . ἀσπί, καὶ παράδεισι. Il y a ici dans les imprimés et dans plusieurs manuscrits une lacune, qui, vraisemblablement, étoit anciennement remplie par le nom de quelque bête féroce, différente des panthères et des lions. Le mot *θηρία* [des bêtes féroces] manque aussi dans notre manuscrit 1393, et la lacune est ainsi représentée, χρυσόπασος καὶ ἀσπί, καὶ παράδεισι. Dans un manuscrit de Médicis, consulté par M. Tzschucke, il n'existe point de lacune; on y lit sans interruption, χρυσόπασος, καὶ θηρία παράδεισι. Les anciens traducteurs Latin et Italien n'ont pas connu non plus cette lacune.

<2> On trouve la description du *katrée*, de même que celle de l'*orion*, dans Ælien <sup>1</sup>, qui a pris l'une et l'autre de Clitarque; mais, selon sa coutume, c'est avec des amplifications de rhéteur si déplacées, que la lecture en devient insupportable. Nous ne connoissons aujourd'hui ni l'un ni l'autre de ces oiseaux. L'*orion* seroit-il le *meina*, bel oiseau commun dans les îles du Gange <sup>2</sup>? Quant au *katrée*, Penzel a cru y voir une espèce de

perroquet. Cette conjecture peut paroître probable, lorsqu'on pense que, dans toute cette description de l'Inde, Strabon ne fait aucune mention de cet oiseau. Cette omission paroît d'autant plus surprenante, que Ctésias <sup>3</sup>, Plin <sup>4</sup>, Arrien <sup>5</sup> et Ælien <sup>6</sup> parlent du perroquet comme d'un des oiseaux singuliers de l'Inde; le dernier de ces écrivains remarque même que les Indiens, et particulièrement les Brachmanes, le regardoient comme un oiseau sacré, et s'abstenoient d'en manger par la raison que c'est le seul qui puisse imiter la voix humaine. M. Falconier présume que le *katrée* est une espèce de faisan de la Chine, connu sous le nom de *faisan-paon*; on seroit peut-être plus près de la vraisemblance, si à ce nom l'on substituoit celui de *tricolor huppé* ou *faisan doré de la Chine* <sup>7</sup>. Il est même remarquable que parmi les nombreuses espèces de faisans il en existe un, le *faisan de la Guinée*, qu'on nomme *katraca* <sup>8</sup>. Puisque nous sommes réduits à des conjectures, je serois porté à croire que le *katrée* de Clitarque est l'*oiseau de paradis*, dit le *manucode*, auquel on donne encore le nom

<sup>1</sup> De Natur. animal. lib. XVII, cap. 22. — <sup>2</sup> Thévenot, Voyag. aux Indes orient. tom. V, pag. 215, édit. 1727. — <sup>3</sup> Apud Phot. cod. LXXII, pag. 144. — <sup>4</sup> Lib. XV, cap. 42. — <sup>5</sup> Indic. cap. 15, §. 8. — <sup>6</sup> De Natur. animal. lib. XIII, cap. 18. — <sup>7</sup> Voyez Nouv. Dictionn. d'hist. natur. tom. XXII, pag. 385. — <sup>8</sup> Ibid. tom. VIII, pag. 201.

PAGE 719.

S. L.

Autre espèce de philosophes nommés *Pramnes*.

ON parle encore d'une autre espèce de philosophes nommés *Pramnes* et opposés aux *Brachmanes*. Ce sont de grands disputeurs, qui argumentent sur tout, et qui se moquent des *Brachmanes* en les appelant des fanfarons et des insensés, parce qu'ils s'occupent de physique et d'astronomie <1>.

On divise ces *Pramnes* en trois classes; savoir, les montagnards, les *Gymnètes*, et ceux qui vivent dans les villes ou dans les environs. Les premiers sont couverts de peaux de cerf, et portent des sacs pleins de simples; ils se donnent pour médecins, et font usage de charmes et d'amulettes.

\* Autrement nommés *Gymnosophistes*, de γυμνός, nu.

\* Voyez ci-dessus, pag. 75.

Les *Gymnètes*\*, comme l'indique leur nom, vont nus et vivent en plein air; ils s'exercent aux souffrances durant l'espace de trente-sept ans, comme nous l'avons déjà dit\*. Ils admettent des femmes dans leur société, mais sans avoir aucun commerce avec elles. On a une estime toute particulière pour ces *Gymnètes*.

\* Arrien, *Indic.* cap. 16, dit de lin d'arbre.

Quant à ceux de la troisième classe, les uns portent des robes de toile\*, et se tiennent dans les villes; les autres vivent dans les campagnes, couverts de peaux de cerf ou de daim. En général, les Indiens portent des habits blancs et des robes de toile ou de *carpasus* <2> blanches; ce qui contredit ceux qui leur font porter des habits teints de belles couleurs\*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 8.

de paon d'Inde. On fait grand cas de ses plumes dans les Indes, et elles y sont fort recherchées<sup>1</sup>.

<1> Au sujet des connoissances astronomiques des Indiens d'aujourd'hui, il faut consulter Robertson<sup>2</sup>, qui en parle assez au long. Quant à celles des anciens Indiens, Strabon est peut-être le seul qui en fasse mention; car le passage de Denys le Périégète<sup>3</sup> que cite Robertson, ne regarde point l'Inde.

<2> De toile ou de *CARPASUS*. Par toile Strabon entend ici, comme un peu plus haut, de la toile de coton. Le *carpasus* étoit une espèce de lin très-fin, ainsi que je l'ai observé ailleurs<sup>4</sup>. Mais on donnoit encore abusivement ce même nom à l'amiante<sup>5</sup>, dont les filets servoient à fabriquer une toile incombustible. Strabon parle-t-il du lin végétal! Mais il n'y en a point dans l'Inde, et nous avons remarqué<sup>6</sup> que ce qu'il nomme *lin* dans la description de ce pays, doit

<sup>1</sup> Voyez Buffon, *Hist. natur. Oiseaux*, tom. V, pag. 185. — <sup>2</sup> *Disquisit. on ancient India*, pag. 303-311. — <sup>3</sup> Vers. 1173. — <sup>4</sup> Tom. III de la traduction Française, pag. 18, not. 5. — <sup>5</sup> Voyez Pausan. lib. 1, cap. 26, et Solin. cap. 11. — <sup>6</sup> *Suprà*, pag. 15, not. 1.

C'est encore un usage général chez eux de laisser croître la barbe, ainsi que la chevelure, qu'ils disposent en tresses et relèvent avec un bandeau\*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 73.

SELON Artémidore, le Gange descend des monts Émodes, et se dirige d'abord au midi; mais, arrivé à la ville de *Gange*, il se détourne vers l'orient jusqu'à la ville de *Palibothra* <1> et à la mer, où il se décharge. Le même auteur donne le nom d'*Edanes* <2> à un des fleuves qui se jettent dans le Gange, dans lequel on trouve, dit-il, des crocodiles et des dauphins.

S. LI.  
Source du Gange.

Il rapporte encore d'autres particularités [concernant l'Inde];

s'entendre du coton. Entend-il l'amianté ou le lin fossile, dont il a parlé ailleurs<sup>1</sup>, sans cependant lui donner le nom de *carpasus*? On le présumerait d'après un passage d'Hiéroclos<sup>2</sup>, qui dit que les vêtements des Brachmanes étoient faits de lin fossile. Mais, dans ce cas, ce qui est invraisemblable dans Hiéroclos, devient absurde dans Strabon. En effet, comment s'imaginer qu'une substance minérale fournisoit assez de matière pour les vêtements de toute la caste des Brachmanes, ou, ce qui est encore plus difficile à concevoir, d'un plus grand nombre d'Indiens! Le lin incombustible naissoit, à la vérité, dans l'Inde; mais il y étoit si rare et si difficile à tisser, qu'on l'évaluoit au prix des plus belles perles. Les tuniques qu'on en fabriquoit, servoient à envelopper les corps des rois quand on les plaçoit sur le bûcher, afin que leur cendre ne fût point mêlée avec celle des matériaux qu'on employoit pour les brûler<sup>3</sup>. Et quand même il seroit prouvé que Pline, qui nous donne ces détails sur le lin incombustible, parle, non de l'amianté, mais d'un lin végétal, comme Saumaise le prétend, il n'en seroit pas moins vrai que ce lin étoit tout

aussi rare que l'amianté, et qu'il ne pouvoit, non plus que ce dernier, être employé à l'usage de toute sorte de personnes.

<1> La vraie source du Gange ne nous est pas encore connue. Les Grecs croyoient que la source de ce fleuve étoit dans les défilés de la grande chaîne de montagnes qu'il traverse près d'Hardouar pour entrer dans l'Hindoustan. Mais on sait qu'avant d'arriver à ce détroit, il parcourt le Sérinagar, et qu'il vient encore de plus loin.

La ville de *Gange*, qui paroît avoir été située dans le nord de l'Inde, est inconnue. L'auteur du *Périple de la mer Érythrée*, et Ptolémée, placent une ville de *Gange* sur la partie inférieure du fleuve: on ne la connoît pas plus que la première.

J'ai dit que *Palibothra* me paroisoit être Hallahabad. G.

<2> C'est, selon toutes les apparences, le même fleuve que Pline<sup>4</sup> nomme *Iomanes*, comme l'observe aussi M. Falconer.

— L'*Iomanes* ou le *Jomanes* conserve le nom de Jumna. C'est le fleuve qui passe à Delhi, à Agra, et qui se jette dans le Gange à Hallahabad. G.

<sup>1</sup> Tom. IV de la traduction Française, part. 1, pag. 10. — <sup>2</sup> Apud *Steph. Byzant.* in *Βεραχιδης*.  
— <sup>3</sup> *Plin.* lib. XIX, cap. 1. — <sup>4</sup> *Lib.* VI, cap. 19. — Conf. *Strab.* *suprà*, pag. 48, not. 2.

PAGE 719.

mais il y règne tant de confusion et de négligence, qu'elles ne méritent pas qu'on s'en occupe.

A tout ce que je viens de dire, on pourroit encore ajouter les faits suivans, pris de Nicolas de Damas.

S. LII.  
Ambassade envoyée  
par Porus à Auguste.

IL dit avoir rencontré dans la ville d'Antioche <1>, surnommée *Epi-Daphne*, les ambassadeurs Indiens envoyés à Auguste. Suivant la lettre qu'ils portoient, ils étoient en grand nombre : mais il n'en restoit plus que trois, ceux que Nicolas connut ; les fatigues de ce long voyage avoient fait périr la plupart des autres. La lettre étoit écrite en grec sur du parchemin : Porus, qui l'adressoit à Auguste, marquoit à ce prince que, quoiqu'il fût souverain de six cents rois, il seroit néanmoins charmé d'être son ami, et qu'il étoit prêt à lui livrer passage pour tous les pays où il voudroit se rendre, et à l'aider dans tout ce qui étoit juste. Tel étoit le contenu de la lettre.

Quant aux présens que Porus envoyoit à Auguste, ils devoient être, dit Nicolas, présentés à ce prince par huit esclaves, qui, à l'exception d'un caleçon, ne portoient aucun habillement, et qui avoient le corps parfumé d'aromates. Les présens étoient, un *hermès* [c'est-à-dire un homme] né sans bras \*, que nous avons vu aussi ; des vipères très-longues ; un serpent de dix coudées ; une tortue de rivière, longue de trois coudées, et une perdrix plus grosse qu'un vautour \*.

\* Voyez Dion. Cass.  
lib. LIV, cap. 9.

\* Voyez ci dessus,  
pag. 71, not. 1.

PAGE 720.

S. LIII.

Brachmane brûlé  
à Athènes.

\* Voyez ci-dessus,  
pag. 87.

AVEC ces ambassadeurs, dit-il <2>, étoit aussi celui qui se brûla depuis à Athènes. Cette coutume de se brûler \* peut être attribuée, chez les uns, au dégoût d'une vie malheureuse, dont ils cherchent à se délivrer ; chez les autres, au contraire, à la crainte de voir interrompre le cours des prospérités dont ils jouissent, et

<1> Aujourd'hui Antakia. G.

<2> Je lis *ὡς φησι*, dit-il (c'est-à-dire,

Nicolas, dont Strabon n'a pas encore fini tout le récit), au lieu de *ὡς φασ*, dit-on.

au desir de prévenir les malheurs qui peuvent menacer une existence trop long-temps prolongée.

PAGE 720.

Celui qui se brûla à Athènes, ne portoit non plus qu'un caleçon : après s'être frotté d'huile, il sauta en riant sur le bûcher. On grava sur son tombeau cette inscription :

CI-GÎT ZARMANUS CHEGAN <1>, INDIEN DE LA VILLE DE BARGOSE <2>, QUI S'EST IMMORTALISÉ SUIVANT L'ANTIQUE USAGE DES INDIENS.

<1> Le texte de Casaubon porte en un seul mot, *Zarmanochegas*, *Ζαρμανοχίγας*, comme on le trouve aussi dans plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Avant lui, on lisoit *Zarmanus Chegan*, *Ζάρμανος Χήγαν*, en deux mots. D'autres manuscrits portent *Zarmanochanes*, *Ζαρμανοχάνης*. Le *Larmanochagas* de l'ancien traducteur Latin paroît être une faute d'impression. *Zarmanus* (Dion Cassius dit *Zarmanus*) est peut-être le même nom que celui de *Garmanus* ou *Sarmanus*, par lequel Strabon désigne une des sectes de ces prétendus philosophes Indiens<sup>1</sup>. Le *Chegas*, *Chegan*

ou *Chanes*, paroît, comme d'autres l'ont déjà observé<sup>2</sup>, avoir quelque rapport avec le *Chan* ou *Chagan* par lequel les Tartares désignent un seigneur ou prince. Il est certain que, dans le Bas-Empire, on donnoit aux princes des Huns et des Avars le titre de *Chaganus*<sup>3</sup>; et il est possible que ce titre ait été aussi employé par les Indiens.

<2> Cette ville est vraisemblablement celle de *Barygaza*, aujourd'hui Baroukia, sur le fleuve Nerbudda, qui se jette dans le golfe de Cambaye. *Barygaza* a été autrefois un lieu de commerce très-célèbre. Voyez mes *Recherches*, tom. III. G.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, pag. 74, not. 1. = <sup>2</sup> Voyez ci-dessus, pag. 43, not. 2, et Vincent, *The Voyage of Nearchus*, pag. 16, not. 19. = <sup>3</sup> Vid. Du Cange, *Glossar. med. Græc. in Χάγανος*.

## CHAPITRE II.

## DE L'ARIANE, Y COMPRIS LA CARMANIE.

*Limites de l'Ariane. — Divers Peuples de l'Ariane. — Les Ichthyophages. — La Gédrosie et ses productions. — Marche de l'armée d'Alexandre par la Gédrosie. — Étendue de l'Ariane. — Ordre dans lequel sont placés les divers cantons ou peuples de l'Ariane. — Route qu'a faite Alexandre par ces cantons. — La Choarène. — Navigation de Néarque dans le golfe Persique, et aventures de son voyage. — Étendue de la Carmanie. — Productions de la Carmanie. — Usages des Carmaniens.*

PAGE 720.

S. 1.<sup>er</sup>  
Limites de l'Ariane.

APRÈS l'Inde vient l'Ariane ; c'est la première partie du pays soumis aux Perses au-delà de l'*Indus* <1>, et la première de leurs satrapies supérieures placées au-delà du mont *Taurus* <2>. Au midi et au septentrion, elle est bornée par la même mer et par les mêmes montagnes que l'Inde, dont elle est séparée [à l'orient] par l'*Indus*. De ce fleuve elle s'étend au couchant jusqu'à la ligne tirée depuis les Pyles Caspiennes <3> jusqu'à la Carmanie, en sorte que sa figure représente un carré.

Le côté méridional de ce carré commence à l'embouchure de l'*Indus* et à la Pattalène, et finit à la Carmanie et à l'entrée du golfe Persique, par un cap <4> qui, après s'être assez avancé vers le midi, se replie vers ce golfe et vers la Perse.

<1> Strabon dit *au-delà de l'Indus*, parce qu'il vient de parler de l'Inde. L'Ariane étoit à l'occident de ce fleuve, et par conséquent *en deçà de l'Indus* par rapport à la Perse. G.

<2> C'est-à-dire, au midi de la grande

chaîne de montagnes qui parcourt l'Asie de l'occident à l'orient. G.

<3> Le détroit de Firouz-kho dans les montagnes qui séparent le Mazandéran de la Perse. — La Carmanie conserve le nom de Kerman. G.

<4> Le cap de Jask, l'ancien *Carpella*. G.

LES Arabes sont le premier peuple qui se présente de ce côté : ils tirent leur nom du fleuve *Arbis* <1>, qui les sépare des Orites, et occupent une côte d'environ 1000 stades <2>, comme dit Néarque ; ils font aussi partie de la nation Indienne. Viennent ensuite les Orites, nation gouvernée par ses propres lois : la côte maritime qu'ils occupent, a 1800 stades de long <3> ; celle des Ichthyophages, qui suit, est évaluée à 7400 <4> ; et celle des

PAGE 720.  
S. 11.  
Divers peuples de  
l'Ariane.

<1> Arrien<sup>1</sup> nomme le peuple, *Arabes*, et le fleuve, *Arabis*. La diversité du texte pourroit bien venir des copistes. L'*Arabis* se nomme aujourd'hui *Araba*.

<2> Cette mesure, prise en stades de 1111 $\frac{1}{2}$ , vaut 18 lieues marines. C'est la distance littorale depuis la baie de Crotchey jusqu'à l'embouchure du fleuve Araba. La contrée porte aussi le nom d'Araba ; il rappelle celui des peuples *Arbii*, qui l'occupaient autrefois. La baie de Crotchey est le *Port d'Alexandre* du Périple de Néarque, et le *Naustathmus* de Ptolémée. G.

<3> Selon Arrien<sup>2</sup>, cette côte a 1600 stades de long, en compte rond ; car les sommes partielles que donne cet auteur, étant réunies, font la somme de 1630, comme l'a bien observé M. Schmièder<sup>3</sup>, et non pas 1500, comme dit (vraisemblablement par distraction) M. Falconer.

— Pline donne également 1600 stades à la côte des Orites, et c'est la vraie leçon. Cette distance, de près de 29 lieues, s'étend depuis le fleuve Araba jusqu'à Malan, l'ancienne *Malana* du Périple de Néarque. J'ai discuté, dans le troisième volume de mes *Recherches*, le voyage de ce navigateur.

La capitale du pays occupé jadis par les Orites, conserve le nom de Hor ou Haür. G.

<4> Arrien dit, *un peu plus de 10,000 stades*, *ὀλίγη πλείους στάδιοι μύριοι* : mais,

en rassemblant les sommes partielles dont il compose ce nombre, on ne trouve que 9000, nombre qui est encore trop fort ; sur quoi il faut consulter les notes de M. Schmièder<sup>4</sup> et les auteurs qu'il y cite.

— Je crois qu'il y a une lacune dans ce passage, et que Strabon avoit trouvé la mesure des côtes de la Carmanie divisée en deux parties, savoir : la portion qui étoit dans le golfe Persique, à laquelle il donne, ainsi que le Périple de Néarque, 3700 stades ; et la partie de cette même région qui étoit baignée par l'océan, à laquelle il a dû assigner environ 2600 stades, puisqu'à la page 104 il donnera 6000 stades aux côtes entières de la Carmanie.

C'est la mesure de 2600 stades qui manque dans le texte actuel de Strabon, et qui compléteroit les 10,000 stades que Néarque avoit trouvés aux côtes des Ichthyophages, depuis *Malana* jusqu'au grand promontoire voisin de *Badis*, ou le cap de Jask de nos jours. J'ai discuté dans le troisième volume de mes *Recherches*, pag. 48-53, les motifs qui prouvent la lacune que j'indique : il seroit trop long de les rapporter ici.

Les Tables de Ptolémée placent aussi une grande partie de la Carmanie hors du golfe Persique, le long de l'océan ; ce qui annonce que les limites de cette contrée ont varié à différentes époques. G.

<sup>1</sup> *Indic.* cap. 22, §. 8-10. = <sup>2</sup> *Ibid.* cap. 25, §. 3. = <sup>3</sup> *Animadvers.* in *Arrian. Indic.* cap. 25, pag. 140. = <sup>4</sup> *Ibid.* cap. 29, pag. 162.



Carmaniens, qui s'étend jusqu'à la Perse, à 3700 <1>; de façon que la somme totale est de 13,900 stades <2>.

S. III.  
Les Ichthyophages.

LA côte des Ichthyophages est presque au niveau de la mer. Elle est, dans sa plus grande partie, dénuée d'arbres, excepté de palmiers et de quelques autres végétaux de l'espèce des chardons et des tamariscs; l'eau et tout ce qui sert à la subsistance de l'homme y sont fort rares, au point que ses habitans sont obligés de se nourrir et de nourrir leurs bestiaux de poisson, et de faire usage des eaux du ciel ou des puits : aussi la chair de ces bestiaux a-t-elle une odeur de poisson.

\* Voyez ci-dessous,  
pag. 108.

\* Voyez Arrian. Indic.  
cap. 30, et de Exedit.  
Alexandr. lib. VI, cap.  
23.

PAGE 721.

Les habitations des Ichthyophages sont construites avec des os de poissons cétacés \* et des écailles de coquillages. Des côtes de ces cétacés ils font les poutres et les piliers de la maison, et des mâchoires, les portes <sup>a</sup>. Les vertèbres leur servent de mortiers : ils y pilent les poissons, après les avoir fait cuire au soleil, et ils en font du pain, en y mêlant un peu de farine de blé ; car ils ont aussi des moulins [pour moudre leur blé], quoiqu'ils manquent de fer. Cependant il n'y a rien là qui doive surprendre, puisqu'il est possible de faire venir ce métal d'ailleurs. Mais comment [pourroit-on demander] aiguisent-ils ces moulins <3>, quand ils sont émoussés!

<1> Tel est aussi le nombre de stades qu'Arrien donne à la côte de la Carmanie; mais les sommes partielles dont il le compose ne montent qu'à 3100. Le docteur Vincent <sup>1</sup> ajoute à cette dernière quantité celle de 600, nombre de stades auquel il évalue la distance de Tumbo à Sisidone, qu'Arrien a omise.

<2> Au lieu de *μύελοι ΔΙΣΧΙΛΙΑΙΟΙ ἑννακῶσσι*, 12,900, il faut lire, *μύελοι ΤΡΙΣΧΙΛΙΑΙΟΙ ἑννακῶσσι*, 13,900, comme l'a traduit Penzel, et comme l'a remarqué M. Falconer, pour que la somme totale soit égale aux nombres partiels pris ensemble.

<3> *Comment... aiguisent-ils ces moulins, quand ils sont émoussés!* J'ai donné à ces mots, *πῶς ἐπικόλλουσι ἀποτελεῖντα*, le sens que l'ancien traducteur Latin et Xylander leur ont donné, et qui a été aussi approuvé par M. Schneider dans son Lexique Grec-Allemand <sup>2</sup>. Le premier de ces traducteurs a dit, *concidunt eas, cum attritæ sunt*; et Xylander, *attritas reficiunt*. On voit que le dernier mot *ἀποτελεῖντα*, de l'opinion de ces traducteurs (qui est aussi la mienne), doit être changé en *ἀποτελεῖντας* au pluriel, pour qu'il se rapporte à *μύλους*, *molas*. Quant à celui qui le

<sup>1</sup> *The Voyage of Nearchus*, pag. 337. — <sup>2</sup> Au mot *Ἐπικόλλω*.

C'est

C'est, dit-on, avec des pierres, dont ils se servent aussi pour affiler leurs flèches et leurs javelots durcis au feu. Quant aux poissons, ils les font cuire dans des fours, mais le plus souvent ils les mangent crus. Ils les pêchent avec des filets faits d'écorce de palmier <sup>a</sup>.

PAGE 721.

<sup>a</sup> Voyez Arrian. Indic. cap. 29.

AU-DESSUS des Ichthyophages est la Gédrosie <1>, pays moins chaud que l'Inde, mais plus chaud que le reste de l'Asie. Il manque de fruits, et n'est guère meilleur que le pays des Ichthyophages <sup>\*</sup>; il souffre aussi du défaut d'eau, excepté pendant l'été : mais il produit des aromates, et sur-tout du nard et de la myrrhe <sup>b</sup> en telle quantité, que les soldats d'Alexandre, dans leurs marches, faisoient de ces aromates leurs lits et leurs tentes, et respiroient par ce moyen un air parfumé et plus salubre.

S. IV.

La Gédrosie et ses productions.

<sup>\*</sup> Voyez ci-dessous, pag. 108.<sup>b</sup> Voyez Arrian. de Expedit. Alexand. lib. VI, cap. 22.

CE fut à dessein que ce prince choisit la saison de l'été pour se transporter de l'Inde dans la Gédrosie. Cette contrée est sèche pendant l'hiver; ce n'est qu'en été qu'elle a des pluies qui remplissent d'eau les fleuves et les réservoirs. Elles tombent ordinairement dans les parties supérieures et septentrionales près des montagnes. Par un effet de la crue des fleuves, les plaines voisines de la mer sont aussi inondées; et l'on y trouve des citernes pleines d'eau.

S. V.

Marche de l'armée d'Alexandre par la Gédrosie.

Alexandre, dans cette expédition, se fit précéder par des mineurs envoyés dans le désert pour examiner et découvrir les endroits où il y avoit de l'eau, et par des fourriers chargés de choisir [des camps pour son armée, et] des mouillages pour sa flotte.

précède, ἐπιόπισσον, je l'ai rendu par *aigniser*, parce que le sens l'exige; cependant, si ce mot n'est point altéré, Strabon n'a pu l'employer dans ce sens que par catachrèse. Quoi qu'il en soit, le traducteur Italien, voulant lui conserver sa signification propre, a rendu toute la phrase d'une manière inin-

telligible, *quello che vogliono pestare, tagliano*; car on ne peut point rapporter le participe ἀπορεσθέντα à ἄνιν [blé], comme il semble l'avoir fait.

<1> Aujourd'hui le Mékran. Les Ichthyophages n'occupent que la côte de cette contrée. G.

V.

N

PAGE 721.

En effet, il avoit divisé ses forces en trois parties. L'une, qu'il conduisoit lui-même, traversa la Gédrosie, ne s'éloignant pas de la mer de plus de 500 stades, et souvent se rapprochant encore du rivage, quoiqu'il fût très-rude et très-difficile à tenir : de cette manière, il pouvoit en même temps veiller sur sa flotte, à laquelle il falloit une côte sûre et commode.

\* Voyez ci-après,  
pag. 107.

Avant de se mettre en marche, il avoit envoyé plus avant dans l'intérieur la seconde partie de ses troupes, dont il avoit donné la conduite à Cratère\*, en lui recommandant de soumettre l'Ariane, et de diriger en même temps sa marche vers les lieux où lui-même devoit se rendre.

Quant à [la troisième partie, qui étoit] sa flotte, il en confia le commandement à Néarque et à Onésicrite son maître-pilote, avec ordre de suivre les forces de terre, en choisissant toujours des ports qui fussent à la portée de ces dernières.

\* 326 ans avant  
l'ère Chrétienne.

Pendant qu'Alexandre étoit en route avec son armée, Néarque, comme il le raconte lui-même, leva l'ancre\* dans la saison de l'automne, et au lever acronyque des pléiades <1>; il fut forcé de se remettre en mer avant que les vents lui fussent favorables, parce que l'éloignement d'Alexandre enhardissoit les Barbares, et que, voulant profiter de cette circonstance pour recouvrer leur liberté, ils faisoient des dispositions pour l'attaquer et le chasser. Quant à Cratère, il partit de l'Hydaspe, et traversa le pays des Arachotes et celui des Dranges, pour se rendre dans la Carmanie <2>.

<1> On appelle *lever acronyque des pléiades* l'apparition de cette constellation, lorsqu'elle commence à se lever ou à se rendre visible après le coucher du soleil. Strabon, en disant que Néarque partit au lever acronyque des pléiades, n'entend pas que ce fut précisément le jour même où cette constellation commença à paroître, et qui coïncide avec le premier ou le second jour d'octobre :

il suffit de l'entendre de tout le temps que duroient encore les vents contraires ou de mer, qui ne font place à ceux de terre dans ces parages que pendant les derniers jours d'octobre<sup>1</sup>.

<2> C'est-à-dire que Cratère, pour arriver dans le Kerman, traversa les provinces actuelles de Caboul, de Candahar, d'Arrokhage, l'ancienne Arachosie, et une

<sup>1</sup> Voyez *Schmieder, Adnot. in Arrian. Indic. cap. 21*, et *Saint-Croix, Exam. des histor. d'Alex. pag. 626-630*.

Alexandre, traversant un pays stérile, eut beaucoup à souffrir dans toute sa route : le peu de provisions de bouche qu'il recevoit venant de loin, son armée fut en proie aux horreurs de la famine; les bêtes de somme [consommées par les soldats, ou mortes de faim] manquoient <1>, au point qu'on étoit obligé de laisser les bagages dans les chemins ou dans les camps. Il n'y avoit plus d'autre ressource que celle qu'offroient les fruits et la moelle des palmiers <2>.

Malgré ces énormes difficultés, dit Néarque \*, Alexandre, n'écoutant que son ambition, n'en persévéra pas moins dans la poursuite de son entreprise : il mettoit sa gloire à traverser, avec une grande armée toujours victorieuse, le même pays dont Sémiramis et Cyrus avoient eu bien de la peine à se tirer, l'une avec vingt personnes et l'autre avec sept seulement.

D'autres accidens se joignoient au défaut de vivres pour rendre cette expédition malheureuse : la chaleur étoit excessive, le sol profondément sablonneux et brûlant; le soldat, qui rencontroit à chaque instant sous ses pas des dunes élevées où il enfonçoit et d'où il ne pouvoit retirer ses pieds qu'avec peine, se trouvoit extrêmement incommodé des inégalités d'un terrain où sans cesse il lui falloit monter et descendre.

Ajoutez-y les longues distances des campemens, éloignés les uns des autres de deux, quatre et quelquefois six cents stades <3>,

portion du Ségestan qui appartenoit aux Drangæ. G.

<1> Aidé du texte d'Arrien <sup>1</sup>, j'ai paraphrasé ici l'expression de Strabon, qui n'est pas fort claire.

<2> Les Grecs donnoient le nom de *moelle du palmier*, ou, plus littéralement, *cerveau du palmier*, φοίνικος ἐγκέφαλον, à la cime de cet arbre, qui consiste en un bourgeon conique qu'on appelle le chou, et qui

se mange encore aujourd'hui, comme on le mangeoit anciennement. Xénophon, dans la *Retraite des dix mille* <sup>2</sup>, dit que les soldats Grecs trouvoient à cette moelle une saveur délicieuse, mais que l'usage trop fréquent qu'ils en faisoient, leur donnoit des maux de tête. Il ajoute que les arbres auxquels on ôtoit cette moelle, mouroient; ce qui est conforme aux observations modernes.

<3> Près de onze lieues de 20 au degré. G.

<sup>1</sup> *Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 24 et 25. — <sup>2</sup> *Cyr. Expedit.* lib. II, cap. 3. — Conf. *Athen.* lib. II, pag. 71.

\* Je lis φασί, dit Néarque, au lieu de φασί, dit-on. Voyez ci-dessus, pag. 5.

PAGE 722.

\* Arrien, *Expedit. Alexand.* lib. VI, cap. 25, dit à 20 stades.

que les soldats étoient obligés de parcourir, le plus souvent pendant la nuit, afin d'arriver à des lieux pourvus d'eau. On avoit cependant la précaution de camper à trente stades \* de ces lieux, afin de prévenir les dangers auxquels pouvoient s'exposer des soldats trop pressés d'étancher une soif ardente.

En effet, plusieurs de ces soldats ayant trouvé de l'eau, s'y précipitoient tout armés pour se désaltérer, et s'y noyoient : leurs cadavres enflés remontoient ensuite à la surface; et l'eau se corrompoit d'autant plus promptement, qu'elle étoit moins profonde.

D'autres, avant d'y arriver, mourant de chaleur et de soif, tomboient le long du chemin; et comme s'ils eussent été saisis du frisson <1> de la fièvre, ils expiroient au milieu des convulsions et du tremblement de tous leurs membres.

Il y en eut aussi quelques-uns qui, accablés de sommeil et de lassitude, s'écartèrent de la route que tenoit l'armée, et s'endormirent : à leur réveil, voulant la rejoindre, ils s'égarèrent, et périrent de misère et de chaleur, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux qui parvinrent à se sauver après bien des peines et des fatigues.

Beaucoup d'autres furent engloutis dans les eaux d'un torrent qui vint inonder le camp pendant la nuit, et qui emporta les bagages, ainsi qu'une grande partie de l'équipage du roi.

Les guides ayant, par ignorance, conduit l'armée si avant dans les terres, qu'on ne voyoit plus la mer, Alexandre, qui s'aperçut <2>

<1> Saisis du frisson, ἔσθ' ὑπὸ πίγυς, κ. τ. λ. M. Tzschucke a eu tort de supprimer de son édition la préposition par laquelle commence cette phrase; elle est indispensablement nécessaire.

<2> Les guides ayant, par ignorance... Alexandre, qui s'aperçut, ἔσθ'. Le texte porte, καὶ τῶν καθοδηγῶν ΤΕ κατ' ἄγνοϊαν . . . ΘΑΛΑΤΤΑΝ. Ὁ σινεῖς ὁ βασιλεὺς, κ. τ. λ. Il faut lire et ponctuer, καὶ τῶν καθοδηγῶν ΔΕ κατ'

ἄγνοϊαν . . . ΘΑΛΑΤΤΑΝ, σινεῖς [ou bien ΘΑΛΑΤΤΑΝ, ΤΟΥΤΟ σινεῖς] ὁ βασιλεὺς, pour que la phrase soit conforme aux règles de la syntaxe. Quant à la chose même, Arrien nous dit qu'Alexandre courut à la recherche de la côte, accompagné de quelques cavaliers seulement, dont le nombre se réduisit à cinq, l'excès de la chaleur ayant fait périr les chevaux des autres, qui ne purent par conséquent achever ce voyage<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Arrian. de Expedit. Alexandr. lib. VI, cap. 26.

de leur erreur, courut tout de suite chercher la côte. Après l'avoir découverte, il y fit creuser des puits, et ayant trouvé de l'eau potable, il fit approcher son armée, et longea pendant sept jours le rivage, sans jamais manquer d'eau; après quoi il se retira de nouveau dans l'intérieur des terres.

PAGE 722.

Ajoutez à tous ces fâcheux accidens la découverte d'un arbre semblable au laurier, qui devint funeste aux bêtes de somme; ceux de ces animaux qui en mangèrent, moururent avec l'écume à la bouche et tous les symptômes de l'épilepsie <1>. On y trouva encore une plante épineuse et dont les fruits sont couchés par terre, à la manière des concombres, mais pleine d'un suc si âcre, que quelques gouttes tombées dans les yeux suffisoient pour aveugler les hommes de même que les animaux <2>. L'usage des dattes qui n'étoient pas encore mûres, causa aussi la mort à beaucoup de soldats.

PAGE 723.

Il falloit de plus se garantir des serpents: cachés sous des herbes qui croissoient dans les sables, ils faisoient périr tous ceux qu'ils mordoient <sup>3</sup>.

\* Plin. lib. XII, cap. 8.

Les Orites, dit-on, étoient dans l'usage de frotter de poisons mortels leurs flèches faites d'un bois durci au feu. C'est d'un pareil trait que Ptolémée fut atteint; et il seroit mort des suites de sa

<1> Arrien parle aussi de cet arbre, sans rien dire de ses effets funestes. Il se borne à observer qu'on le trouve sur les bords de la mer, que quelquefois il croît à la hauteur de trente coudées, et que ses fleurs exhalent une odeur agréable <sup>1</sup>. Cela ne s'accorde pas avec Pline, qui fait de cet arbre un arbrisseau: *Frutex pestilens raphani, folio lauri, odore equos invitante, qui penè equitatu orbavit Alexandrum primo introitu: quod et in Gedrosis accidit* <sup>2</sup>.

<2> Il est de même question de cette plante épineuse aux endroits d'Arrien et de Pline

que je viens de citer. Le premier observe que sa tige coupée rendoit un suc abondant très-âcre, sans rien dire de ses mauvais effets sur les yeux. Le commencement du passage où Arrien parle de cette plante, est évidemment altéré, *καὶ ἄλλον εἶναι καυλὸν ἔκ τῆς πικρότα ἀκάρητος*. Il faut y lire, *ἔκ τίνος*. Pline, soit pour avoir confondu les deux plantes, soit pour toute autre raison, donne encore à la dernière, des feuilles semblables à celles du laurier: *Item laurino folio et ibi spina tradita est, cujus liquor aspersus oculis cæcitatem inferret omnibus animalibus*.

<sup>1</sup> Arrian, *ibid.* cap. 22. = <sup>2</sup> Plin. lib. XII, cap. 8.

PAGE 723.

blessure, s'il n'eût été secouru par Alexandre. Ce prince crut voir en songe un homme qui lui montra une racine avec sa tige et ses feuilles, et qui lui conseilla de la piler et de l'appliquer sur la blessure de Ptolémée. Dès qu'il fut éveillé, se rappelant la figure de la plante, il la chercha, la trouva en grande quantité, et s'en servit pour toute son armée. Les Barbares [dit-on], étonnés de la découverte d'un pareil remède, se soumirent volontairement à Alexandre. Mais il est plus naturel de penser que ce prince fut instruit de la vertu de ce végétal par quelqu'un [du pays], qui la connoissoit, et que ses flatteurs imaginèrent la fable du songe.

\* Arrian. lib. VI,  
cap. 24.

Alexandre, arrivé à la résidence royale <1> de la Gédrosie après soixante jours de marche depuis son départ de chez les Orites \*, fit reposer un peu son armée, et partit pour la Carmanie.

\* Voyez ci-dessus,  
pag. 94.

Tel est le côté méridional de l'Ariane \*, par rapport à la côte et au pays des Gédrosiens et des Orites, situé au-dessus de cette côte. La Gédrosie avance en grande partie dans l'intérieur des terres, jusqu'à toucher aux pays des Dranges, des Arachotes et des Paropamisades. Nous suivons Ératosthène pour ce qui regarde ces contrées, n'ayant point de meilleur guide à suivre.

Selon cet écrivain, l'Ariane est bornée à l'orient par l'*Indus*, au midi par l'Océan, au septentrion par le mont Paropamise et les autres montagnes qui s'étendent jusqu'aux Pyles Caspiennes; au couchant elle a les mêmes limites qui séparent la Parthyène de la Médie, et la Carmanie de la Parætacène et de la Perse.

§. VI.  
Étendue de l'Ariane.

LA largeur, dit-il, de l'Ariane, égale à la longueur du cours de l'*Indus* depuis le Paropamise jusqu'à son embouchure, est de 12,000 stades; d'autres disent 13,000 <2>. Sa longueur, en

<1> Cette résidence, selon Arrien <sup>1</sup>, s'appeloit *Poura*, ὁ δὲ χωρὸς Πούρα ἐνομαζέται; ce nom se retrouve aujourd'hui,

suivant d'Anville, dans celui de *Purg* ou *Forég*.

<2> Ces 13,000 stades de 1111  $\frac{1}{2}$  valent

<sup>1</sup> *Expedit. Alexandr.* lib. VI, cap. 24.

commençant par les Pyles Caspiennes (comme il est marqué dans l'itinéraire de l'Asie \*), est mesurée de deux manières. De ces Pyles pour aller à la ville d'Alexandrie, située chez les *Arii*, il n'y a qu'un chemin, qui traverse le pays des Parthes : ensuite une partie du chemin, en suivant la même direction, conduit, à travers la Bactriane et les montagnes qu'il faut franchir, à *Ortospana* et [à l'endroit qu'on nomme] le *carrefour de Bacira* <1>, situé chez les Paropamisades ; l'autre partie, se détournant un peu de l'*Aria* vers le midi, mène à Prophthasie, ville de la Drangiane <2>, puis se dirige de nouveau jusqu'aux frontières de l'Inde et au fleuve *Indus*, de façon que le chemin par la Drangiane et par l'Arachosie devient plus long. On l'évalue en tout à 15,300 stades <3>.

PAGE 723.

\* Littéralement, dans les stathmes de l'Asie. Voyez ci-dessus, pag. 12, not. 4.

Si l'on déduit de ce nombre 1300 stades pour le détour, les 14,000 stades <4> qui restent pourroient faire la véritable longueur de l'Ariane en ligne droite, longueur qui ne doit guère être moindre que celle de son côté [méridional et] maritime,

PAGE 724.

11° 42' d'un grand cercle de la terre, ou 234 lieues, et c'est la mesure de l'*Indus* prise en ligne droite, depuis sa sortie des montagnes jusqu'à la mer. G.

<1> Il y a dans le texte une petite tache, ΔΙΑ τὴν ἐκ Βακτρῶν τελόδου, qu'on peut aisément faire disparaître en lisant, ΚΑΙ τὴν ἐκ κ. τ. λ. La version de Xylander *per trivium*, c'est-à-dire, *par le carrefour*, est infidèle, l'usage de la langue Grecque, en pareil cas, voulant qu'on dise διὰ τῆς . . . τελόδου, et non point διὰ τῆν . . . τελόδου. De plus, elle contredit Strabon, qui dit ailleurs <sup>1</sup> qu'*Ortospana* étoit située au point même où l'on voyoit ce carrefour.

<2> *Prophthasie*, ville de la *Drangiane*. On peut voir ce qui a déjà été observé <sup>2</sup> au sujet de la ville et de la province dont il est ici question, ainsi que des mesures itinéraires que Strabon évalue à 15,300 stades.

J'ajouterai seulement, au sujet de la ville, que, suivant Charax, son ancien nom étoit *Phrada*, et que c'est Alexandre qui lui donna celui de *Prophthasie* <sup>3</sup>. Suivant Plutarque <sup>4</sup>, ce prince en a même été le fondateur ; c'est-à-dire que d'un bourg ou d'une petite ville qu'elle étoit, il en a fait une ville considérable.

<3> Nos cartes modernes, comme je l'ai dit, à la pag. 268 du livre XI, sont encore insuffisantes pour fixer avec quelque certitude les lieux par lesquels passaient les deux routes dont il est question. G.

<4> Nos cartes les plus récentes font compter en ligne droite, depuis le détroit de Firouz-kho, ou les Portes Caspiennes, jusqu'aux frontières de l'Inde prises à l'est de Candahar et vers le détroit de Bamian, la valeur de 12° 55' de l'échelle des latitudes, qui représentent 14,352 stades de 1111  $\frac{1}{2}$ . G.

<sup>1</sup> Tom. IV de la traduct. Franç. part. 1, pag. 267. = <sup>2</sup> *Ibid.* pag. 266, not. 3, et pag. 267, not. 3. =

<sup>3</sup> Apud Stephan. Byzant. in *Φερίδου*. = <sup>4</sup> *De Alexandr. fortun.* s. 5.



PAGE 724.

quoique quelques-uns augmentent l'étendue de ce dernier en ajoutant aux 10,000 stades <1> la Carmanie, évaluée à 6000 stades. Ce calcul suppose qu'ils ont compris dans leur mesure, ou les sinuosités des golfes, ou la partie de la côte de la Carmanie qui est dans le golfe Persique.

Le nom de l'Ariane s'étend sur une partie de la Perse, de la Médie, de la Bactriane septentrionale et de la Sogdiane ; et en effet, les peuples de tous ces pays parlent à peu près le même langage.

## S. VII.

Ordre dans lequel sont placés les divers cantons ou peuples de l'Ariane.

VOICI dans quel ordre sont placés les divers peuples de l'Ariane. Près de l'*Indus* sont les Paropamisades situés au-dessous du mont Paropamise ; viennent ensuite, vers le midi, les Arachotes, puis les Gédrosiens et ceux qui occupent la côte <2>. Les pays qu'occupent tous ces peuples, situés à l'occident et le long de l'*Indus*, passèrent en partie de la domination des Perses sous celle des Indiens. Alexandre en chassa les Arianiens, et y établit des colonies particulières ; mais Séleucus Nicator les céda\* ensuite à Sandrocottus par une convention matrimoniale, et reçut en échange cinq cents éléphants\*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 10.

\* Voyez Appian. Syriac. cap. 55 ; — Justin. lib. xv. cap. 4 ; — Plut. in Alexand. cap. 62.

A l'occident des Paropamisades sont les *Arii* <3>, et à celui des Arachotes et des Gédrosiens, les Dranges <4>. Les *Arii* touchent à ces derniers au septentrion et à l'occident, et les entourent en quelque sorte. La Bactriane a à sa gauche l'*Aria* et le pays des Paropamisades, qu'Alexandre traversa pour franchir le Caucase [Indien], lorsqu'il alloit à *Bactra*\*. Immédiatement après les

\* Balk.

<1> Voyez la note 4, pag. 95. G.

<2> Les Paropamisades étoient les habitants du Candahar d'aujourd'hui. — Les Arachotes ont occupé une portion du Ségestan, et particulièrement le canton qui porte encore le nom d'Arrokhage. — Les Gédrosiens étoient les peuples du haut Mékran. G.

<3> Les *Arii* possédoient une partie du Khorazan ; et la ville de Hérat, capitale de cette contrée, rappelle le nom de cet ancien peuple. G.

<4> Les *Drangæ*, que l'on croit être les mêmes que les *Zarangæi*, occupoient la partie occidentale du Ségestan, dont la ville capitale s'appelle encore Zarang. G.

*Arii*,

*Arii*, au couchant, sont les Parthes <1> et les environs des Pyles Caspiennes, et au midi, le désert de la Carmanie <2>, puis le reste de cette province et la Gédrosie <3>.

PAGE 724.

ON aura une idée plus juste de la position des montagnes que je viens de nommer, si l'on examine la route que fit Alexandre depuis la Parthyène jusqu'à *Bactra*, lorsqu'il poursuivait Bessus. Il se rendit d'abord à *Aria*\*; ensuite dans le pays des Dranges, où il fit mourir Philotas fils de Parménion, convaincu d'avoir conspiré contre lui. Il envoya en même temps à Ecbatane <4> des hommes chargés de faire périr Parménion, comme ayant trempé dans la conspiration de son fils. On dit que ceux qui devoient exécuter cette commission, se servirent de dromadaires, et se rendirent en onze jours à Ecbatane, chemin qu'on ne pouvoit faire ordinairement qu'en trente ou quarante jours.

S. VIII.  
Route qu'a faite Alexandre par ces cantons.

\* Je lis *Ἀεῖαρ*, *Aria*, au lieu d'*Ἀεῖαρν*, *Ariane*.

Les Dranges vivent à la persane : leur pays manque de vin ; mais ils ont des mines d'étain <5>.

[Je reviens à la route d'Alexandre.] Du pays des Dranges il passa chez les Évergètes <6>, ainsi nommés par Cyrus ; puis chez les

<1> Ces peuples étoient dans la partie occidentale du Khorasan. G.

<2> Le désert du haut Kerman. G.

<3> Le Mékran. G.

<4> L'emplacement d'Ecbatane est rapporté par d'Anville à celui de Gnerden, où il y a un ancien pyrée des Guèbres. Mais ce lieu seroit trop près de Zarang pour exiger les quarante jours de marche dont parle Strabon. L'ancienne Ecbatane me paroît représentée aujourd'hui par Hamédan. G.

<5> Les *Drangæ* sont les mêmes que les *Zarangæ*, quoique Pline<sup>1</sup> les regarde comme deux peuples différens, entre lesquels il place celui des *Evergetæ*. Ils avoient pour ville

capitale Prophthasie<sup>2</sup>, qui appartient aujourd'hui aux Persans, et qui, sous le nom de *Zarang*<sup>3</sup>, conserve l'ancien nom de la province, appelée maintenant du nom de *Ségestan*. Parce qu'on ne trouve actuellement aucune mine d'étain dans toute la Perse, Beckmann<sup>4</sup> regarde comme suspect ce que Strabon dit des mines de ce métal chez les *Drangæ*.

<6> Ce peuple portoit le nom d'*Ariaspes*; Cyrus, fils de Cambyse, leur donna celui d'*Évergètes*, c'est-à-dire, un nom Persan qui signifioit *bienfaiteurs* (comme le mot Grec *Évergètes*, *Εὐεργάται*), en considération des services qu'ils lui avoient rendus dans son expédition contre les Scythes<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Lib. VI, cap. 23. — <sup>2</sup> Voyez tom. IV de la traduction Française, pag. 266. — <sup>3</sup> D'Anville, *Géograph. ancien*. tom. II, pag. 289. — <sup>4</sup> *Beitr. zur Geschichte der Erfind.* vol. IV, pag. 368. — <sup>5</sup> *Arrian. Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 27.

PAGE 725.

\* Je lis  $\epsilon\tilde{\iota}\tau\alpha$  au lieu de  $\eta\tau\alpha$ .

\*\* A l'entrée de l'hiver.

Arachotes. Ensuite \*, au coucher des pléiades \*\*, il traversa le pays montagneux des Paropamisades, qui étoit alors couvert de neige, et presque impraticable. Ce qui rendoit moins pénible pour lui la difficulté des chemins, c'étoit le grand nombre de bourgs qu'il rencontroit sur sa route, et qui lui fournissoient en abondance tout ce dont il avoit besoin, excepté de l'huile. Il avoit à sa gauche les sommets du Paropamisse; les parties méridionales de cette montagne appartiennent à l'Inde et à l'Ariane, et les parties septentrionales et occidentales à la Bactriane. Après avoir passé dans ces lieux tout l'hiver, et y avoir fondé une ville <1>, il franchit les montagnes, laissant l'Inde à droite \*, et s'achemina vers la Bactriane par un pays nu, où l'on ne trouvoit que quelques arbres de térébinthe <2>, de la petite espèce. Ses soldats furent forcés, par le manque de subsistance, de se nourrir de la chair des bêtes de somme, qu'ils mangeoient même crue, n'ayant point de bois pour la faire cuire. Ce qui les aidait à digérer une pareille nourriture, c'est le *silphium* <3>, qui croît en abondance dans ce pays. Enfin ils arrivèrent à *Adrapsa* <4>, ville de la Bactriane, quinze jours après leur départ des lieux où ils avoient passé l'hiver, et de la ville nouvellement fondée:

\* Voyez ci-dessus, pag. 33.

S. IX.  
La Choarène.

AUX environs de ce pays, limitrophe de l'Inde, est située la

<1> Vraisemblablement *Alexandrie du Paropamisse*. Cette ville paroît avoir été située à peu de distance de l'entrée orientale du détroit de Bamian. G.

<2> C'est le pistachier; le passage de Théophraste cité par M. Falconer n'en laisse aucun doute. Le naturaliste Grec dit que cette espèce de térébinthe vient dans la Bactriane, et que son fruit, aussi gros que les amandes, est plus agréable au goût que ces dernières <sup>1</sup>.

<3> Voici encore un texte bien suspect:

'ΑΠΟΡΟΥΜΕΝΟΣ ΚΑΤ' ἑρροφῆς... διὰ τὴν ἀξυλίαν· ὡρὸς ΔΕ τὴν ὠμοσίαν πικρὸν ἢ ἀπὸ τῆς πῶ ἀλφιον. Il faut peut-être lire, 'ΑΠΟΡΟΥΜΕΝΟΙΣ ΔΕ ἑρροφῆς... διὰ τὴν ἀξυλίαν, ὡρὸς τὴν ὠμοσίαν, κ. τ. λ. Quant au *silphium* dont il est ici question, et qui vient aussi dans la Médie <sup>2</sup> et dans la Cyrénaïque de la Libye <sup>3</sup>, on croit que c'est notre *assafetida* <sup>4</sup>.

<4> D'Anville croit qu'*Adrapsa* peut être rapportée à Bamian. G.

<sup>1</sup> Voyez *Theophrast. Histor. plantar. lib. IV, cap. 5.* = <sup>2</sup> Voyez tom. IV de la trad. Franç. pag. 314. =

<sup>3</sup> Voyez ci-après, pag. 838 du texte Grec. = <sup>4</sup> Voyez *Sprengel, Histor. rei herbar. vol. I, pag. 39 et 84.*

*Choarène* <1>. De tous les cantons appartenant aux Parthes, c'est le plus voisin de l'Inde; il est à 19,000 stades de l'Ariane, où l'on se rend par le pays des Arachotes et par les montagnes dont nous avons parlé <2>.

PAGE 725.

Cratère [avec la partie de l'armée qu'il conduisoit] traversa ce pays, soumettant les peuples qui lui résistoient, et avançant en diligence pour rejoindre celle que commandoit Alexandre \*. Ces deux armées de terre arrivèrent en même temps dans la Carmanie; peu de temps après, Néarque entra dans le golfe Persique avec la flotte, dont la navigation avoit été contrariée par des accidens de toute espèce, et sur-tout par les obstacles que lui avoient opposés d'énormes baleines <3>.

\* Voyez ci-dessus, pag. 98.

IL est probable que les aventures de ce voyage maritime ont été exagérées par ceux qui les ont décrites; cependant ces exagérations mêmes attestent que les navigateurs ont eu à souffrir, quoiqu'au

S. X.  
Navigation de Néarque dans le golfe Persique, et aventures de son voyage.

<1> Ce canton devant se trouver dans le voisinage de l'Inde, ne peut être ni la *Choroane* ni la *Choronithrena* de Ptolémée; il paroît devoir répondre à la province de Gaour, la plus méridionale du pays de Balk, l'ancienne Bactriane. G.

<2> Je n'entends rien à cette phrase.

Ératosthène bornoit l'Ariane à l'est par l'*Indus*, au nord par la grande chaîne de l'Asie; et quel que soit l'emplacement de la *Choarene*, on ne peut mettre ce canton qu'immédiatement au-dessus de cette chaîne: ainsi, loin de se trouver à 19,000 stades ou 342 lieues de l'Ariane, il en étoit au contraire limitrophe.

De plus, comme Strabon semble dire que Cratère s'est rendu de la *Choarene* dans l'Ariane, en traversant le pays des *Arachotes*, et que ces peuples étoient compris dans l'Ariane, on doit penser que ce dernier mot n'est pas celui que Strabon avoit écrit, et qu'il aura été substitué par les copistes au nom de quelque autre contrée, et peut-être

à celui de la Carmanie. Mais cette supposition ne leveroit pas toutes les difficultés. La route qui conduit de la *Choarene*, ou des environs de Bamian, par le pays des *Arachotes*, est assez droite, et feroit tout au plus 14,000 stades, au lieu de 19,000, en la prolongeant même jusqu'à l'entrée du golfe Persique. Ainsi tout me porte à croire que le passage qui m'arrête, est incomplet ou corrompu. G.

<3> Il faut lire, *παραπρωήσαντες διά τήν ἄλλην παραπρωείαν, καί τὰ μεγέθη τῶν κητῶν*, comme a lu Xyländer, *multas cum aliis ærumnas, tum ob cetorum magnitudinem perpressus*, de même que le traducteur Italien, *avendo patito assai sì per altri travagli, sì per la smisurata grandezza delle balene*. Je ne crois pas qu'on puisse admettre la correction de M. Tzschucke, qui, sur la foi des manuscrits, a cru devoir retrancher la première conjonction de ce texte altéré: *παραπρωήσαντες ΚΑΓ' ΔΙΑ τήν ἄλλην, καί παραπρωείαν, καί τὰ μεγέθη τῶν κητῶν*.

PAGE 725.

\* *Cachalots.*  
Voyez Strab. tom. I  
de la version Française,  
pag. 415, n.° 2.

fond ils aient eu plus de peur que de mal. Ce qui les troublait le plus, c'étoient de grands physétères\*, qui, agitant subitement la mer par l'eau qu'ils lançoient de leurs éventails, obscurcissoient l'air, et formoient une espèce de brouillard qui empêchoit les navigateurs de distinguer les objets situés devant eux.

Ce phénomène, dont les Grecs ne connoissoient pas la cause, avoit répandu l'effroi parmi eux; mais ils furent bientôt rassurés par leurs pilotes, qui leur apprirent que c'étoient de grands animaux marins qui causoient cette agitation des flots, et qu'un grand bruit, et [sur-tout] le son de la trompette, les mettoient facilement en fuite. Néarque alors, se portant à pleines voiles vers la partie de la mer occupée par les baleines, les poursuivoit avec impétuosité en même temps qu'il faisoit sonner de la trompette, et les obligeoit de se plonger dans la mer. Un peu après cependant elles reparoissoient encore du côté de la poupe, pour se précipiter de nouveau sous les ondes; ce qui ressembloit à un combat naval.

Ceux qui voyagent aujourd'hui dans l'Inde, parlent aussi de monstrueux animaux qui se montrent à la surface de la mer, mais qui ne paroissent ni souvent ni en grand nombre à-la-fois auprès des bâtimens, et qui s'éloignent aussitôt qu'ils entendent des cris ou le son de la trompette.

PAGE 726.

Selon les mêmes voyageurs, ces animaux n'approchent point de la terre; mais les os de leurs cadavres, dépouillés de chair et apportés par les flots, fournissent aux Ichthyophages la matière dont ils construisent leurs cabanes, comme nous venons de le dire\*. Selon Néarque, il y a de ces baleines qui ont jusqu'à vingt-trois orgyies de long <1>.

\* Voyez ci-dessus,  
pag. 26.

<1> *Vingt-trois orgyies de long.* Arrien<sup>1</sup>, d'après le même Néarque, dit *vingt-cinq orgyies*. Élien<sup>2</sup>, d'après Onésicrite, donne aux baleines un demi-stade de long.

— L'orgyie du stade de  $1111 \frac{1}{2}$  dont

se servoit Néarque, répondoit à environ 37 pouces: ainsi les 23 orgyies dont il est question, doivent s'évaluer de 70 à 71 pieds de roi, ou plus exactement à 23 mètres. G.

<sup>1</sup> *Indic.* cap. 30. = <sup>2</sup> *De Natur. animal.* lib. XVII, cap. 6.

Le même écrivain rapporte qu'il détruisit un préjugé qui régnoit parmi les hommes de son équipage. On croyoit qu'il existoit dans ces mers une île funeste à tous ceux qui s'en approchoient. On débitoit qu'un [vaisseau, de ceux qu'on nomme] *cercurus* <1>, étant arrivé près de cette île, avoit disparu; que des personnes envoyées à sa recherche n'avoient point osé débarquer, et s'étoient contentées d'appeler à haute voix les hommes du navire, mais que, n'ayant reçu aucune réponse, elles s'en étoient retournées. Tout le monde attribuoit à l'île cette disparition : mais Néarque, s'y étant rendu lui-même, en fit le tour, accompagné d'une partie de son équipage. N'ayant pas aperçu le moindre indice qui pût justifier une pareille opinion, il revint, et prouva, par la reconnaissance qu'il venoit de faire, et dans laquelle lui et les siens auroient également dû périr, que les bruits dont cette île étoit l'objet, n'étoient nullement fondés, et que la perte du vaisseau pouvoit être l'effet d'une des mille autres causes possibles.

LE dernier pays de toute cette région qui suit [au couchant] l'embouchure de l'*Indus*, est la Carmanie. Le premier de ses promontoires <2>, d'où l'on aperçoit l'Arabie heureuse, avance vers l'océan au midi, et concourt avec un autre promontoire <3>

§. XI.  
Étendue de la Carmanie.

<1> *Cercurus* est le nom d'une espèce de navire; et il est d'autant plus difficile d'en donner l'étymologie, qu'il paroît composé de deux synonymes *κέρκος* et *οὐρά*, qui tous deux signifient *queue*. Les grammairiens, que cette composition extraordinaire embarrassoit, l'ont dérivé de *Cercyra*, nom de l'île connue aujourd'hui sous celui de *Corfou*, et dans laquelle ils ont supposé que cette espèce de navire étoit en usage, tandis que Plin en attribue l'invention aux habitans de l'île de Cypre<sup>1</sup>.

<2> Le cap de Jask d'aujourd'hui. G.

<3> Le promontoire *Maceta* du Périples de Néarque, l'*Asaborum promontorium* de Ptolémée, maintenant le cap Moçandon.

En disant que ce cap et celui de la Carmanie forment l'entrée du golfe Persique, Strabon confond le cap de Jask avec celui de Kuhetek, qui est vis-à-vis du Moçandon. Le cap de Kuhetek me paroît avoir été connu de Néarque; c'est le point où il fait commencer la contrée *Harmoza*, et ce cap dans Ptolémée est appelé *Harmozum*. Voyez mes *Recherches*, tom. III, pag. 67, 68, 109. G.

<sup>1</sup> *Plin.* lib. VII, cap. 56.

PAGE 726.

de cette dernière contrée à former l'entrée du golfe Persique ; ensuite la côte se replie vers ce golfe, et se prolonge jusqu'à ce qu'elle aille toucher à la Perse.

La Carmanie s'étend aussi en grande partie dans l'intérieur des terres, entre la Perse et la Gédrosie, et dépasse même cette dernière vers le septentrion ; ce dont on peut s'assurer encore en considérant la fertilité du sol.

## S. XII.

Productions de la Carmanie.

\* Voyez ci dessus, pag. 97.

EN effet, la Carmanie produit toute sorte de grands arbres, excepté l'olivier, et elle est arrosée par plusieurs fleuves, au lieu que la Gédrosie ne diffère guère \* du pays des Ichthyophages : aussi celle-ci est-elle souvent affligée par la disette, et ses habitans sont-ils obligés de mettre chaque année [une grande partie de] la récolte en réserve, de crainte de manquer de provisions les années suivantes.

Selon Onésicrite, il existe dans la Carmanie un fleuve <1> qui charrie des paillettes d'or. On trouve encore dans la même province des mines de ce métal, ainsi que des mines d'argent, de cuivre et de cinabre <2>. On y voit de plus deux montagnes, l'une de sel fossile, l'autre d'orpiment.

La Carmanie a aussi un désert qui touche à la Parthyène et à la Parætacène. Elle produit les mêmes fruits que la Perse, et notamment des raisins. On sait que la vigne connue parmi nous sous le nom de *Carmanienne* porte souvent des grappes longues de deux coudées <3>, avec une graine bien grosse et bien serrée. Il est probable que, dans son pays natal, cette vigne doit produire des fruits plus beaux encore.

<1> Le fleuve *Hytanis*, selon Pline : *flumen Carmaniæ Hytanis portuosum, et auro fertile* <sup>1</sup>.

<2> Ptolémée <sup>2</sup> place la mine de cinabre

dans une île nommée *Sagdiana*, et située dans le golfe Persique, près de la côte de la Carmanie.

<3> Environ 18-pouces. G.

<sup>1</sup> *Plin. lib. vi, cap. 23.* = <sup>2</sup> *Lib. vi, cap. 8.*

LES Carmaniens se servent d'ânes, même à la guerre, les chevaux étant rares dans leur pays. Ils sacrifient aussi des ânes à Mars, le seul dieu qu'ils aient en vénération, étant naturellement belliqueux. Chez eux, on ne peut se marier qu'après avoir apporté la tête d'un ennemi au roi. Celui-ci, après l'avoir reçue, dépose dans un endroit du palais le crâne [dépouillé des chairs]; il coupe la langue en petits morceaux, qu'il mêle avec de la farine; et après avoir goûté lui-même du mets qu'il a fait, il le donne à celui qui a apporté la tête: celui-ci le mange en famille. Plus un roi reçoit [et conserve] de ces têtes, plus il est renommé.

Selon Néarque, l'idiome et les usages des Carmaniens ressemblent beaucoup au langage et aux coutumes des Perses et des Mèdes.

L'entrée du golfe Persique est évaluée à plus d'une journée de navigation d'un cap à l'autre <1>.

<1> Τὸ δὲ εἶμα τῆ Πέρσῃ ΚΟΛΠΟΥ μῆζον διάστημα ἡμερησίον. A ce texte, que j'ai rendu littéralement, il manque, ce me semble, une négation; en l'y ajoutant, ΚΟΛΠΟΥ ΟΥ μῆζον, κ. τ. λ. on aura ce sens: *L'entrée du golfe Persique n'excède point une journée de na-*

*vigation d'un cap à l'autre.* Arrien dit positivement que la distance qui séparait ces deux caps, étoit évaluée à environ une journée de navigation, πλοῦν ὡς ἡμέρης<sup>2</sup>; et Strabon a déjà dit<sup>2</sup>, et dira dans la suite<sup>3</sup>, que d'un de ces caps on pouvoit apercevoir l'autre.

<sup>1</sup> Arrian. Indîc. cap. 32. = <sup>2</sup> Suprà, pag. 109. = <sup>3</sup> Pag. 765 du texte Grec.

PAGE 727.

S. XIII.

Usages des Carmaniens.



## CHAPITRE III.

## DE LA PERSE.

*Étendue, Nature et Peuples de la Perse. — La Suside. — Ville de Suse. — Étendue et Fleuves de la Suside. — Ville de Persepolis. — Ville de Pasargades, et Tombeau de Cyrus. — Trésors du Roi des Perses. — Nature du climat de la Suside. — Fertilité de la Suside. — La Sitacène. — Mœurs et Religion des Perses. — Éducation des Enfants chez les Perses. — Usages et Coutumes des Perses. — État ancien de la Perse. — Révolutions de la Perse.*

PAGE 727.

S. 1.<sup>er</sup>

Étendue, nature et peuples de la Perse.

\* Golfe Persique.

APRÈS la Carmanie, vient la Perse. Cette contrée s'étend beaucoup sur toute la côte du golfe auquel elle a donné son nom \* ; mais elle s'étend bien plus encore dans l'intérieur des terres, surtout en longueur, depuis la Carmanie au midi, jusqu'aux peuples de la Médie au septentrion.

Quant à son climat, la Perse peut être divisée en trois parties, dont chacune est d'une nature bien différente. La partie maritime, évaluée à 4300 ou 4400 stades <1>, est brûlante, sablonneuse <2>, et ne produit que des palmiers <3> : elle finit au plus grand fleuve de ce pays, connu sous le nom d'*Oroatis* <4>. Celle qui est située

<1> 77 à 79 lieues marines. G.

<2> Au lieu d'*ἀνεμώδης*, sujette aux vents, je lis *ἀμμώδης*, sablonneuse, d'après la correction de Tyrwhitt, confirmée par Arrien, dont le texte a aussi besoin d'une légère correction : Τὴν δὲ Περσίδα γῆν τελεῖται νεμῶσαι τῶν ὀρέων λόγος κατέχει. Τὸ μὲν αὐτῆς πρὸς τῇ Ἐρυθρῇ θαλάσῃ οἰκούμενον, ἀμμώδες πῆται καὶ ἀκαρπὸν ὑπὸ καύματος· τὸ δὲ ἘΠΙΤΕ-

ΛΕΩΣ πρὸς ἄρκτον τε καὶ βορέην ἀνεμὸν ἰόντων, καλῶς κεκράσθη τῶν ὀρέων, κ. τ. λ. ' Il me paroît clair qu'il faut lire . . . τὸ δὲ ἘΠΙΤΟΥΤΑΔΕ ὩΣ πρὸς ἄρκτον, κ. τ. λ.

<3> Cette lisière aride, qui ressemble au *Tehama* de l'Arabie, est appelée *Kermésir*, ou le pays chaud, par les Perses modernes. G.

<4> L'*Oroatis*, le même fleuve que

\* Arrian. Indic. cap. 40.

au-delà,

au-delà, abonde, au contraire, en toute espèce de fruits, ainsi qu'en gras pâturages propres à nourrir des bestiaux ; c'est une plaine arrosée par plusieurs fleuves et lacs. La troisième partie, située vers le septentrion, est froide et montagneuse : à l'extrémité de celle-ci se tiennent les pâtres des chameaux.

Selon Ératosthène, la longueur de la Perse, depuis certains caps [du golfe Persique] en tirant vers le nord et les Pyles Caspiennes [jusqu'à la Parætacène], est d'environ 8000 stades ; le reste, [depuis cette dernière] jusqu'aux Pyles Caspiennes, n'excède point 2000 stades <1>. Sa largeur dans l'intérieur des terres,

Néarque avoit appelé *Arosis*, est l'Ab-Chirin de nos jours. Voyez mes *Recherches*, tom. III. G.

<1> Selon Ératosthène ... n'excède point 2000 stades. J'ai été obligé de paraphraser le texte, qui, s'il n'est point altéré par les copistes, est au moins exprimé d'une manière inintelligible. Ma paraphrase est fondée sur un passage parallèle de notre géographe <sup>1</sup>. D'après ce passage, M. Seidel pense qu'il faut lire ici 3000, et non pas 2000 stades <sup>2</sup>. Mais ce n'est pas l'unique défaut du texte ; il faudroit également y changer, d'après ce même passage, les 8000 en 9000 stades ; et y ajouter plus de mots que ma version n'en exprime, pour que les deux passages s'accordassent parfaitement. Ainsi, au lieu de, μήκος ... ὅτι ὀκτακισχίλιων, κατὰ πέντε ἑξακισχίλιους ἄκρας · λοιπὸν δ' ἐστὶν ὅτι κασπίης πύλας ἢ πλείους ἢ τῶν δις χιλίων, peut-être faudroit-il lire, μήκος ... ὅτι ἑννακισχίλιους, κατὰ πέντε ἑξακισχίλιους ἄκρας · λοιπὸν δ' ἐστὶν ὅτι κασπίης πύλας ἢ πλείων τῶν τρισχιλίων. Selon Ératosthène, la longueur de la Perse depuis certains caps [du golfe Persique], en tirant vers le nord et les Pyles Caspiennes [jusques à la Parætacène], est d'environ

9000 stades ; le reste, [depuis cette dernière] jusques aux Pyles Caspiennes, n'excède point 3000 stades. C'est la manière la plus simple de rétablir ce texte ; il y en a une autre, moins probable à la vérité, mais par laquelle il approcheroit davantage de l'autre passage que nous venons de citer. La voici : μήκος ... ὅτι ὀκτακισχίλιους, κατὰ δὲ πέντε ἑξακισχίλιους ἄκρας, καὶ ἑννακισχίλιους · λοιπὸν ... ἢ πλείων τῶν τρισχιλίων. Selon Ératosthène, la longueur de la Perse, en tirant vers le nord et les Pyles Caspiennes [depuis la côte du golfe Persique jusques à la Parætacène], est d'environ 8000 stades, et même 9000 à partir de certains caps de ce golfe ; le reste ... 3000 stades.

— Quoique ce passage ressemble par quelques expressions à celui des pag. 207-212 du second livre, je ne crois pas qu'on puisse s'autoriser de l'un pour changer les mesures de l'autre.

Dans le second livre, Strabon, d'après Ératosthène, donne la mesure du côté occidental de l'Ariane, depuis les bords de la mer Erythrée, c'est-à-dire, depuis le cap méridional de la Carmanie, ou le cap de Jask, jusqu'aux Portes Caspiennes ; il la trouve de onze à douze mille stades, et l'on a vu qu'elle

<sup>1</sup> Lib. II, pag. 80, et de la trad. Franç. tom. I, pag. 212. = <sup>2</sup> Seidel, *Eratosthen. Geograph. fragment.* pag. 177.

depuis la ville de Suse jusqu'à celle de *Persepolis*, est de 4200 stades <1>; depuis cette dernière jusqu'aux frontières de la Carmanie, elle est de 1600 stades <2>.

Les peuples qui habitent la Perse sont les Patischores, les Achéménides et les Mages; ces derniers mènent une vie très-sage. On y trouve encore les Cyrtiens et les Mardes <3>, qui sont adonnés au brigandage, et quelques autres peuples agriculteurs <4>.

étoit exacte. Ici Strabon donne l'étendue de l'empire des Perses, du midi au nord; et comme les frontières méridionales de la Perse, aux temps d'Alexandre et d'Ératosthène que Strabon copioit, se trouvoient près de l'île de Keish et du promontoire *Tarsias*, le cap Gherd d'aujourd'hui, c'est de ce cap, le plus méridional de la Perse, que la nouvelle mesure doit être prise, et non du cap de Jask, puisque dans le passage actuel il n'est plus question de la *mer Érythrée*. Or 8000 stades de  $1111\frac{1}{2}$ , ou la valeur de  $7^{\circ} 12'$  de l'échelle des latitudes, pris du cap Gherd, aboutissent vers la hauteur de Kachan, aux limites de l'ancienne *Paratacène*; et 2000 stades de plus conduisent à Heblerud, situé au milieu des défilés de Khaûar et de Firouz-kho, connus autrefois sous le nom général de Portes Caspiennes. G.

<1> La mesure de 4200 stades est assez exactement, sur les cartes de d'Anville, la distance de Tuster à Estakar, où l'on trouve des ruines considérables qu'on croit être celles de *Persepolis*. Ce géographe a construit cette portion de ses cartes dans l'hypothèse que Tuster étoit l'ancienne Suse; mais cette dernière ville est plus occidentale que Tuster, et conserve encore le nom de Suz. L'intérieur de la Susiane, ou le Khosistan, est très-peu connu. Voyez mes *Recherches*, tom. III. G.

<2> Cette mesure place les anciennes frontières de la Perse et de la Carmanie les plus

voisines de *Persepolis*, vers Rudhan, Pérek, et Darab-gherd. G.

<3> Le nom de *Patischores*, Πατισχορῆς, ou *Pastichores*, Παστιχορῆς, comme portent quelques manuscrits, ne se trouve dans aucun écrivain, excepté Strabon. Les *Achéménides*, dont descendoient les rois des Perses, étoient, suivant Hérodote <sup>1</sup>, une branche des Pasargades, la plus illustre des tribus de la Perse. Le nom moderne *Adgem*, synonyme de *Persan*, représente assez celui d'*Achéménides*. Les *Mages* sont connus de tout le monde. Les *Cyrtiens*, Κύρτιοι, pourroient bien être ceux qu'on appelle aujourd'hui les *Kurdes*. La ville de *Cyrtæ* <sup>2</sup>, située sur le golfe Persique, paroît avoir appartenu à cette tribu des Cyrtiens; car, quoiqu'ils habitassent les montagnes à l'extrémité septentrionale de la Perse, Strabon nous avertit qu'ils y émigrèrent d'ailleurs, de même que les *Mardes* <sup>3</sup>. Ceux-ci, qu'Hérodote <sup>4</sup> place parmi les tribus nomades des Perses, s'appeloient encore *Amardes*, Ἀμάρδοι <sup>5</sup>. Cette différence vient peut-être de l'article oriental *Al*, qui, joint au nom, a produit *Almardes*, et par corruption *Amardes*, les *Mardes*.

<4> Selon Hérodote <sup>6</sup>, ces peuples agriculteurs étoient les *Panthialæi*, les *Derusiæi* et les *Germanii* [Πανθιαλαῖοι, Δερουσιαῖοι, Γερμανῖοι]. Ces derniers sont les mêmes que les *Carmanii*, ou habitans de la Carmanie <sup>7</sup>, connue aujourd'hui sous le nom de *Kerman*.

<sup>1</sup> Lib. 1, cap. 125. = <sup>2</sup> Voyez *Ctes. Persic.* §. 40. = <sup>3</sup> *Strab.* tom. IV, part. 1, pag. 309-310. = <sup>4</sup> *Ubi suprâ.* = <sup>5</sup> *Strab. ubi suprâ.* = <sup>6</sup> Lib. 1, cap. 125. = <sup>7</sup> Voyez *Larcher*, traduction d'Hérodote, tom. VIII, pag. 223, édit. de 1802.

LA Suside, située entre la Babylonie et la Perse, est aussi regardée presque comme faisant partie de cette dernière. Elle a pour capitale Suse, ville très-remarquable : car les Perses, s'étant rendus maîtres de la Médie sous la conduite de Cyrus, et voyant que leur pays étoit, pour ainsi dire, à l'extrémité de la terre, mais que la Suside, au contraire, étoit plus rapprochée de la Babylonie et des autres nations, firent de Suse la capitale de leur empire, en considération de son importance, de sa situation dans une contrée limitrophe de la Perse, et parce qu'elle n'avoit jamais entrepris rien de grand par elle-même, ayant été toujours soumise à d'autres peuples, et regardée comme appartenant à un corps plus considérable <1>, excepté peut-être dans les temps héroïques.

PAGE 727.

S. 11.  
La Suside.

PAGE 728.

EN effet, on prétend que Suse fut fondée par Tithon père de Memnon ; qu'elle étoit plus longue que large, qu'elle avoit 120 stades de tour, et que sa citadelle portoit le nom de *Memnonium* <sup>2</sup>. Les Susiens s'appellent aussi *Cissiens*, et Æschyle nomme la mère de Memnon *Cissia* <2>. Ce Memnon fut enterré à *Paltos* de la Syrie, près du fleuve *Badas* <3>, comme le dit Simonide dans un de ses dithyrambes Déliques, intitulé *Memnon*. Suivant quelques

S. 111.  
Ville de Suse.<sup>2</sup> Voyez Hérodote, liv. V, chap. 54.

<1> Et parce qu'elle n'avoit jamais... à un corps plus considérable, καὶ ΤΡΙΤΟΝ πὸ μὲνδύποπ... ἀλλ' αἰεὶ ὑφ' ἐπέροισ ὑπάρξαι· καὶ ἐν μέρει ΤΕΤΑΚΤΑΙ συστήματος μείζονος. J'ai changé, d'après la correction indubitable de Tyrwhitt, le deuxième mot du texte, ΚΡΕΪΤΤΟΝ, en ΤΡΙΤΟΝ : littéralement, et parce qu'en troisième lieu, elle... à un corps plus considérable. Mais ce texte a encore besoin d'un autre changement dans les lettres et dans la ponctuation ; il faut lire... ὑπάρξαι, καὶ ἐν μέρει ΤΕΤΑΧΘΑΙ συστήματος μείζονος. Ce changement, confirmé par tous les traducteurs, appartient encore à

Tyrwhitt ; mais ni M. Tzschucke ni M. Falconer n'en ont fait mention.

<2> Æschyle nomme la mère de Memnon *CISSIA*. Vraisemblablement dans la tragédie intitulée *Memnon*, qui n'est point parvenue jusqu'à nous ; mais dans *les Perses*, pièce qui existe encore, il donne au *Memnonium* les noms de *Κίσινον ἔρκος* <sup>2</sup>, la forteresse Cissienne, et de *Κίσινον πόλισμα*, la ville Cissienne.

<3> Près du fleuve *BADAS*. Les variantes de ce nom, *Βαδῶν*, sont *Βαυδῶν*, *Baudus*, et *Βαυδῶν*, *Bandas*. Vossius prétend qu'il faut lire *Βάλδον*, *Baldus* <sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Æschyl. Pers. vers. 17. Conf. et vers. 117. = <sup>2</sup> Voss. Observation. ad Pomp. Mel. lib. 1, cap. 12, S. 27.

PAGE 728.

\* Voyez Hérodote,  
liv. 1, chap. 179.

historiens, les murs, les temples et le palais royal de Suse étoient ; comme ceux de Babylone <sup>a</sup>, construits en briques cuites au feu et liées avec du bitume. Polyclète, au contraire <1>, dit que Suse étoit sans murs, et qu'elle avoit 200 stades de tour.

Les Perses prirent le soin d'embellir Suse plus qu'aucune autre résidence royale ; cependant ils n'estimèrent pas moins *Persepolis* et *Pasargades* <2>. C'étoit dans cette dernière, comme dans un lieu mieux fortifié, et qui étoit en même temps le patrimoine de leurs ancêtres <3>, que les rois de Perse avoient leurs trésors et leurs tombeaux. Ils avoient encore une résidence à *Gabæ*, vers les parties supérieures de la Perse, et une autre sur la côte, à l'endroit nommé *Taoce* <4>.

Tel étoit l'état des choses à l'époque où l'empire des Perses subsistoit : mais les rois postérieurs eurent d'autres résidences moins magnifiques, depuis que la Perse eut vu son territoire entamé par les Macédoniens, et plus encore par les Parthes ; car les Perses actuels, quoiqu'ayant encore un roi de leur nation, ont perdu une grande partie de leur puissance, et sont dans la dépendance du roi des Parthes\*.

\* Voyez ci-dessous,  
pag. 144.  
Voyez Hérodote,  
liv. X, chap. 52.

Suse est située dans l'intérieur des terres sur le Choaspe <sup>b</sup>, au-delà du pont <5> jeté sur ce fleuve.

<1> Polyclète, au contraire, dit. Je corrige Πολύκλειτος ΔΕ . . . φησί, comme a lu le traducteur Italien, *ma Policleto dice*, au lieu de Πολύκλειτος ΤΕ . . . φησί.

<2> Aujourd'hui Pasa ou Fésa. G.

<3> La ville de *Pasargades*, ou, comme on le trouve écrit dans quelques manuscrits d'Arrien <sup>1</sup>, *Pasagardes*, appartenoit à la tribu du même nom, de laquelle descendoient les rois des Perses par les Achæménides <sup>2</sup>.

<4> A l'endroit nommé ΤΑΟCΕ, πὲ κατὰ ΤΗΝ ΤΑΟΚΗΝ λεγόμενῃν. Je suis de l'avis de ceux qui pensent qu'il faut lire ici ΤΗΝ

ΤΑΟΚΗΝ, et non pas ΤΗΝ ὈΚΗΝ, à l'endroit nommé *ΟCΕ* <sup>3</sup>. Le texte d'Arrien <sup>4</sup> et celui de Ptolémée <sup>5</sup> justifient cette correction. Selon ce dernier, *Taoce* étoit le nom d'un cap et d'une ville, et *Taoène* celui de leur territoire.

— La ville de *Taoce* existe encore sous le nom de Taüg ou Taiüg ; elle est située sur le fleuve Grân, l'ancien *Granis*. G.

<5> J'ai dit que Suse conserve le nom de Suz. — Le *Choaspe*, connu aussi sous la dénomination d'*Eulæus*, est le Kerkhah d'aujourd'hui, qui vient se jeter dans la rivière de Karun, l'ancien *Pasitigris*. G.

<sup>1</sup> De *Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 18. = <sup>2</sup> Voyez pag. 114, not. 3. = <sup>3</sup> Voyez la note de M. Tzschucke. = <sup>4</sup> *Indic.* cap. 39. = <sup>5</sup> Lib. VI, cap. 4.

MAIS la Suside descend jusqu'à la mer, et sa côte s'étend presque depuis les frontières de celle de la Perse jusqu'à l'embouchure du Tigre, dans un espace d'environ 3000 stades <1>.

PAGE 728.  
S. IV.  
Étendue et fleuves  
de la Suside.

Le Choaspe, qui a sa source chez les *Uxii* <2>, traverse la Suside, et se rend vers cette même côte, où il se décharge dans la mer <3> : car la Suside est séparée de la Perse par une chaîne de montagnes escarpées et rudes, qui ne laissent qu'un passage <4> étroit, difficile à franchir, et qui d'ailleurs est occupé par des brigands de profession; ils pousoient l'insolence jusqu'à rançonner les rois mêmes, toutes les fois que ceux-ci vouloient passer de Suse en Perse. Selon Polyclète, le Choaspe, l'*Eulæus* <5>, et même le Tigre, réunissent leurs eaux dans un lac <6>, et de là ils se déchargent dans la mer. Sur ce lac, il y a une place de commerce, par la raison que, les écluses construites à dessein <7> sur ces

PAGE 729.

<1> Lisez 2000 stades, comme Strabon le dira dans l'instant. G.

<2> Les *Uxii* habitoient le haut Khosistan. La contrée qu'ils occupoient conserve le nom d'Asciac. G.

<3> Strabon prolonge le nom de *Choaspes* jusque dans la partie inférieure du *Pasitigris*, qui reçoit ce fleuve. J'ai dit que le *Choaspes* étoit aussi appelé *Eulæus*. Ce dernier nom a fini par prévaloir sur ceux de *Choaspes* et de *Pasitigris*, qu'on ne trouve plus ni dans les cartes de Ptolémée, ni dans les écrivains postérieurs. G.

<4> On nommoit ce passage indistinctement, *Pyles Persiques*<sup>1</sup> et *Pyles Susides*<sup>2</sup>, et même *Roches Susides*<sup>3</sup>.

<5> C'est par erreur que Strabon fait deux fleuves différens du *Choaspes* et de l'*Eulæus*. Ces deux noms appartenont à la rivière de Suse. Voyez Daniel, cap. 8, vers. 2, 16; — Herodot. lib. 1, cap. 188; lib. v, cap. 49,

52; — Plin. lib. VI, cap. 31; lib. XXXI, cap. 21; — Arrian. lib. VII, cap. 7; — Ptolem. lib. VI, cap. 3. — Voyez aussi mes *Recherches*, tom. III, pag. 92. G.

<6> Ce lac, qui occupoit une grande partie des terres marécageuses que traversent les embouchures du Tigre, n'existe plus. G.

<7> Les écluses construites à dessein. Le texte dit, *les cataractes construites à dessein, διὰ τῶν καταρράκτας ἐπιτηδῆς γινόμενης*, et Arrien<sup>4</sup> se sert du même terme de *cataractes*; mais on voit bien que ce mot ne peut signifier ici que des écluses, en comparant sur-tout cet endroit avec un autre où Strabon dit *cataractes faites de main d'homme, καταρράκτας χειροποίητας*<sup>5</sup>. C'est ce même passage qui nous explique ce que Strabon entend ici par la phrase, *construites à dessein*. Les Perses, dit notre géographe, avoient pratiqué ces écluses sur le Tigre et sur l'Euphrate, pour se mettre, du côté de

<sup>1</sup> *Infrà*, pag. 120, et Arrian. *de Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 18. = <sup>2</sup> *Polyæn. Stratagem.* lib. IV, cap. 3, s. 27. = <sup>3</sup> *Diodor. Sicul.* lib. XVIII, cap. 68. = <sup>4</sup> *De Expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 7. = <sup>5</sup> *Strab. infrà*, pag. 740 du texte Grec.

PAGE 729.

\* Le Choaspé et l'Eulæus.

fleuves ne permettant point de voiturier par eau les marchandises qui viennent de la mer ou qui s'y rendent, on est obligé de les transporter par terre jusqu'à Suse, dans un espace, dit-on, de 800 stades <1>. D'autres prétendent que les fleuves \* qui passent par Suse, se réunissent en un seul lit, celui du Tigre, à l'endroit où ce fleuve reçoit les canaux <2> de l'Euphrate, et que c'est pour cela que le Tigre prend à son embouchure le nom de *Pasitigre* <3>.

la mer, à l'abri de quelque invasion des peuples voisins. Arrien <sup>1</sup> affirme la même chose. Il est possible que ce dessein ait été gratuitement attribué aux Perses par les Macédoniens, qui auront pris pour des précautions contre des ennemis, ce qui étoit fait pour l'arrosage des terres <sup>2</sup>.

<1> De la manière dont le texte est conçu, il est difficile de savoir si l'on comptoit ces 800 stades depuis la mer avec laquelle communiquoit le lac, ou depuis la partie la plus septentrionale de ce dernier, jusqu'à Suse. Pline <sup>3</sup> place cette ville à 250 milles [2000 stades] du golfe Persique. Quant à la partie grammaticale du texte, *ὀκτακοσίους γὰρ ἔϊναι σταδίους εἰς Σούσα λέγουσιν ἄλλοι ἄλλοι δὲ φασί, κ. τ. λ.*, il faut retrancher un de ces deux *ἄλλοι*, le premier, si l'on veut que la phrase soit grecque.

— La mesure de 800 stades est trop courte, et ne s'accorde point avec nos cartes modernes. Je soupçonne que Strabon avoit écrit *1800 stades*. La mesure de Pline, ou plutôt les 2000 stades qui en résultent, et qui doivent être comptés à  $1111\frac{1}{2}$  au degré, confirmeroient ma conjecture. G.

<2> *A l'endroit où etc.* Au lieu de *ΚΑΤ' ΤΑ'Σ μεταξὺ δώρυχας*, j'ai pensé qu'il falloit lire *ΚΑΤΑ' ΤΑ'Σ μεταξὺ δώρυχας*. Sans cette correction, le texte signifieroit, *se réunissent au lit du Tigre et aux canaux de l'Euphrate*.

<3> Strabon se borne à rapporter cette absurde étymologie du nom de *Pasitigre*, sans chercher à expliquer ce qui étoit inexplicable, du moins pour les Grecs : mais Eustathe <sup>4</sup> a cru tout bonnement que le composé *Πασίπηγες* valoit autant que *Παρσιῶς Τίγεις*, *Tigre de toute sorte*, sans songer que la composition même du mot est faite contre l'analogie ; car de même que le très-petit nombre des noms ainsi composés et consignés dans les Lexiques, *πασίγῳτος, πασιμέλινα, πασιφανής, πασιφίλος*, signifient, *connu de tous, chère à tous, visible à tous, ami de tous*, de même *Πασίπηγες* signifieroit *Tigre à tous*, c'est-à-dire qu'il ne signifieroit rien. Ainsi il est plus sûr de regarder ce composé comme un nom appartenant aux langues Orientales, et auquel les Macédoniens n'ont fait qu'ajouter une terminaison Grecque. Il signifie, selon quelques-uns <sup>5</sup>, *Tigre septentrional* ; selon d'autres <sup>6</sup>, son vrai nom seroit *Παρσίπηγες*, *Parsitigre*, c'est-à-dire, *Tigre Persique*, pour le distinguer du Tigre de l'Assyrie.

— Voyez mes *Recherches*, tom. III, pag. 88 et suivantes.

Il seroit trop long de rapporter ce que j'ai dit sur le *Pasitigris*, et sur les erreurs que l'on a commises en parlant de ce fleuve, qui est, je crois, le Mezbour ou la rivière de Karun des géographes Orientaux. G.

<sup>1</sup> *Ubi supra.* — <sup>2</sup> Voyez *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. V, part. II, pag. 370. — <sup>3</sup> Lib. VI, cap. 27. — <sup>4</sup> In *Dionys. Perieget.* vers. 1163. — <sup>5</sup> *Vincent, the Voyage of Nearchus*, pag. 409. — <sup>6</sup> Voyez les notes de M. *Falconer* sur *Strabon*, pag. 1033.

Selon Néarque, la côte de la Suside est pleine de bancs : elle se termine à l'embouchure de l'Euphrate, près de laquelle est un bourg où l'on porte les marchandises de l'Arabie ; car la côte de cette dernière vient se joindre à celle de la Suside, vers les lieux où se déchargent l'Euphrate et le Pasitigre. Tout l'intervalle est occupé par un lac qui reçoit le Tigre. En remontant le Pasitigre, on trouve, à la distance de 150 stades de son embouchure, le pont <1> qui conduit de la Perse à la ville de Suse, et qui est à 60 stades de cette dernière. Le Pasitigre est à environ 2000 stades de l'Oroatis <2>. On compte 600 stades de navigation par le lac \* pour arriver à l'embouchure du Tigre, près de laquelle on trouve un bourg de la Suside <3>, situé à 500

\* Que Pline (lib. VI, cap. 27) nomme lac Chaldaïque.

<1> Selon Arrien, ce pont devait être éloigné de l'embouchure du Pasitigre de plus de 150 stades ; car Néarque, après une navigation de 150 stades, jeta l'ancre pour attendre des nouvelles de la marche d'Alexandre. Dès qu'il eut appris que ce prince approchoit du pont pour y faire passer son armée, il recommença sa navigation pour s'y rendre aussi <sup>1</sup>. Ce qui suit dans le texte, *πὴν ἀγροσαν ἔπι Σούσα ἔκ τῆς Περσίδος*, qui conduit de la Perse à la ville de Suse, quoique traduit littéralement, n'est pas fort clair ; et il ne le seroit point, je pense, davantage, quand même on croiroit pouvoir remplacer les mots imprimés en lettres capitales par ceux-ci, *ἔπι Σούσα ἔκ τῆς Πασιτίγριδος*, qui conduit du Pasitigre à Suse, ou quand on en changeroit seulement le second en *ΣΟΥΣΙΔΑ . . . de la Perse à la Suside*.

<2> Néarque, selon Arrien, avoit compté 2000 stades depuis le fleuve Arosis ou Oroatis jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Dans un autre passage du même auteur, on lit aussi que *la navigation le long des côtes de la Susiane, jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, est de 2000 stades*. Cette dernière

phrase, qui contredit la mesure de Néarque, me paroît être une interpolation faite dans quelque exemplaire du Périples de ce navigateur, que Strabon et Arrien avoient également consulté. Suivant Pline, la distance de l'Oroatis à Charax situé sur le Pasitigris à 960 stades, c'est-à-dire, à 17 ou 18 lieues, au-dessus de la mer, est seulement de 240 M. P. ou 1920 stades ; ce qui fait voir l'impossibilité d'admettre les 2000 stades de l'Oroatis à l'embouchure du Pasitigris. G.

<3> Près de laquelle on trouve un bourg de la Suside, *πλησίον . . . κώμην οἰκείσθαι τὴν Σουσιανήν*. Il faut supprimer cet article, ou bien lire *πλησίον . . . κώμην οἰκείσθαι τινὰ Σουσιανήν*. Il est possible aussi que sous cet article soit caché le nom du bourg, . . . *οἰκείσθαι Ἄγινιν Σουσιανήν*, un bourg de la Suside nommé Aginis : c'est le nom que donne Arrien <sup>2</sup> à ce bourg, qui paroît être le même que l'Aphle de Pline <sup>3</sup>. Celui-ci le place à 65 milles de Suse, ce qui fait à-peu-près les 500 stades de Strabon et d'Arrien. Cet accord s'oppose à ce qu'on admette la correction de d'Anville, qui proposoit de lire 1500, au lieu de 500 <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Arrian. Indic. cap. 42. = <sup>2</sup> Indic. cap. 42. = <sup>3</sup> Lib. VI, cap. 27. = <sup>4</sup> Voyez Schmieder, Animadvers. ad Arrian. Indic. cap. 42, pag. 223.



PAGE 729.

stades de Suse. En remontant l'Euphrate, depuis son embouchure jusqu'à Babylone, on a, à droite et à gauche, un pays bien habité, de plus de 3000 stades d'étendue <1>. Onésicrite dit que l'Euphrate et le Tigre entrent dans le lac, d'où le premier ressort ensuite pour se décharger dans la mer par une bouche particulière.

\* Voyez ci-dessus, pag. 117.

Il y a encore d'autres passages étroits [dans les montagnes], outre ceux des *Uxii*, par lesquels on entre \* dans la Perse. Alexandre, pour hâter sa marche, les força tous, et traversa soit les Pyles Persiques, soit les autres gorges, dans le desir de connoître les lieux les plus importans de la Perse, mais sur-tout ceux où étoient déposés les trésors royaux, pleins des tributs que les Perses avoient levés sur l'Asie pendant un si grand nombre d'années.

Il passa un plus grand nombre de fleuves, qui traversent le pays, et qui se déchargent dans le golfe Persique; car après le Choaspe vient le *Copratas*, ainsi que le Pasitigre <2>, qui a sa source aussi dans le pays des *Uxii*. On y trouve encore le fleuve *Agradates* <3>, nommé depuis *Cyrus* par le roi [de ce nom]; il traverse la partie de la Perse connue sous le nom de *Cœle-Persis*\*, aux environs de la ville de Pasargades.

\* C'est-à-dire, la Perse creuse.

S. V.  
Ville de *Persepolis*.

ALEXANDRE passa aussi l'Araxe près de *Persepolis* <4>, rési-

<1> Les changemens arrivés depuis vingt siècles aux embouchures et aux cours du Tigre et de l'Euphrate, ainsi que le peu de connoissances exactes qu'on a pu recueillir jusqu'à présent sur l'intérieur de l'ancienne Babylonie, ôtent tout moyen de vérifier les trois mesures précédentes. G.

<2> Je crois, comme je l'ai dit, que le *Choaspes* est le *Kerkhah*, qui passe à Suz; le *Copratas* me paroît être l'*Ab-Zal*, que l'on rencontre à Dizfoul; et le *Pasitigris*, le *Mezbour*, nommé aussi rivière de Tuster, parce qu'il baigne les murs de cette ville; plus au

midi on l'appelle rivière de *Karun*, et *Khor Mouza* à son embouchure. G.

<3> J'ignore le nom moderne de ce fleuve. Nous manquons de bonnes cartes pour suivre dans cette partie de la Perse la marche d'Alexandre. G.

<4> L'Araxe est le *Bend-Emir*. — Les ruines de *Persepolis* se voient à *Istakar* sur-nommé *Tchil-minar*, ou Quarante Colonnes, à cause de la quantité de colonnes que l'on y trouve, et dont plusieurs sont encore debout. Ce sont les restes d'un temple qui paroît n'avoir jamais été couvert. Corn. Le Brun  
dence

dence magnifique, sur-tout par les riches trésors qu'elle renferme. Ce fleuve a sa source dans la Parætacène <1>, et reçoit le *Medus* <2>, qui vient de la Médie. L'un et l'autre traversent une vallée extrêmement fertile, qui touche, de même que *Persepolis*, à la Carmanie, vers l'orient. Alexandre brûla le palais royal de cette ville <3>, pour venger les Grecs, dont les Perses avoient dévasté par le fer et par le feu les temples et les villes.

PAGE 729.

PAGE 730.

IL passa ensuite à la ville de Pasargades <4>, qui étoit aussi une ancienne résidence royale. Il y visita le tombeau de Cyrus : c'étoit une petite tour construite au milieu d'un jardin, et cachée par un bosquet. La partie inférieure de cette tour étoit massive ; mais à son sommet on voyoit une chambre et une espèce de chapelle, où l'on ne pénétroit que par une très-petite ouverture. Aristobule dit qu'il y entra par ordre d'Alexandre, pour décorer le tombeau ; il y trouva un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillemens en quantité, et des bijoux enrichis de pierres précieuses. Tous ces objets existoient lors de cette première visite d'Aristobule : mais dans la suite ils furent enlevés, excepté le lit et le cercueil, qu'on avoit cassés, après avoir déplacé le cadavre ; ce qui prouva, dit Aristobule, que ce pillage

§. VI.

Ville de Pasargades, et tombeau de Cyrus.

est, je crois, celui qui en a donné les dessins les plus détaillés et les plus exacts. G.

<1> La capitale actuelle de l'ancienne *Parætacene* est Ispahan. G.

<2> Probablement l'Ab-Kuren. G.

<3> On a déjà observé <sup>1</sup> qu'Arrien confond la ville de *Persepolis* avec celle de *Pasargades*, ou *Pasagardes*, à moins qu'il n'y ait une lacune dans son texte. En effet, cet historien, d'après la manière dont ce texte est conçu, semble mettre le palais royal incendié dans la dernière de ces deux

villes : Ἐνπεῦθεν δὲ ἀποδῆν αὐτῆς ἤλαυνεν εἰς ΠΕΡΣΑΣ... ἔλαβε δὲ καὶ τὴν ἐν ΠΑΣΑΓΑΡΔΑΙΣ κτήματα, ἐν ταῖς Κύρου τῆς πρώτης θησαυροῦς... τὴν βασιλείαν δὲ τὴν Περσικὰ ἐνέπρησε <sup>2</sup>. M. Schmieder, dans une note sur ce passage, pense qu'il faut entendre le premier mot Πέρσας, *Perses*, dans le sens de *Persepolis*, Περσέπολιν. Je suis porté à croire qu'il faut plutôt le remplacer par le nom même de cette ville.

<4> Cette ville est appelée aujourd'hui Pasa ou Fésa. G.

<sup>1</sup> *Exam. des historiens d'Alexandre*, pag. 311, not. 5, édit. de 1804. = <sup>2</sup> *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. III, cap. 18.

n'étoit point l'ouvrage du satrape <1>, mais que des voleurs, s'étant introduits dans la tour, n'avoient laissé que les objets qu'ils n'avoient pu emporter.

Ce vol, dit-il, fut commis, quoique le tombeau fût entouré d'une garde composée de Mages, auxquels il étoit assigné un mouton par jour pour leur nourriture, et un cheval par mois <2>. Mais l'éloignement de l'armée d'Alexandre, qui étoit partie pour la Bactriane et pour l'Inde, donna occasion à plusieurs désordres, dans le nombre desquels il faut aussi mettre celui-ci. Voilà tout ce que dit Aristobule, qui rapporte encore l'inscription trouvée sur le tombeau, et conçue en ces termes : **PASSANT, JE SUIS CYRUS <3>; J'AI ACQUIS L'EMPIRE AUX PERSES; J'AI RÉGNÉ SUR L'ASIE : NE M'ENVIE DONC PAS CE MONUMENT.**

Onésicrite, au contraire, dit que cette tour avoit dix étages, dont le plus haut renfermoit le corps de Cyrus, et que l'inscription étoit double : l'une Grecque, tracée en caractères Persans, et conçue en ces termes, **JE SUIS CYRUS, ROI DES ROIS, ET JE REPOSE ICI;** et l'autre en langue Persane, exprimant le même sens.

Onésicrite fait encore mention de l'inscription trouvée sur le tombeau de Darius. La voici : **J'AIMOIS MES AMIS : JE FUS**

<1> Ce satrape se nommoit *Orxines*. Si l'on en croit Quinte-Curce, ce fut l'eunuque Bagoas qui le dénonça à Alexandre; comme l'auteur de la violation du monument de Cyrus, et qui le fit périr comme tel<sup>1</sup>. Arrien nomme bien ce satrape, et compte au nombre des crimes pour lesquels Alexandre le fit mettre à mort, celui d'avoir volé des tombeaux royaux; mais, loin de lui attribuer expressément le pillage de celui de Cyrus, il se borne à dire qu'Alexandre fit appliquer à la question les Mages gardiens du tom-

beau, mais qu'il ne put tirer d'eux aucun éclaircissement<sup>2</sup>. Selon Plutarque, au contraire, ce fut un Macédonien nommé *Polymaque*, qu'Alexandre punit de mort pour avoir pillé le monument de Cyrus<sup>3</sup>.

<2> Le cheval étoit destiné à être offert en sacrifice en l'honneur de Cyrus; comme nous l'apprend Arrien<sup>4</sup>. Cet historien ajoute au mouton destiné pour les Mages, *du vin et de la farine*.

<3> A ce nom Arrien<sup>5</sup> ajoute, **FILS DE CAMBYSE, 'O KAMBYΣΟΥ.**

<sup>1</sup> *Quint. Curt. lib. x, cap. 1.* = <sup>2</sup> *Arrian. de Exped. Alexandr. lib. vi, cap. 29 et 30.* = <sup>3</sup> *Plutarch. Vit. Alexandr. cap. 69.* = <sup>4</sup> *Ubi supra, cap. 29.* = <sup>5</sup> *Ibid.*

EXCELLENT CAVALIER, EXCELLENT ARCHER, EXCELLENT CHASSEUR <1>; RIEN NE M'ÉTOIT IMPOSSIBLE.

PAGE 730.

Selon Aristus de Salamine <2>, postérieur de beaucoup à Aristobule et à Onésicrite, le monument [où reposoit le corps de Cyrus] étoit une grande tour à deux étages, placée à la suite [des sépultures des rois] des Perses <3>. Il ajoute que le tombeau

<1> Suivant Athénée, il faudroit encore ajouter à l'építaphe ces mots : JE POUVOIS ENCORE BOIRE BEAUCOUP, SANS M'ENIVRER : Ἡδονάμην καὶ οἶνον πίνειν πολλόν, καὶ πῶτον φέρειν καλῶς <sup>1</sup>.

<2> Strabon <sup>2</sup> a déjà fait mention de cet Aristus. Arrien, Athénée et Clément d'Alexandrie en parlent aussi <sup>3</sup>. Vossius soupçonne que c'est le même Aristus que le philosophe académicien qui étoit contemporain et ami de Cicéron, et maître de Brutus <sup>4</sup>.

<3> Je ne sais si j'ai saisi le sens de cette partie du texte, que certainement ceux qui m'ont précédé, n'ont point éclaircie. Je la mettrai sous les yeux du lecteur avec leurs versions, pour qu'il soit en état d'en juger lui-même : Λέγει ΔΕ' Δίτιρον πὴν πύργον καὶ μέγαν, ἘΝ ΔΕ' ΤῆΙ ΠΕΡΣΩΝ ΔΙΑΔΟΧῆΙ ἸΔΡΥΣΘΑΙ, φυλάττει δὲ τὸν τάφον. L'ancienne version Latine porte : *Refert turrim magnam fuisse, duo tabulata habuisse, et in successione Persarum conditam fuisse*. Celle de Xylander n'en diffère guère : *Refert turrim magnam fuisse, et duo tabulata habuisse, in successione Persarum conditam*. Le traducteur Italien dit : *Dice che la torre avea due palchi, ed era grande, e che fù edificata nella successione dei Persiani*. J'ignore comment Bréquigny a entendu cette phrase, puisque nous n'avons pas la version que ce savant avoit faite du xv.<sup>e</sup> livre de Strabon. Les commentateurs ont gardé le plus profond silence, comme si cette *succession des Perses*

étoit la chose du monde la plus claire. Il y eut un moment où je pensai que le texte avoit été bouleversé par les copistes, et qu'en retranchant l'infinitif ἰδρύσθαι, on pourroit le rétablir de cette manière : Λέγει ΔΕ', ἘΝ ΤῆΙ ΔΙΑΔΟΧῆΙ ΤΩΝ ΠΕΡΣΩΝ, Δίτιρον πὴν πύργον καὶ μέγαν, φυλάττει δὲ τὸν τάφον. Dans ce cas, le terme διαδοχή, qu'on pourroit rendre en français par le seul mot de *succession*, deviendroit le titre du livre d'Aristus, et le sens seroit : *Aristus de Salamine . . . dit, dans son Histoire des rois des Perses, que la tour étoit grande, &c.* On sait que διαδοχή, *succession*, ou διαδοχαί, *successions*, étoit le titre des ouvrages où l'on donnoit l'histoire ou le catalogue de personnes du même état ou de la même profession, selon l'ordre chronologique dans lequel elles avoient succédé les unes aux autres. On cite les *Successions des philosophes*, Διαδοχαί φιλοσόφων, composées par Nicias et par Sotion, et la *Succession des philosophes*, Διαδοχή φιλοσόφων, écrite par Sosicrates <sup>5</sup>; c'est-à-dire, *l'histoire des philosophes dans l'ordre où ils s'étoient succédé dans leurs écoles ou sectes*. Tel pouvoit être le titre d'une histoire des rois des Perses, écrite par Aristus : néanmoins, dans le silence des manuscrits, une pareille correction du texte seroit plus que téméraire. J'ai mieux aimé supposer, du moins dans le sens d'Aristus, que dans la même enceinte il y avoit plusieurs tombeaux de rois séparés en diverses suites ou rangées, selon l'origine de ceux qui y étoient inhumés. A

<sup>1</sup> Athen. lib. x, pag. 434. — <sup>2</sup> Tom. IV de la trad. Franç. part. II, pag. 399. — <sup>3</sup> Vossius, de Historic. Græc. lib. 1, cap. 10, pag. 62. — <sup>4</sup> Idem, ibid. — <sup>5</sup> Idem, ibid. pag. 128, 392 et 415.

étoit gardé, et il rapporte la même inscription [que celle que je viens de citer], écrite en grec et en persan.

Cyrus eut de la prédilection pour les Pasargades, à cause de la dernière victoire qu'il avoit remportée chez eux sur Astyage, roi des Mèdes, et qui lui valut l'empire de l'Asie. Il fit bâtir une ville <1> avec un palais royal, en mémoire de cette victoire.

## S. VII.

Trésors du roi des Perses.

ALEXANDRE fit transporter <2> tous les trésors de la Perse

peine j'avois fini cette longue note, que je me suis aperçu que Brisson<sup>1</sup> avoit entendu les mots, *ὃν δὲ τῆ Περσῶν διαδοχῆ ἰδρύσθαι*, dans ce sens, *translato in Persas imperio exstructam*, c'est-à-dire que la tour fut construite après que l'empire de l'Asie eut passé des Mèdes aux Perses. Quoique je ne sois pas pleinement convaincu de la justesse de cette explication, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de la communiquer au lecteur.

<1> La ville appelée du nom de *Pasargades*, qui est aussi celui de la tribu. Anaximène<sup>2</sup> prétend que ce nom signifie *camp des Perses*, *Περσῶν στρατόπεδον*. Si cela est, il faut écrire et prononcer *Parsagades*, et non *Pasargades*, ni, comme on le trouve dans quelques manuscrits d'Arrien, *Pasagades*.

<2> Tous les interprètes ont lié le commencement de ce paragraphe avec le paragraphe qui précède, de façon qu'ils font dire à Strabon que *Cyrus transporta tous les trésors de la Perse dans la ville de Suse*. Cette erreur est d'autant plus excusable, que c'est Strabon lui-même qui y a donné lieu, en négligeant de répéter le nom d'Alexandre après la longue digression qu'il a faite sur le tombeau de Cyrus : car il me paroît évident qu'il faut lier cette phrase avec ce qui est dit plus haut (page 121) de l'arrivée d'Alexandre dans la ville de Pasargades, et regarder tout

ce qui les sépare comme une parenthèse, de cette manière : *Ἔτα εἰς Πασαργάδας ἦκε· καὶ τῶν δ' ἦν βασιλείων ἀρχαίων.* (*Ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸν Κύρου τάφον εἶδεν . . . τῆς νίκης μνημῆσιον.*) *Πάντα δὲ τὰ ἐν τῇ Περσίδι χεῖματα ἐξεσκουδάσατο εἰς τὰ Σῦσα, κ. τ. λ.* *Il passa ensuite à la ville de Pasargades, qui étoit aussi une ancienne résidence royale. (Il y visita le tombeau de Cyrus . . . en mémoire de cette victoire.) Il fit transporter tous les trésors de la Perse dans la ville de Suse, &c.* Si l'on doutoit encore de la justesse de cet arrangement et de ce sens du texte, le témoignage de Diodore de Sicile suffiroit pour nous convaincre qu'il est question ici d'Alexandre, et non point de Cyrus. Cet historien, après avoir raconté la prise de *Persopolis*, dit qu'Alexandre, voulant déposer à Suse tous les trésors acquis dans cette expédition, fit venir de cette ville, de même que de Babylone, des bêtes de somme et des chariots pour les voiturer<sup>3</sup>. Arrien, d'accord avec Strabon et Diodore de Sicile pour ce qui regarde l'exportation des trésors de la Perse, ne diffère de ces deux écrivains qu'en ce que, selon lui, les trésors déposés d'abord à Suse, sous la garde d'un régiment de Macédoniens, commandé par Clitus, furent ensuite transportés dans la citadelle d'Ecbatane, et confiés à Harpalus<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Brisson, *de regio Persar. principat.* lib. 1, cap. 250, pag. 327. — <sup>2</sup> Apud Stephan. *Byzant.* in *Πασαργάδας*. — Cf. Eustath. in *Dionys. Perieget.* vers. 1069. — <sup>3</sup> *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 71. — <sup>4</sup> *Arrian. Exped. Alexandr.* lib. III, cap. 19.

dans la ville de Suse, si riche déjà par elle-même en argent et en meubles précieux : mais il n'y fixa point son séjour\*, ayant choisi pour sa résidence Babylone, qu'il avoit le projet d'embellir <1>, et qui renfermoit aussi des trésors.

On dit que, sans compter les richesses de Babylone, et l'or et l'argent pris sur l'ennemi et qui se trouvoient dans le camp d'Alexandre <2>, les seuls trésors de Suse et de la Perse montoient à 40,000, et selon quelques-uns, à 50,000 talens <3>. D'autres

<1> Un de ces embellissemens étoit le port qu'Alexandre y fit creuser, et qui pouvoit contenir mille vaisseaux de guerre<sup>1</sup>. Il ordonna de plus aux Babyloniens de rétablir tous les temples, et notamment celui de Belus, que Xerxès avoit détruits<sup>2</sup>.

<2> On dit que . . . . d'Alexandre. J'ai ajouté les deux derniers mots au texte, qui est d'ailleurs altéré, comme le prouvent les versions, qui sont toutes plus ou moins embarrassées. Suivant ce texte, *φασὶ δὲ, χωρὶς τῶν ἐν Βαβυλῶνι, καὶ τῶν ἐν τῷ στραπέδῳ τῶν περὶ ταῦτα μὴ ληφθέντων*, *αὐτὰ τὰ ἐν Σύσει, κ. τ. λ.* l'ancien traducteur Latin a dit : *Tradunt præter ea quæ Babylonæ et in castris erant, QUÆ AD HOC SUMPTA NON FUERE, in Persia et Susis inventa fuisse, &c.* Xylander n'a fait que changer les mots de cette version représentés en lettres capitales, en ceux-ci : *ET IN HANC SUMMAM NON VENERE*. Le traducteur Italien dit : *Senza i tesori di Babilone et quelli che erano in campo, CHE NON ERANO COMPRESI CON QUESTI, quelli di Susa et della Persia, &c.* Mais le texte, tel qu'il est, *καὶ τῶν ἐν τῷ στραπέδῳ τῶν περὶ ταῦτα μὴ ληφθέντων*, se refuse absolument au sens, et tout ce qui se trouvoit dans le camp et qui n'étoit point compris dans les trésors de Babylone, que lui donnent les

trois versions que je viens de citer, et il n'en présente aucun autre plus raisonnable. Je pense qu'en changeant la préposition, et en retranchant la négation, on peut lire, *Τῶν παρὰ ταῦτα ληφθέντων*, et c'est cette correction que j'ai tâché d'exprimer dans ma version. De ces richesses prises sur l'ennemi par les soldats d'Alexandre, les plus considérables furent celles qu'ils s'étoient procurées par le pillage de l'opulente ville de *Persepolis*, pillage dont le récit seul fait frémir. Les soldats, dit Quinte-Curce, non contents de l'or et de l'argent dont ils étoient chargés, massacroient à-la-fois les prisonniers, sans épargner même ceux auxquels, un moment auparavant, ils avoient rendu la liberté au prix de leur fortune : *Auro argentoque onusti, vilia captivorum corpora trucidabant ; passimque obvii cædebantur, quos antea pretium sui miserabiles fecerat*<sup>3</sup>.

<3> Les seuls trésors de Suse et de la Perse montoient à 40,000, et selon quelques-uns, à 50,000 talens. Suivant Arrien<sup>4</sup>, il y avoit dans les trésors de Suse 50,000 talens d'argent. Quinte-Curce<sup>5</sup> donne la même somme d'argent non monnoyé. Diodore de Sicile<sup>6</sup> évalue l'or et l'argent non monnoyés à 40,000 talens, auxquels il ajoute 9000 talens en dariques d'or. Plutarque<sup>7</sup> ne parle

<sup>1</sup> Arrian. *Expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 19. = <sup>2</sup> *Idem*, lib. III, cap. 16, et lib. VII, cap. 17. =

<sup>3</sup> *Quint. Curt.* lib. V, cap. 6. — Conf. *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 70. = <sup>4</sup> Lib. III, cap. 16, S. 12. =

<sup>5</sup> Lib. V, cap. 2. = <sup>6</sup> Lib. XVII, cap. 66. = <sup>7</sup> *Vit. Alexandr.* §. 36.

\* Il faut lire sans l'article, *ἡγαῖτο βασιλειον*.

PAGE 731.

\* Arrien (*Expedit.*  
*Alex.* lib. III, cap. 19,  
S. 9) dit 7000.

prétendent que les trésors rassemblés de tous les côtés de l'empire à Ecbatane montoient à la somme de 180,000 talens <1>, sans compter 8000 \* talens que Darius, dans sa fuite de la Médie, emportoit avec lui, et qui furent pillés par ses assassins.

Alexandre choisit Babylone [ pour en faire sa résidence ], parce que, supérieure à toutes les villes par sa grandeur, elle possédoit encore beaucoup d'autres avantages.

S. VIII.  
Nature du climat  
de la Suside.

LA Suside est, à la vérité, un pays bien fertile ; mais l'air y est brûlant, sur-tout à Suse, comme le dit Aristobule <2>.

Pour preuve de cette excessive chaleur, il rapporte que des lézards et des serpens, pendant l'été, lorsque le soleil est dans son midi, ne peuvent traverser les rues de Suse, d'un bout à l'autre, sans être brûlés ; ce qui n'arrive nulle part dans la Perse, quoiqu'elle soit plus méridionale que la Suside.

Il ajoute que, pour faire chauffer promptement l'eau des bains, on n'a qu'à l'exposer au soleil ; que l'orge épanchée sur un sol échauffé par les rayons de cet astre sautille <3> comme feroit

que de 40,000 talens d'argent monnoyé. Par les trésors de la Perse, Strabon entend ceux de *Persepolis*, qui, selon Diodore de Sicile<sup>1</sup> et Quinte-Curce<sup>2</sup>, montoient à 120,000 talens, et ceux de Pasargades, que ce dernier<sup>3</sup> évalue à 6000 talens.

<1> Les 49,000 talens de Suse ajoutés aux 126,000 de *Persepolis* et de Pasargades<sup>4</sup> produisent la somme de 175,000 talens. Si à cette dernière somme on ajoute 2600 talens pris à Damas<sup>5</sup>, et 4000<sup>6</sup> ou 3000<sup>7</sup> talens pris à Arbèles, on aura les 180,000 talens en compte rond. Cette somme a été évaluée à un milliard quatre-vingts millions de notre monnaie<sup>8</sup>.

<2> Le texte dit simplement, *ὡς φησιν*

*ἐκαίνοσ, comme il dit [ ut ille dicit ]*. On pourroit croire que cette phrase se rapporte à Alexandre ; et en effet il seroit bien possible que ce prince eût parlé du climat de la Suside dans les lettres qu'il envoyoit à sa mère, ou à Antipater. Mais alors Strabon auroit dit, *ὡς φησιν αὐτὸς, comme il le dit lui-même*. Un peu avant ces mots, il faut lire *ἐκπυροῖν πὴν ἀέρα ἔχει ΚΑΙ καυματῶν*, avec la conjonction, que tous les interprètes ont exprimée, et que le manuscrit de l'Escorial a conservée.

<3> Le texte est ainsi conçu : *πὸς δὲ κελ-  
δοὺς διακαυρεῖσας εἰς πὴν ἥλιον ἌΔΗΘΕΣΘΑΙ,  
καδῆσθαι ἐν τοῖς ἰσπῶις τοῖς κάχρως* : littéralement,

<sup>1</sup> Lib. XVII, cap. 71. = <sup>2</sup> Lib. V, cap. 6. = <sup>3</sup> *Ibid.* = <sup>4</sup> Voyez la note précédente. = <sup>5</sup> *Quint. Curt.* lib. III, cap. 13. = <sup>6</sup> *Idem*, lib. V, cap. 1. = <sup>7</sup> *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 64. = <sup>8</sup> Voyez *Exam. critiq. des histor. d'Alexandre*, pag. 429 de l'édition de 1804.

celle qu'on torréfie dans un four ; que c'est à cause de cette même chaleur, que l'on couvre les maisons de terrasses de deux coudées d'épaisseur, et qu'ayant besoin d'habitations vastes pour se garantir d'un air étouffant, on est obligé, faute de longues poutres, de construire les maisons plus longues que larges. Les poutres de palmier [ dont ils se servent \*, dit-il ] ont cela de particulier, que, quand elles vieillissent, elles ne se plient pas vers le bas, comme les poutres ordinaires, mais qu'elles poussent en haut, de façon qu'elles soutiennent mieux le toit \*.

On regarde comme la cause de cette chaleur excessive les hautes montagnes qui dominent la Suside du côté du septentrion ; tous les vents du nord, passant par-dessus leurs sommets, se rendent

\* Voyez ci-dessous, liv. XVI, pag. 739 du texte Grec.

\* Conf. Xenoph. de Cyr. disciplin. lib. VII, cap. 5. §. 11, et Plutarch. Symposiac. lib. VIII, quæst. 4. §. 5.

*l'orge épandue au soleil est moulue, comme celle qui est mise dans le four.* Comme cela ne signifie rien, Casaubon prétendoit que ἄλιθεσαι doit être pris ici dans le sens de devient propre à être moulue, comme celle qu'on torréfie dans les fours pour le même usage. Si cela étoit, Strabon auroit dit, καθάπερ τὰς ἐν πῖσι ἰπνοῖς κάχρυσ, ou plus brièvement, καθάπερ τὰς κάχρυσ, puisque ce dernier mot cachrys suffit seul pour signifier orge torréfiée. L'Abréviateur de Strabon, à la place du mot ἀλιθεσαι, a employé le mot ΦΥΤΕΣΘΑΙ, qui donne un sens plus raisonnable : *l'orge épandue au soleil se torréfie aussi bien que celle qu'on met dans les fours.* Mais, à la place de cette singulière variante, plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, donnent ἈΛΕΑΙΝΕΣΘΑΙ, *l'orge épandue au soleil se chauffe aussi bien que Sc.* Ce terme est-trop foible ; et au lieu de l'introduire dans le texte, comme a fait M. Tzschucke, je lui préférerois le φρύγεσαι de l'Abréviateur, et même ἄλιθεσαι du texte de Casaubon. Cependant aucun de ces trois mots n'est

celui dont Strabon s'est servi : la vraie leçon est cachée sous ἈΛΗΘΕΣΘΑΙ ou ἈΛΕΑΙΝΕΣΘΑΙ du texte. En effet, si l'on changeoit l'un ou l'autre de ces deux mots en ἈΛΛΕΣΘΑΙ, le sens seroit celui que présente ma version, *l'orge épandue . . . sautille comme feroit Sc.* Ce sens, qu'on l'approuve ou non, sera toujours celui que Plutarque a adopté, en employant l'infinitif ἐκπιδαῖν, qui est le synonyme d'ἀλλεσαι. Voici son texte : Καὶ γὰρ ἐστὶν ἡ Βαβυλωνία σφόδρα πυρώδης, ὥστε τὰς μὲν κειθὰς χαμόθεν ἘΚΠΙΔΑΪΝ καὶ ἀποπάλλεσαι πολλάκις, οἷον ὑπὸ φλεγμονῆς τῶν πέπων σφυγμὸς ἐχόντων : c'est-à-dire, d'après la traduction d'Amyot, *car tout le pays d'alentour de Babylone est fort ardent, de manière que les grains d'orge emmy l'air sautent et petillent bien souvent contre-mont, comme si la terre, par la vehemence de l'inflammation, eust un pouls hault qui les feist ainsi sauteler.* Il est possible que Strabon ait aussi écrit ἈΠΟΠΑΛΛΕΣΘΑΙ, autre synonyme d'ἐκπιδαῖν qui se trouve dans le texte de Plutarque que je viens de citer ; mais le sens sera toujours celui qu'exprime ma version.

<sup>1</sup> Plutarch. Vit. Alexandr. §. 35.



PAGE 731.

aux parties méridionales de la province, sans s'approcher des plaines <1> du milieu. Dans celles-ci l'air est calme, sur-tout dans la saison où les vents étésiens tempèrent la chaleur des autres pays.

S. IX.  
Fertilité de la Suside.

LA Suside est tellement fertile en blé, que le froment et l'orge rapportent ordinairement au centuple, et quelquefois même au double de cette quantité <2> : aussi a-t-on soin d'y faire les sillons bien espacés, de peur que les racines, en se rapprochant trop, n'empêchent l'accroissement de la plante.

PAGE 732.

La vigne n'étoit point connue dans la Suside. Les Macédoniens l'apportèrent les premiers <3> dans cette province et dans la Babylonie. Pour la planter, ils ne faisoient point de fosses : mais ils enfonçoient dans la terre des pieux ferrés par le bout <4> ; puis, en les retirant, ils mettoient à leur place les sarmens.

<1> *Sans s'approcher des plaines*, τῶν ΓΕ ΠΕΔΙΩΝ ἢ περὶ σάβοιρας. A la particule ΓΕ M. Tzschucke a substitué la particule ΤΕ que portent plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Il faut lire, d'après le manuscrit de Médicis, consulté par M. Falconer, τῶν ΠΕΔΙΩΝ, simplement, à moins que l'ancienne leçon ne soit τῶν ΓΗΠΕΔΩΝ ἢ περὶ σάβοιρας, sans s'approcher des champs. Il y a la même différence entre πεδίον et γήπεδον qu'entre les synonymes français plaine et champ.

<2> *Au double de cette quantité*. Littéralement, si cela pouvoit se dire en français, au deux-centuple, διακοσιοτάχην. Tyrwhitt proposoit de changer ce mot en διακοσιάχην, en lui conservant le même sens. Il est vrai que cette forme est plus analogique que la première ; mais celle-ci n'est pas non plus sans exemple. Æschyle <sup>1</sup> a dit pareillement μωλιόταρχος au lieu de μωλιάρχος.

<3> C'est à tort, ce me semble, que Man- nert <sup>2</sup> accuse ici Strabon d'inexactitude. La Perse, dit-il, ne devoit pas manquer de

vignes avant l'arrivée des Macédoniens, puisqu'on fournissoit du vin <sup>3</sup> aux Mages qui gardoient le tombeau de Cyrus. Mais Strabon parle ici de la Suside et de la Babylonie, et non pas de la Perse ; rien n'empêchoit que les Macédoniens n'apportassent de cette dernière dans les deux autres pays une plante qui n'y étoit pas auparavant.

<4> *Des pieux ferrés par le bout*, παλάλης ἄτε σσεσιδηρωμένους. Le deuxième mot [ἄτε], qui ne peut rien signifier ici, et qui manque dans plusieurs manuscrits, doit être retranché, à moins qu'on n'aime mieux le réunir avec le dernier, en lisant, παλάλης κατασσεσιδηρωμένους. Les traces de ce mot se trouvent dans deux leçons fautives, dont l'une, παλάλης καπισιδρωμένους [sic], est marquée par M. Falconer dans ses variantes, et dont l'autre, παλάλης ἀπισιδρωμένους, est dans notre manuscrit 1393. On diroit que l'ancien traducteur Latin avoit lu παλάλης τινάσ σσεσιδηρωμένους, puisqu'il a traduit, palos quosdam in extremo ferratos.

<sup>1</sup> Pers. vers. 312. = <sup>2</sup> Geogr. der Griech. und Röm. vol. V, part. II, pag. 499. = <sup>3</sup> Voyez not. 2, pag. 122.

Telle est la nature de l'intérieur des terres de la Suside.

Quant à la côte, elle est pleine de bancs, et manque par conséquent de ports <1>. Néarque dit <2> que, lorsqu'il la longeait avec sa flotte en se rendant de l'Inde dans la Babylonie, il n'avoit trouvé aucun endroit où il pût prendre terre, et que, n'ayant

<1> *Telle est la nature de l'intérieur des terres de la Suside, etc.* Je m'écarte ici d'un texte qui, de l'aveu des commentateurs, a été bouleversé par les copistes. Le voici tel qu'il existe dans l'édition de M. Tzschucke, séparé en deux paragraphes :

Ἡ μὲν δὴ μεσόγαια ΠΟΛΛΑΚΙΣ, ΚΑΓ ΔΗ ΚΑΓ ΕΦ' ἩΜΩΝ ἌΛΛΟΤ' ἌΛΛΩΣ ΣΥΝΕΒΗ. ΚΑΓ φησὶν ὁ Νέαρχος μὴδὲ καθοδηγῶν ἐπιχωρίων τυγχάνειν... κατ' ἐμπειρίαν.

Γεντιῖα δὲ... σασιαζόντων δὲ, ὅσῳ συμβαίνει ΠΟΛΛΑΚΙΣ, ΚΑΓ ΔΗ ΚΑΓ ΕΦ' ἩΜΩΝ, ἌΛΛΟΤ' ἌΛΛΩΣ ΣΥΜΒΑΙΝΕΙ, καὶ ἔτι αὐτὰ πᾶσι... Ἡ μὲν δὴ χώρα ἢ πε Περούς καὶ ἢ Συσιανῆ ΤΟΙΑΥΤΗ. Ἡ ΔΕ ΠΑΡΑΛΙΑ ΤΕΝΑΓΩΔΗΣ ἜΣΤΙ ΚΑΓ ἌΛΙΜΕΝΟΣ. ΔΙΑ ΤΟΥΤΟ ΓΟΥΝ ΤΑ ἜΘΗ, κ. τ. λ.

Tyrwhitt, qui change la ponctuation de cette dernière phrase en lisant, ἜΣΤΙ, ΚΑΓ ἌΛΙΜΕΝΟΣ ΔΙΑ ΤΟΥΤΟ. ΤΑ ΓΟΥΝ ἜΘΗ, s'est aussi aperçu que les neuf premiers mots représentés en lettres capitales sont, à peu de chose près, une répétition des neuf autres de la même forme qui viennent dans le paragraphe suivant; il conseille de les retrancher dans le premier, et de mettre à leur place un signe de lacune, de cette manière: Ἡ μὲν δὴ μεσόγαια... Καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος, κ. τ. λ. Mais je soupçonne que les copistes ont fait une double transposition: de même qu'ils ont transporté des mots du second paragraphe dans le premier, ils ont aussi déplacé de celui-ci d'autres mots pour les porter dans le second. Si ce soupçon est fondé, il me semble qu'on pourroit rem-

plir la lacune, et rétablir ainsi tout le texte:

Ἡ μὲν δὴ μεσόγαια ΤΟΙΑΥΤΗ, Ἡ ΔΕ ΠΑΡΑΛΙΑ ΤΕΝΑΓΩΔΗΣ ἜΣΤΙ, ΚΑΓ ἌΛΙΜΕΝΟΣ ΔΙΑ ΤΟΥΤΟ. Καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος μὴδὲ καθοδηγῶν ἐπιχωρίων τυγχάνειν... κατ' ἐμπειρίαν.

Γεντιῖα δὲ... σασιαζόντων δὲ, ὅσῳ συμβαίνει [f. συνέθη] ΠΟΛΛΑΚΙΣ, ΚΑΓ ΔΗ ΚΑΓ ΕΦ' ἩΜΩΝ, ἌΛΛΟΤ' ἌΛΛΩΣ συμβαίνει, καὶ ἔτι αὐτὰ πᾶσι... Ἡ μὲν δὴ χώρα ἢ πε Περούς καὶ ἢ Συσιανῆ ΤΟΙΑΥΤΗ. ΤΑ ΓΟΥΝ ἜΘΗ, κ. τ. λ.

Telle est la manière dont j'ai pensé qu'il falloit rétablir le texte. Il est possible que cette correction ne soit pas juste; mais j'ai cru qu'il m'étoit permis de la suivre dans ma version, d'autant plus qu'elle s'accorde avec ce que Strabon a déjà dit d'après ce même Néarque, et qu'elle remplit parfaitement la lacune.

<2> *Néarque dit... pour le conduire.* Καὶ φησὶν ὁ Νέαρχος... ὅτι πρὸς ὄρους ἔειχεν [f. ἔειχεν] ἢ δ' ἀνθρώπων... κατ' ἐμπειρίαν. Outre les difficultés qui viennent d'être discutées dans la note précédente, le docteur Vincent<sup>2</sup> trouve encore dans le texte une contradiction, lorsque Strabon dit que Néarque n'avoit pu rencontrer *des pilotes parmi les naturels du pays*, puisque Mazènes, préfet de l'île d'Oaracta, s'offrit à Néarque pour le diriger<sup>3</sup>, et que, suivant Arrien, il le conduisit même jusqu'à Suse<sup>4</sup>. Ajoutez que ce dernier écrivain parle encore d'un Gédrosien nommé *Hydraces*, qui servit de pilote à Néarque depuis la Gédrosie jusqu'à la Carmanie<sup>5</sup>. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Stra-

<sup>1</sup> *Suprà*, pag. 119. = <sup>2</sup> *The Voyage of Nearchus*, pag. 60, et pag. 326, not. 126. = <sup>3</sup> *Voyez infra*, pag. 767 du texte Grec. = <sup>4</sup> *Arrian. Indic. cap. 37.* = <sup>5</sup> *Idem, ibid. cap. 27.*

PAGE 732.

point avec lui des personnes expérimentées pour le conduire, il avoit en vain cherché des pilotes parmi les naturels du pays.

S. X.  
La Sitacène.

LA partie de la Babylonie qui étoit anciennement connue sous le nom de *Sitacène*, et qui le fut ensuite sous celui d'*Apolloniatis* <1>, est voisine de la Suside. A l'orient de l'une et de l'autre, et plus au nord que chacune d'elles, sont les Élyméens <2> et les Parætacéniens, peuples qui vivent du brigandage qu'ils exercent à la faveur des facilités que leur donne un pays montagneux et rude.

Les Parætacéniens sont plus à portée d'attaquer les Apolloniates; les Élyméens font la guerre à ces derniers, aussi-bien qu'aux habitans de la Suside. Ceux-ci sont encore molestés par les *Uxii*, mais moins qu'autrefois, à cause de la puissance des Parthes, auxquels sont soumis actuellement tous ces peuples. Ils restent tranquilles, tant que leurs maîtres le sont: mais quand ceux-ci sont en discorde, ce qui arrive souvent, et ce qu'on a vu de nos jours, leurs troubles produisent des effets différens sur leurs sujets; car ils favorisent les uns, tandis qu'ils sont préjudiciables aux autres.

bon, ou plutôt Néarque, ne parle pas ici de toute la côte depuis l'Inde jusqu'à la Babylonie, mais de celle qui bordoit la Suside, que, d'accord avec Arrien <sup>1</sup>, il représente <sup>2</sup> comme la plus dangereuse. La connoissance que Mazènes avoit des côtes, ne pouvoit s'étendre que jusqu'à une certaine distance d'*Oaracta*, et non point jusqu'à Suse, placée à plusieurs centaines de lieues de cette île; et Néarque, quoiqu'accompagné de Mazènes, pouvoit très-bien dire qu'il manquoit de pilotes du pays, c'est-à-dire, de pilotes natifs de la Suside, qui devoient au moins être censés mieux connoître les parages de la mer qui baignoit les côtes de cette contrée.

<1> Ainsi nommée de sa ville *Apollonia*, fondée vraisemblablement par les Macédoniens. Pline donne encore à la Sitacène, ou Sittacène, les noms d'*Arbelitis* et de *Palæstine*, et la regarde comme faisant partie de l'Adiabène <sup>3</sup>. Ptolémée fait de cette dernière, de l'*Arbelitis*, de la Sitacène et de l'*Apolloniatis*, quatre provinces de l'Assyrie <sup>4</sup>.

<2> On voit dans Ptolémée que les Élyméens s'étendoient jusque sur les bords du golfe Persique. Ces peuples paroissent avoir laissé des vestiges de leur nom dans celui d'un golfe et d'un port de ces cantons, nommés Délem. G.

<sup>1</sup> Arrien. *Indic.* cap. 40. = <sup>2</sup> Voyez ci-dessus, pag. 119 et 129. = <sup>3</sup> Plin. lib. VI, cap. 43 et 27. = <sup>4</sup> Ptolem. lib. VI, cap. 1.

Tel est l'état géographique de la Perse et de la Suside <1>.

PAGE 732.

QUANT aux mœurs, elles sont les mêmes chez les Perses, les habitans de la Suside, les Mèdes et beaucoup d'autres peuples. Plus d'un historien les ayant décrites, nous n'en citerons que les plus remarquables.

S. XI.  
Mœurs et religion  
des Perses.

Les Perses ne connoissent ni les autels, ni les statues; ils sacrifient sur des lieux élevés, en s'adressant au ciel, qui est leur Jupiter. Outre cette divinité, ils honorent le Soleil sous le nom de *Mithras*, la Lune, Vénus, le Feu, la Terre, les Vents et l'Eau <2>. Quand ils sacrifient, ils amènent la victime couronnée <3> dans un lieu pur, où, après avoir fait leurs prières, ils la font dépecer par le Mage <4> qui conduit cette cérémonie, s'en partagent les morceaux, et s'en vont sans faire la part aux dieux; car ils disent que la Divinité n'a besoin que de l'ame seule de la victime: néanmoins, suivant quelques historiens, ils mettent sur le feu une petite portion de la membrane grasse qui couvre les intestins.

Mais c'est sur-tout au Feu et à l'Eau qu'ils offrent des sacrifices. Pour le premier, ils entassent du bois sec dépouillé de son écorce, le couvrent de suif et l'arrosent d'huile; ils allument ensuite le

<1> Ici suivent les mots, *Quant à la côte, elle est pleine de bancs, et manque par conséquent de ports*, Ἡ δὲ περὰ τῆς παραλίου πνευματικῆς ἐστὶν, καὶ ἀλίμνος διὰ τῆς, que nous avons jugés déplacés dans ce paragraphe <sup>1</sup>.

<2> Tout cela est pris d'Hérodote. Voici ce que cet historien dit des Perses: « Leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels... Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes, et donnent le nom de *Jupiter* à toute la circonférence du ciel. Ils font encore des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre,

» au Feu, à l'Eau et aux Vents, et n'en offroient de tout temps qu'à ces divinités: » mais ils y ont joint dans la suite le culte » de Vénus céleste, ou Uranie, qu'ils ont » emprunté des Assyriens et des Arabes <sup>2</sup>. »

<3> *Ils amènent la victime couronnée*. Selon Hérodote, c'étoit celui qui amenoit la victime qui étoit couronné <sup>3</sup>.

<4> Hérodote dit, au contraire, que la personne même qui offroit le sacrifice, dépecoit aussi la victime, et que le Mage n'y étoit invité que pour chanter une théogonie, c'est-à-dire, un hymne dans lequel il étoit question de la généalogie de leurs divinités <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voyez la not. 1, pag. 129. — <sup>2</sup> De la traduction de Larcher, tom. 1, pag. 109. — <sup>3</sup> Herodot. lib. 1, cap. 131. — <sup>4</sup> Idem, ibid. cap. 132.

PAGE 732.

feu, en l'excitant avec un éventail, et non avec un soufflet ; ceux qui s'aviseroient d'employer ce dernier moyen, ou de mettre sur le feu un cadavre <sup>a</sup> ou la fiente de quelque animal, seroient punis de mort.

\* Voyez Hérodote, liv. III, chap. 16.

PAGE 733.

Pour les sacrifices offerts à l'Eau, ils vont à un lac, un fleuve ou une fontaine, et ils creusent [tout auprès] une fosse, dans laquelle ils égorgent la victime, en prenant garde qu'aucune goutte de sang ne tombe dans l'eau et ne la souille. Ils mettent ensuite les viandes sur une couche de feuilles de myrte ou de laurier <1>, et les Mages les touchent <2> avec des baguettes, en entonnant des incantations et en faisant des libations. Celles-ci consistent dans de l'huile mêlée avec du lait et du miel, qu'ils versent sur le pavé ; car il n'est permis de les verser ni sur le feu, ni dans l'eau.

Quant aux incantations, qui sont fort longues, ils les chantent en tenant dans leurs mains un faisceau de baguettes de bruyère.

En Cappadoce, où l'on trouve beaucoup de ces Mages, qui y portent le nom de *Pyræthi* <sup>\*</sup>, et beaucoup de temples consacrés à des dieux Persiques, il est même défendu d'égorger la

\* C'est-à-dire, qui allument le feu sacré.

<1> Dans Hérodote, c'est après avoir fait bouillir les morceaux de la victime dépecée, qu'on les posoit sur des herbes tendres, et spécialement sur une espèce de trèfle, qui paroît être le *trèfle odorant* des botanistes <sup>1</sup>.

<2> *Les touchent*. Le texte *ἐφάπτοσαν* ne peut absolument signifier que cela ; cependant tous les interprètes l'ont rendu dans le sens de *les brûlent*, soit qu'ils aient entendu l'*ἐφάπτοσαν* dans ce sens, soit qu'ils aient lu *ὕφαπτοσαν*. En effet, plusieurs manuscrits portent cette dernière leçon, qui ne seroit pas mauvaise, pourvu qu'on la rendît par *ils allument* ou *ils y mettent le feu*. Ce qui m'a empêché de la suivre dans ma version, c'est l'expression *avec des baguettes*,

qui réveille l'idée d'attouchement plutôt que celle de l'action d'allumer le feu. Néanmoins je pense qu'il faut conserver ces deux idées, et traduire, *et les Mages y mettent le feu par le moyen des baguettes qu'ils y appliquent*, comme s'il y avoit dans le texte, *ῥάβδους λεηλαῖς ἔφαπτομένοι ὑφαπτοῦσιν οἱ μάγοι*. Le passage d'un poète, conservé par Athénée <sup>2</sup>, et cité par Casaubon, confirmeroit cette explication du texte :

Οὐ παρὰ Μάγοις πῦρ ἰερόν ἀρέσσει,  
Ἵναρ νόμος, ῥάβδουσι τὸ θεῦ ψάλλον.

*Il n'a point allumé le feu sacré chez les Mages, en touchant, selon l'usage, le dieu avec des baguettes.*

*Ce dieu est le feu même.*

<sup>1</sup> Herod. lib. 1, cap. 132. = <sup>2</sup> Lib. XII, pag. 530.

victime avec un couteau ; on l'assomme au moyen d'un gros morceau de bois qu'on emploie à la place d'un maillet.

PAGE 733.

Il existe en Cappadoce des *pyræthées*\* ; ce sont des chapelles magnifiques, au milieu desquelles on voit des autels couverts de beaucoup de cendres, et où les Mages entretiennent un feu inextinguible <1>. Ils y entrent tous les jours, et chantent pendant près d'une heure devant le feu, en tenant le faisceau de baguettes, et ayant la tête couverte d'une tiare de feutre, dont les oreilles descendent des deux côtés jusqu'à leur couvrir les lèvres <2>. Les mêmes cérémonies sont aussi en usage dans les temples <3>

\* C'est-à-dire, des lieux où l'on allume le feu sacré.

<1> Selon Diodore de Sicile, on n'éteignoit en Perse ce feu sacré qu'à la mort du roi <sup>1</sup>.

<2> Dont les oreilles descendent des deux côtés jusqu'à leur couvrir les lèvres, *καθικύιας ἐκατέρωθεν μέχρι τῆ καλύπτεν τὰ χείλη ΚΑΙ τὰς παραγασίδας*. Plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, ne portent point la conjonction ΚΑΙ ; et il faut absolument la retrancher (comme j'ai fait dans ma version), si l'on ne veut tomber dans l'erreur commise par Xylander et par le traducteur Italien. L'un et l'autre ont pris le dernier mot *παραγασίδας*, rendu dans ma version par *oreilles* (dans le sens figuré), pour un synonyme de *γάσους*, *mâchoires*, et ont traduit, le premier, *ex utraque parte dependentibus, adèò ut vittæ labia contegant ac malas* ; le second, *che pendono dall' una et dall' altra banda, finchè cuoprano loro le lubbra et le mascelle*. L'ancien traducteur Latin, en s'exprimant de même, mais en négligeant la conjonction, *ex utraque parte dependentibus, adèò ut vittæ labia contegant*, ne s'est trompé que dans le mot *vittæ*, par lequel il a cru rendre le *παραγασίδας*. Ce mot ne signifie ni *vittæ* [bandelettes], ni *malæ* [mâchoires ou joues] ;

on ne peut le rendre ici que par *oreilles* dans le sens figuré, comme on dit *l'oreille d'une calotte* : la traduction littérale seroit *couvre-joues* ou *couvre-mâchoires*, si ces mots étoient usités en français. La construction grammaticale de la phrase de Strabon est ... *μέχρι τῆς παραγασίδας καλύπτεν τὰ χείλη*. Le docteur Hyde ne s'est point trompé sur le sens de cette phrase, quoiqu'il n'ait point observé que la conjonction *καί* devoit alors être supprimée. Il dit : *Dependentes pilei partes, seu bucculæ labia tegentes, erant ad prohibendum impuriorem halitum* <sup>2</sup>. Au reste, cette erreur paroît avoir aussi été celle d'Eustathe, puisque M. Schneider, d'après la seule autorité de ce grammairien, a consigné dans son Dictionnaire Grec-Allemand le mot *παραγασίδας*, comme synonyme de *γάσους*.

<3> Les mêmes cérémonies sont aussi en usage dans les temples, &c. Je lis, malgré le silence des manuscrits, ΤΑΥΤΑ ΔΕ ΚΑΙ ὡς πῖς, au lieu de ΤΑΥΤΑ Δ' ὡς πῖς. Quant aux divinités dont il est ici question, Strabon leur en ajoute encore une autre sous le nom d'*Anandate*, et les nomme tous trois dieux Persiques ; leur culte fut apporté par les Perses chez les Mèdes, en Arménie et jusque

<sup>1</sup> Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 114. = <sup>2</sup> Hyde, Veter. Persar. Parthor. et Medor. religion. Histor. cap. 30, pag. 375.

d'*Anaitis* et d'*Omanus*, et l'on y voit de plus la statue de ce dernier, que l'on porte en procession [pendant les fêtes]. Je parle de ces *pyræthées*, comme témoin oculaire; quant aux autres [usages des Perses], de même qu'à ce qui va suivre, on en trouve le récit dans les anciens <1> historiens.

Les Perses se gardent bien d'uriner dans une rivière, de s'y laver les mains ou le corps, d'y jeter un cadavre ou quelque'une des choses qu'ils regardent comme impures <2>. Toutes les fois qu'ils offrent des sacrifices à quelque divinité, ils commencent par adresser leurs prières au Feu.

Leurs rois sont pris de la même famille par succession. Si quelqu'un désobéit au prince <3>, on le jette [aux animaux] après lui avoir coupé la tête et un bras. Ils épousent <4> plusieurs

dans la Cappadoce <sup>1</sup>. L'*Anaitis* étoit, du moins dans l'opinion des Grecs, la même que Diane <sup>2</sup>.

<1> Dans les anciens historiens. Plus littéralement, dans les ANCIENNES histoires. Le texte dit . . . dans les autres histoires, ἐν πῆσι ἈΛΛΑΙΣ ἰσοείαις. Le traducteur Italien, voulant vraisemblablement mitiger le terme, a dit, nell' altrui istorie; ce qui en grec seroit plutôt, ἐν πῆσι τῶν ἈΛΛΩΝ ἰσοείαις. Le mot ἈΛΛΑΙΣ manque dans plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, de même que dans l'ancienne version Latine et dans celle de Xylander; et il est certain qu'il n'est point nécessaire. Néanmoins, au lieu de le retrancher du texte, comme a fait M. Tzschucke, j'aurois mieux le changer en ΠΑΛΑΙΑΙΣ, dans les anciennes histoires. A l'appui de cette correction, on peut citer Strabon lui-même, qui dit ailleurs <sup>3</sup>, Πολλοὶ καὶ τῶν ΠΑΛΑΙΩΝ τῶν καὶ Περσικῶν ἹΣΤΟΡΟΥΝΤΩΝ. Par anciens historiens il entend non-seulement ceux qui accom-

pagnoient Alexandre dans son expédition contre les Perses, mais plus particulièrement ceux qui avoient parlé de la Perse ou de l'Inde avant cette expédition, tels que Scylax, Hérodote et Ctésias.

<2> Hérodote, en parlant des Perses, dit: « Ils n'urinent ni ne crachent dans les rivières; ils ne s'y lavent pas même les mains, et ne permettent pas que personne y fasse rien de semblable, car ils rendent un culte aux fleuves <sup>4</sup>. »

<3> J'ai ajouté les mots, au prince: sans cette addition, le sens seroit, si quelqu'un de la famille royale refuse de succéder au roi mort, on le jette aux animaux, après lui avoir coupé la tête et un bras; ce qui n'est point vraisemblable.

<4> De la manière dont le texte est conçu, on pourroit croire que Strabon restreint aux rois seuls le privilège d'avoir plusieurs femmes. Hérodote, qui l'attribue à tous les Perses, s'exprime plus clairement, γαμέουσι δ' ἕκαστος αὐτῶν <sup>5</sup>, κ. τ. λ.

<sup>1</sup> Strab. tom. IV de la traduction Française, part. I, pag. 257 et 338, et part. II, pag. 68. = <sup>2</sup> Idem, *ibid.* part. II, pag. 11, not. 5. = <sup>3</sup> Idem, lib. II, pag. 76; tom. I, pag. 200 de la traduct. Franç. = <sup>4</sup> Hérodote, liv. I, chap. 138, d'après la traduct. de Larcher. = <sup>5</sup> Idem, *ibid.* cap. 135.

femmes, outre lesquelles ils entretiennent encore un grand nombre de concubines, pour avoir plusieurs enfans<sup>a</sup>.

PAGE 733.

<sup>a</sup> Voyez Hérodote, liv. 1, chap. 136.

Les rois proposent même tous les ans des prix pour ceux qui auront fait le plus d'enfans; les enfans ne sont pas présentés à leur père avant l'âge de quatre ans <1>.

Les mariages se font au commencement de l'équinoxe du printemps. Le nouveau marié n'entre au lit nuptial qu'après avoir mangé des pommes, ou de la moelle de chameau <2>. Il ne prend rien autre chose ce jour-là.

DEPUIS l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt-quatre <3>, on enseigne aux enfans à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à monter à cheval, et à dire la vérité.

S. XII.  
Éducation des enfans chez les Perses.

On leur donne pour instituteurs les hommes les plus vertueux, qui ont soin d'assaisonner leurs leçons de fables dont il peut résulter quelque utilité pour leurs élèves, et de leur apprendre <4>, tantôt par le simple récit, tantôt par le chant, les œuvres des dieux et les actions des hommes illustres.

<1> Hérodote<sup>1</sup> dit, avant l'âge de cinq ans; et il en donne la raison, afin que, s'ils meurent dans ce premier âge, leur perte ne cause aucun chagrin au père. Selon Valère-Maxime<sup>2</sup>, c'étoit après la septième année accomplie que les enfans étoient présentés à leur père.

<2> Ils attachoient vraisemblablement quelque vertu particulière à la moelle du chameau. Quant aux pommes, il est probable que c'étoit dans la vue de rendre l'haleine agréable. Une pareille loi de Solon ordonnoit à la nouvelle mariée de manger du coing avant d'approcher de son mari<sup>3</sup>.

<3> Suivant Hérodote<sup>4</sup>, c'étoit depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de vingt que les enfans apprenoient à monter à cheval, à tirer de l'arc, et à dire la vérité. Il ne

parle point de l'exercice du javelot. Xénophon, sans fixer l'époque à laquelle ils commençoient ces exercices, dit simplement que, jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, on leur enseignoit la justice, la modération, la continence, l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot; après quoi on les faisoit passer dans la classe des adolescens, de laquelle ils sortoient au bout de dix ans, pour entrer dans celle des hommes faits. Mais comme il ajoute que pendant ces dix ans ils continuoient les exercices auxquels ils étoient assujettis lorsqu'ils étoient dans la classe des enfans<sup>5</sup>, il s'ensuit qu'à un an près, Strabon s'accorde avec Xénophon sur la durée de ces exercices.

<4> Et de leur apprendre. Le texte porte

<sup>1</sup> Herodot. lib. 1, cap. 136. = <sup>2</sup> Lib. 11, cap. 6. = <sup>3</sup> Voyez Plutarch. in Vit. Solon. cap. 20. = <sup>4</sup> Lib. 1, cap. 136. = <sup>5</sup> Xenoph. Cyr. disciplin. lib. 1, cap. 2, §. 6-12.



PAGE 733.

Quand il faut exercer ces enfans aux armes, ou les mener à la chasse, les maîtres les font lever avant le jour, et les rassemblent dans un même lieu au son d'un instrument d'airain.

PAGE 734.

Après les avoir divisés par bandes, ils mettent à la tête de chaque bande, composée de cinquante enfans, un des fils du roi ou de quelque satrape, et leur ordonnent de le suivre en courant, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un endroit désigné à la distance de trente ou quarante stades <1>.

Ils les obligent de plus à rendre compte de chaque leçon qu'ils leur donnent. Ils les exercent à déclamer, pour fortifier leur poitrine et leur respiration; à supporter la chaleur, le froid, les pluies; à franchir des torrens, sans mouiller leurs armes ou leurs habits; à faire paître des troupeaux; à bivaquer; à se nourrir de fruits sauvages, tels que ceux du térébinthe <2>, les glands de chêne et les poïres. . . . .

'ΑΝΑΔΙΔΟΝΤΕΣ, mot qui ne peut en aucune façon signifier *celebrantes*, comme l'a rendu Xylander. Le *referentes* de l'ancien traducteur Latin seroit moins impropre. Mais le texte est altéré; il faut le changer en ΠΑΡΑΔΙΔΟΝΤΕΣ [*tradentes*]: ces deux mots ont été souvent confondus par les copistes<sup>1</sup>. Il est possible encore que Strabon se soit servi du mot 'ΑΝΑΔΙΔΑΣΚΟΝΤΕΣ, *perdocentes*<sup>2</sup>.

<1> S'il est ici question du plus petit des stades, celui de  $1111\frac{1}{2}$  au degré, ces courses auroient été de 1540 ou de 2050 toises. Il est difficile de croire que des enfans aient pu supporter de pareilles fatigues et passer ensuite le reste du jour à la chasse. Strabon, vraisemblablement, a traduit par le mot *stade* une mesure beaucoup plus courte que celle dont je viens de parler. G.

<2> Ce n'est plus le même térébinthe dont il a été question plus haut, et que nous

avons dit<sup>3</sup> être notre pistachier: c'est le *pistacia terebinthus* de Linné, qu'on désigne quelquefois par le nom de *pistachier sauvage*, et qui produit la térébenthine. Ses fruits sont ronds et beaucoup plus petits que ceux du pistachier; dans le Levant, on les appelle aujourd'hui du nom de *cicouda* (mot altéré de *κοκκίδια*, *petits grains*), et on les mange frais ou marinés. Perizonius<sup>4</sup> observe, d'après Athénée, que c'étoit de cette espèce de térébinthe qu'on tiroit aussi de l'huile pour l'usage du roi des Perses. Mais dans le passage d'Athénée<sup>5</sup>, φέροι πῶ ὄρη πέρμυθον καὶ ἄρνον, καὶ κάρνα πῶ Περσικὰ, ἀφ' ὧν ποιεῖσι τῶ βασιλεῖ ἔλαιον πολὺ, *les montagnes de la Perse portent du térébinthe, du lentisque, et des noix Persiques, dont on tire beaucoup d'huile pour l'usage du roi*; dans ce passage, dis-je, il me semble qu'il est question d'abord de deux espèces de térébinthe; savoir, du pis-

<sup>1</sup> Voyez l'Index de Xénophon par *Sturz*, aux mots 'Αναδιδόναι et Παρὰδιδόναι. = <sup>2</sup> Voyez *Henr. Steph. Thesaur. ling. Græc.* vol. I, pag. 987. = <sup>3</sup> *Suprà*, pag. 106, not. 2. = <sup>4</sup> *Commentar. in Ælian. Var. Histor.* lib. III, cap. 39. = <sup>5</sup> Lib. II, pag. 67.

Ceux-ci

Ceux-ci s'appellent du nom de *Cardaces*, et ils vivent de vols ; car le mot *CARDA* [dans la langue Persane] signifie *vaillant* ou *belliqueux* <1> . . . . .

Le régime journalier de ces jeunes gens, après l'exercice, se compose de pain d'orge ou de froment, de cresson <2>, de sel, de viande rôtie ou bouillie ; ils n'ont pour boisson que de l'eau.

tachier-térébinthe ou sauvage, et du pistachier-lentisque, et ensuite du noyer, désigné par le nom de *noix Persiques* ; et les mots, dont on tire *Œc.* pourroient bien ne se rapporter qu'à ces seules *noix Persiques*. Je soupçonne de plus que le dernier mot ΠΟΔΥ' devrait être ΗΔΥ', dont on tire une huile agréable pour l'usage du roi,

<1> *Ceux-ci s'appellent Œc.* Qui ! Cette jeunesse à laquelle, suivant Strabon, Hérodote et Xénophon, on donnoit les maîtres les plus vertueux, pour lui inspirer de bonne heure l'amour de la vérité, de la justice et de toutes les autres vertus ! Cela n'est point croyable. Il est étonnant qu'une pareille contradiction n'ait arrêté aucun des commentateurs de Strabon. Casaubon se borne à renvoyer à Hésychius pour le nom de *Cardaces* ; et à cette courte note M. Falconer en ajoute une aussi courte, pour nous dire que ce nom a la même origine que celui des *Carduchi* dont parle Xénophon dans l'*Expédition du jeune Cyrus*. Mais il s'agit ici du métier plutôt que du nom des *Cardaces* ; métier qui devoit être bien différent des exercices auxquels étoit occupée une jeunesse bien élevée. Les *Cardaces*, selon Hésychius, étoient un peuple à la solde des Perses, différent de cette nation <sup>2</sup> ; selon Ælius Dionysius <sup>3</sup>, c'étoient des hommes méchants, que les despotes de l'Asie employoient dans leurs armées, et dont le

nom fut appliqué par les Perses à tous ceux qui vivoient de brigandage. Mais, quand même il seroit ici question des *Carduchi* [les Kurdes d'aujourd'hui], ce qui paroît très-probable, ceux-ci encore n'étoient ni Perses, ni même sujets du roi des Perses : c'étoient, selon Xénophon, des montagnards qui vivoient sous leurs propres lois <sup>4</sup>. Cet historien ajoute que les Grecs, dans leur fameuse retraite, souffrirent de la part de ce peuple plus de maux qu'ils n'en avoient souffert de l'armée du roi des Perses <sup>5</sup>. De toutes ces considérations il résulte, ou que cette partie du texte que j'ai séparée du reste par des points, est une interpolation, ou qu'il y a une lacune. Dans ce dernier cas, Strabon aura parlé des *Cardaces* par parenthèse, pour revenir ensuite au récit de l'éducation des jeunes Perses.

<2> *De cresson.* Cette espèce de cresson, en grec κάρδαμον [*cardamum*], est vraisemblablement le *lepidium perfoliatum* de Linné, ou le *nasturtium orientale* de Tournefort. Dioscoride le nomme *cresson de Babylone*, et le regarde comme le meilleur : Καλλιστον μὲν εἶναι δοκεῖ τὸ ἐν τῇ Βαβυλωνί κάρδαμον <sup>6</sup>. Strabon, comme Xénophon, se contente de rapporter le grand usage que les Perses faisoient de cette plante. Suidas seul s'avise de nous apprendre le motif de cet usage. *Le cresson*, dit-il, *arrête les urines et les crachats ; et voilà pourquoi les*

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, not. 3, pag. 135. — <sup>2</sup> Hesyeh. in Κάρδακες. — <sup>3</sup> Apud Eustath. in Iliad. lib. II, pag. 368. — <sup>4</sup> Xenoph. Expedit. Cyr. lib. III, cap. 5 ; et lib. VII, cap. 8. — <sup>5</sup> Idem, ibid. lib. IV, cap. 3. — <sup>6</sup> Dioscorid. lib. II, cap. 185.

PAGE 734.

Ils chassent à cheval, en lançant des flèches et des javelots, et en se servant de la fronde [ce sont les exercices du matin]; le soir on leur apprend à planter des arbres, à cueillir des simples <1>, à fabriquer des armes, à tisser des filets. Ils ne touchent point au gibier qu'ils prennent à la chasse, l'usage étant de le rapporter à la maison. Le roi propose des prix pour la course ou pour quelque autre des exercices du pentathlon. Ils aiment les ornemens d'or, à cause de la couleur de ce métal, qui imite celle du feu, objet de leur culte : aussi n'est-il pas plus permis en Perse de parer de ces ornemens les morts, que de les brûler \*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 132.

S. XIII.  
Usages et coutumes des Perses.

LES Perses exercent le métier de la guerre, à cheval ou à pied, en qualité de soldats ou d'officiers, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante. On ne les voit jamais au marché; car ils ne vendent ni n'achètent rien. Ils s'arment d'un bouclier fait en losange, et portent, outre le carquois, une hache et un coutelas; ils se couvrent la tête d'un feutre élevé en forme de tour, et ils ont pour cuirasse une cotte de mailles.

Quant à l'habillement, les princes portent des hauts-de-chausse doubles; une tunique à manches double, qui leur descend

*Perses font usage de cette plante; car ils évitent de cracher souvent, d'uriner et de se moucher*<sup>1</sup>. C'est d'Hérodote<sup>2</sup> ou de Xénophon que Strabon a pris ce qui regarde cette circonspection. Le dernier dit, à la vérité, que les Perses regardoient comme une chose honteuse de cracher, de se moucher, de rendre des vents et d'uriner devant le monde; mais, loin de penser que c'étoit pour ne point s'exposer à tout cela, qu'ils faisoient un usage si fréquent du cresson, il attribue à la frugalité de leur régime en général la facilité qu'ils avoient d'observer les bienséances<sup>3</sup>.

<1> Xénophon, en comparant les mœurs des Perses de son temps avec celles des anciens Perses, dit : *On apprenoit anciennement aux enfans à connoître les vertus des plantes, pour qu'ils fussent en état de se servir de celles qui sont utiles, comme d'éviter celles qui auroient pu leur être nuisibles : aujourd'hui ils semblent ne s'occuper de cette connoissance que pour faire le plus de mal possible; car on n'entend parler nulle part ailleurs d'empoisonnemens aussi fréquens que chez les Perses*<sup>4</sup>. Ces moyens de faire périr les hommes devoient en effet être fréquens, puisque la cour même en donnoit l'exemple<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Suidas in *Κάρδαμα*. = <sup>2</sup> Lib. I, cap. 133. = <sup>3</sup> *Xenoph. Cyr. Disciplin.* lib. I, cap. a, et lib. VIII, cap. 1 et 8. = <sup>4</sup> *Idem, ibid.* lib. VIII, cap. 8. = <sup>5</sup> Voyez *Plutarch. in Artaxers.* S. 19.

jusqu'aux genoux, et dont l'intérieur est blanc et l'extérieur de couleur; un manteau de pourpre ou violet pendant l'hiver, et de diverses autres couleurs pendant l'été <1>. Leur tiare ressemble à celle que portent les Mages; leur chaussure consiste dans des bottes doublées. Le peuple porte des tuniques doubles qui descendent jusqu'à mi-jambe, et un morceau de toile autour de la tête <2>. Chacun est pourvu d'un arc et d'une fronde.

Les Perses aiment les repas somptueux <3> : on leur sert en grande quantité des animaux entiers <sup>a</sup> de toute espèce. Leurs lits se distinguent par des ornemens magnifiques <4>. La même

<sup>a</sup> Voyez Hérodote, liv. 1, chap. 133.

<1> Le texte, depuis le commencement du paragraphe jusqu'ici, est ainsi conçu : Ἑσθῆς δὲ πῶς ἡγάμοσι μὲν ἀναξυρεὶς ΤΡΙΠΛῆ, χιτῶν δὲ χειρῶν διπλῆς ἕως ΓΟΝΑΤΟΣ· ὁ ὑπερδύτης μὲν λευκός, ἀνδρὸς δ' ὁ ἐπάνω· ἱμάτιον δὲ θέρους μὲν πορφυρῶν, ἢ ἈΝΘΙΝΟΝ, χειμῶνος δ' ἀνθινῶν. Ce texte est altéré; mais je n'ai osé adopter la correction qui a été proposée par un des plus habiles critiques <sup>1</sup>. Pour avoir le sens que ma version exprime, je me suis contenté de trois légers changemens, qui sont, ΔΙΠΛῆ, ΓΟΝΑΤΟΣ, ὄν, et ἸΑΝΘΙΝΟΝ. Il n'y a que le premier qui m'appartienne; j'ai fait le second d'après l'ancienne version Latine, et le troisième d'après la correction proposée par Casaubon. Par les *hauts-de-chausse doubles*, on peut entendre des culottes réellement doubles, c'est-à-dire, une culotte appliquée sur un caleçon, ou des culottes doublées de toile ou de quelque autre étoffe.

<2> Χιτῶν ἕως μασσημῶν ΚΑΙ διπλῆς· ῥάκος δὲ ΣΙΝΔΟΝΙΟΝ ΤΙ περὶ τῆ κεφαλῆ. Ce texte n'est point Grec; il faut lire : Χιτῶν ἕως μασσημῶν διπλῆς· ῥάκος δὲ ΣΙΝΔΟΝΙΟΥ περὶ τῆ κεφαλῆ. L'ancienne version Latine et celle de Xylander n'ont pas non plus exprimé la conjonction ΚΑΙ.

<3> *Les Perses aiment les repas somptueux, &c.* Ceci ne s'accorde point avec ce qui a été dit plus haut de la frugalité des Perses; mais Strabon confond ici deux époques différentes, que Xénophon <sup>2</sup> a eu soin de distinguer. Les Perses étoient sobres et tels que notre géographe vient de les représenter, du temps de l'ancien Cyrus, et lorsqu'ils conquièrent la Médie; mais ensuite ils adoptèrent tous les usages des Mèdes et surpassèrent même ces derniers en luxe.

<4> *Leurs lits . . . magnifiques.* Au lieu de σπλῆς, j'adopte la leçon σρωμῆς que M. Tzschucke a mise dans son texte sur la foi de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Xénophon observe que les Perses de son temps, pour coucher mollement, avoient soin non-seulement que la garniture du lit fût fine, mais encore que ses pieds portassent sur des tapis, et non sur le plancher nu : Ἐκαίνοισι γὰρ πρῶτον μὲν πᾶς ΕΥΝΑΣ ἔμονον ἀρκυῖ ΜΑΛΛΑΚΩΣ [f. ΜΑΛΛΑΚΑΣ] ὑπερδύτην· ἀπὸ δὲ τῶν κλιῶν τὰς πόδας ἔπι παπίδων πηδᾶσι, ὅπως μὴ ἀντιπεῖδῃ τὸ δάπεδον <sup>3</sup>. Qu'on me permette une petite digression pour essayer de corriger un passage d'Aristote, que les critiques n'ont pas encore

<sup>1</sup> Schneider, *Adnotat. in Xenophont. Cyr. Disciplin.* lib. VIII, cap. 3, §. 13. = <sup>2</sup> *Cyr. Disciplin.* lib. VIII, cap. 8. = <sup>3</sup> *Idem, ibid.*

PAGE 734.

magnificence se fait remarquer dans leurs vases à boire et dans tous leurs autres meubles <1>, de façon que chez eux l'or et l'argent brillent par-tout.

Ils traitent des affaires les plus sérieuses pendant qu'ils boivent, et ils regardent les décisions prises à table comme plus sûres que celles qu'ils ont prises à jeun <2>.

PAGE 735.

Quand un Perse en rencontre un autre dans la rue, si c'est un ami et un égal, il le baise; si c'est un inférieur, il lui présente la joue pour recevoir son baiser; si c'est un homme d'une humble condition, celui-ci se prosterne devant son supérieur <3>.

Ils enterrent les morts après les avoir enduits de cire. Quant aux Mages, on ne les met point en terre; on les abandonne

débrouillé. Des deux mots que je viens de figurer en lettres capitales, les Grecs ont formé un verbe composé, ΜΑΛΛΑΚΕΥΝΕΊΩ, *coucher mollement*, comme dans cette phrase d'Hippocrate <sup>1</sup>, ὕπνῳ ΜΑΛΛΑΚΕΥΝΕΊΤΩ, *qu'il dorme sur un lit mou*. Aristote, dans une scolie composée en l'honneur d'Hermias, tyran d'Atarnée, où il oppose à une vie laborieuse et sobre celle d'un homme efféminé, fait connoître aussi la manière dont celui-ci prend son sommeil, par ces mots, ΜΑΛΛΑΚΑΤΗΤΌΙΟ Σ' ὕπνῳ <sup>2</sup>. Dans cette expression, on voit bien qu'il s'agit du *sommeil*; mais l'épithète qu'il lui donne ne signifiera jamais rien, si on ne la change en ΜΑΛΛΑΚΕΥΝΗΤΌΙΟ, *sommeil fait sur un lit mou*. Ce mot est un dérivé naturel du verbe ΜΑΛΛΑΚΕΥΝΕΊΩ.

<1> *Dans leurs vases à boire et dans tous leurs autres meubles*. Je lis, avec le manuscrit de Médicis, ἐκπομάτων π, ΚΑΙ τῶν ἄλλων, leçon qui a été aussi celle du traducteur Italien, *nelle coppe et altri vasellamenti*. Le

texte, où cette conjonction [καί] manque, a une tout autre signification, si toutefois il signifie quelque chose.

<2> Voici comment Hérodote <sup>3</sup> rapporte la même chose : « Ils ont coutume de dé-  
» libérer sur les affaires les plus sérieuses,  
» après avoir bu avec excès. Mais, le len-  
» demain, le maître de la maison où ils ont  
» tenu conseil, remet la même affaire sur  
» le tapis, avant de boire : si on l'approuve  
» à jeun, elle passe; sinon on l'abandonne.  
» Il en est de même des délibérations faites  
» à jeun, on les examine de nouveau lors-  
» qu'on a bu avec excès. »

<3> Hérodote <sup>4</sup> dit : « Quand deux  
» Perses se rencontrent dans les rues, on  
» distingue s'ils sont de même condition,  
» car ils se saluent en se baisant à la bouche;  
» si l'un est d'une naissance un peu infé-  
» rieure à l'autre, ils se baisent seulement à  
» la joue; et si la condition de l'un est fort  
» au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur  
» se prosterne devant le supérieur. »

<sup>1</sup> *De insomn.* §. 6, vol. I, pag. 637, edit. Vander-Linden. — <sup>2</sup> *Apud Athen.* lib. XV, pag. 696. — <sup>3</sup> *Lib.* I, cap. 133, tom. I de la traduction de Larcher, pag. 111. — <sup>4</sup> *Ibid.* cap. 134.

aux oiseaux de proie <sup>a</sup>. Il est permis à ces Mages d'épouser même leurs mères <1>.

PAGE 735.  
<sup>a</sup> Voyez Hérodote, liv. I, chap. 140.

Tels sont les usages des Perses, au nombre desquels il faudroit peut-être mettre les particularités suivantes, rapportées par Polycrite.

Dans la citadelle de Suse, chaque roi, pour perpétuer la mémoire de son administration, s'étoit fait construire un palais particulier, des trésors [pour l'or et l'argent] et des magasins pour les tributs qu'il tiroit [en nature] <2>.

En Perse, les tributs des provinces maritimes se perçoivent en argent, et ceux des provinces situées dans l'intérieur des terres, en denrées propres à chaque province, telles que des matières qui servent à la teinture, des drogues, du poil, de la laine, du bétail même et d'autres productions diverses. Ce fut Darius surnommé *Longue-main* qui régla le tribut que chaque peuple devoit lui payer <sup>b</sup>. Ce prince étoit le plus bel homme de son royaume <3>, à cela

<sup>b</sup> Voyez Hérodote, liv. III, chap. 89.

<1> Diogène Laërce ajoute, *et leurs filles*. Mais cette coutume n'étoit point particulière aux Mages; tous les grands de la Perse, ou même tous les Perses en général, pouvoient épouser leurs mères, leurs filles, ou leurs sœurs <sup>a</sup>.

<2> Θησαυροὶ καὶ μαγείσεις, ὧν ἐπελάσθητο φέρων. J'ai ajouté quelques mots à ma version pour la rendre plus claire. Les trésors étoient établis pour contenir les impôts levés en argent, et les magasins pour ceux qu'on levoit en nature. Strabon va bientôt parler de cette double manière de faire payer les impôts; en quoi il est d'accord avec Hérodote <sup>a</sup>. Je ne fais cette remarque que parce que les interprètes n'ayant point compris l'acception très-rare du mot *μαγείσεις*, *magasins*, les uns l'ont rendu par *registres*, comme Xylander, *tributorum quæ exegerint*

*tabula*; les autres l'ont construit avec le mot précédent, et les ont rendus tous deux dans le sens de *θησαυρῶν μαγείσεις*, comme ont fait l'ancien traducteur Latin et l'auteur de la version Italienne: celui-ci dit, *luogo da riporre i tesori che riscuote*. Je pourrais citer pour garant de ma version Polybe, qui a employé le même mot, et, qui plus est, l'a joint, comme Strabon, avec le mot *θησαυροὶ*, si ce n'est qu'il s'en est servi dans le sens de *provision*; *πρὸς μαγείσεις τῶν Ῥοδίων καὶ τῶν Ἰσσηνῶν* <sup>b</sup>, *les provisions et les trésors des Rhodiens*: car de même que *θησαυροὶ*, *trésor*, signifie et les richesses et le lieu où elles sont déposées, de même le mot *μαγείσεις* peut être employé dans le sens de *provisions* et dans celui du *magasin* qui les renferme.

<3> Δαρπῆιον εἶναι τὸν μακροχρῆστα, καὶ κάλλιστον ἀνθρώπων. Il faut retrancher la con-

<sup>a</sup> Voyez Brisson, *de regio Pers. principatu*, lib. II, cap. 155-157, pag. 493-497. = <sup>b</sup> Lib. III, cap. 97. = <sup>c</sup> Polyb. lib. XXVI, cap. 7, vol. IV, pag. 350.

près que ses bras étoient si longs, qu'ils touchoient ses genoux.

Les rois emploient la plus grande <1> partie de l'or et de l'argent en vaisselle, et n'en font convertir en monnoie qu'une très-petite quantité; car ils pensent que les métaux ouvragés sont plus agréables, soit qu'on veuille en faire des cadeaux, soit qu'on les garde dans les trésors royaux, et qu'il ne faut fabriquer de la monnoie qu'à mesure que les besoins et les dépenses journalières l'exigent <2>.

La plupart de ces coutumes sont sages. Mais les grandes richesses inspirèrent aux rois des Perses l'amour du luxe, au point qu'ils tiroient d'Assus\*, ville de l'Æolide, le froment destiné à leur nourriture, et qu'ils ne faisoient usage que du vin Chalybonien de Syrie <3>, et de l'eau du fleuve *Eulæus* <4>, laquelle passe

\* Voyez ci-dessus, tom. IV, part. II, pag. 208.

jonction, quand même elle auroit pour elle l'autorité d'un millier de manuscrits. Aucun des interprètes ne l'a non plus exprimée. Au reste, ce que Strabon dit ici de la longueur des mains de Darius, et du surnom qu'on a donné à ce prince à cause de cette longueur, d'autres, comme on l'a déjà observé<sup>1</sup>, l'ont attribué à Artaxerxès. En effet, c'est ce dernier qu'on a surnommé *Longue-main*, à cause, dit Plutarque<sup>2</sup>, qu'il avoit la main droite plus longue que la gauche. Aussi M. Falconer a-t-il pensé que toute cette phrase, depuis *ἡ μακροχρεια* jusqu'à *γονάτων*, pourroit bien être une interpolation.

<1> Lisez avec plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, *ἡ* [non pas *ἡ*] *δὲ πλείων*, κ. τ. λ.

<2> C'est sans doute la raison pour laquelle les très-anciennes monnoies des Perses, connues sous le nom de *Dariques*, sont si rares aujourd'hui. J'en possède cependant plusieurs en or et en argent. Le revers de ces monnoies présente des cavités informes qui indiquent les premiers essais du mon-

noyage. Ces sortes de médailles sont fort antérieures au siècle d'Alexandre, et paroissent même remonter à une époque plus ancienne que celle du règne de Darius fils d'Hystaspès. G.

<3> *Chalybon* étoit le nom de la ville actuelle d'Alep: mais le vin de *Damascus* [aujourd'hui *Damas*] devoit posséder les mêmes qualités, et porter aussi le nom de *Chalybonien*, puisque Posidonius<sup>3</sup> dit expressément qu'on faisoit venir ce vin des vignobles que les Perses avoient plantés près de cette ville.

<4> Strabon ne contredit point Hérodote, qui dit, *du fleuve Choaspe*; c'est le même fleuve que l'*Eulæus*<sup>4</sup>, quoique notre géographe ait pris ces deux noms pour ceux de deux fleuves différens<sup>5</sup>. Si l'on en croit Dinon<sup>6</sup>, les rois des Perses faisoient encore venir de l'eau du Nil et de l'eau de l'Ister. Agathocle<sup>7</sup> nous parle d'une autre eau, qu'il appelle *eau d'or*, et qui jaillissoit de soixantedix sources: elle étoit réservée pour le roi et son fils aîné seuls; tout autre qui auroit osé en boire, eût été puni de mort.

<sup>1</sup> Voyez *Brisson, de regio Pers. principatu*, lib. 1, cap. 183, pag. 258. = <sup>2</sup> *In Vit. Artaxerx.* cap. 1, vol. V, pag. 281 de mon édit. = <sup>3</sup> *Apud Athen.* lib. 1, pag. 22. = <sup>4</sup> Voyez *Larcher sur Hérodote*, liv. 1, chap. 188, tom. 1, pag. 501. = <sup>5</sup> *Suprà*, pag. 117. = <sup>6</sup> *Apud Plutarch. in Vit. Alexandr.* cap. 36. = <sup>7</sup> *Apud Athen.* lib. XII, pag. 515.

pour être la plus légère de toutes; car une cotyle attique \* de cette eau pèse une drachme de moins que la même mesure de toute autre eau.

PAGE 735.  
\* Mesure des liquides, équivalente à environ sept onces et demie.

DE tous les peuples barbares, le plus connu des Grecs est celui des Perses, par la raison que de tous ceux qui ont possédé l'Asie, il est le seul qui les ait soumis; les Asiatiques ignoroient jusqu'au nom des Grecs, de même que ceux-ci ne savoient d'eux que ce qu'on peut apprendre par oui-dire sur des peuples lointains. Homère, par exemple, ne connoissoit ni l'empire des Assyriens, ni celui des Mèdes; car, puisqu'il nommoit les richesses de Thèbes en Ægypte<sup>a</sup> et de la Phœnicie<sup>b</sup>, il n'auroit point passé sous silence celles de Babylone, de Ninive et d'Ecbatane.

S. XIV.  
État ancien de la Perse.

<sup>a</sup> Iliad. lib. IX, v. 381.  
<sup>b</sup> Odysse. lib. IV, vers. 83.

Ainsi les premiers qui soumirent des peuples Grecs au vaste empire de l'Asie, furent les Perses. Il est vrai qu'avant eux les Lydiens avoient aussi été très-puissans: mais ils ne possédèrent qu'une très-petite portion de l'Asie, celle qui est en-deçà du fleuve *Halys*; et leur domination dura peu de temps, et seulement pendant les règnes d'Alyattes et de Croesus.

Vaincus ensuite par les Perses, ils perdirent jusqu'au peu de célébrité qu'ils pouvoient avoir acquis; au lieu que les Perses, immédiatement après avoir renversé l'empire des Mèdes, subjuguèrent les Lydiens, et assujettirent les Grecs de l'Asie. Dans les temps postérieurs, ils passèrent même dans la Grèce, où, battus dans plus d'une action et à plusieurs reprises par les Grecs, ils se maintinrent néanmoins dans la possession de l'Asie et de ses côtes, jusqu'à ce qu'ils furent soumis aux Macédoniens.

PAGE 736.

CYRUS a été le fondateur de l'empire des Perses<sup>a</sup>. Cambyse, son fils et son successeur, fut renversé par les Mages<sup>b</sup>; ceux-ci furent tués par les sept Perses, dont l'un, Darius fils d'Hystaspe, fut proclamé souverain de la Perse par les autres<sup>c</sup>.

S. XV.  
Révolutions de la Perse.  
<sup>a</sup> Hérodote, liv. I, chap. 95-130.  
<sup>b</sup> *Idem*, liv. III, chap. 61-69.  
<sup>c</sup> *Idem*, *ibid.* chap. 88.



PAGE 736.

\* Leçon des manuscrits, au lieu de *Narsés*.

Voyez Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 5.

La couronne passa à ses successeurs jusqu'à Arsès \*, qui fut tué par l'eunuque Bagoas. Celui-ci mit à la tête de l'empire un homme qui n'étoit point de la famille royale, nommé *Darius*. C'est celui qui fut renversé par Alexandre. Ce dernier régna dix ou onze ans <1>. A sa mort, l'empire de l'Asie fut partagé entre plusieurs souverains qui le transmirent à leurs successeurs, et il finit par être détruit : il avoit duré pendant près de deux cent cinquante ans <2>. Il n'y a pas long-temps que les Perses ont recommencé à avoir des rois de leur nation, qui n'étoient cependant que les vassaux des Macédoniens, comme ils le sont aujourd'hui des Parthes \*.

\* Voyez ci-dessus, pag. 116.

<1> *Régna dix ou onze ans*, ἦρξε ΔΕΚΑ ἢ ἑνδεκά ἔτη. Strabon parle ici par approximation; néanmoins, Arrien disant positivement, d'après Aristobule, qu'Alexandre régna douze ans et huit mois<sup>1</sup>, et le texte de Diodore de Sicile ne présentant qu'une différence d'un seul mois<sup>2</sup>, il n'est guère probable que Strabon, qui a puisé dans la même source que ces deux écrivains, se soit aussi fort écarté de leur calcul. On seroit plus fondé à accuser les copistes d'avoir altéré son texte. En effet, au lieu de cette leçon, un manuscrit de Moscou nous donne celle-ci, ἦρξε ΔΩΔΕΚΑ ἢ ἑνδεκά ἔτη, *régnait douze ou onze ans*. Cette leçon, quoiqu'aussi altérée que l'autre, pourroit au moins nous conduire à la véritable, si nous considérons les deux mots ἢ ἑνδεκά, *ou onze*, comme une variante vicieuse que quelque copiste aura fait passer de la marge dans le texte. Une erreur semblable a déjà été reprochée à Aulu-Gelle<sup>3</sup>, qui donne également onze ans de règne à Alexandre.

Ainsi, en lisant seulement dans notre géographe, *régnait douze ans*, nous l'accorderons au moins avec quelques autres écrivains anciens, et notamment avec Ératosthène<sup>4</sup>, qu'il aura peut-être suivi dans ce calcul. Au reste, ceux qui desireront une plus ample instruction sur la durée du règne d'Alexandre, peuvent consulter le savant ouvrage de Sainte-Croix<sup>5</sup>.

<2> *Pendant près de deux cent cinquante ans*, ὅσον περὶ πέντακοντα ἔτη πρὸς διακοσίαις ἔτη. Encore ici Strabon ne parle que par approximation. Depuis la conquête des Mèdes par Cyrus, jusqu'à la mort de Darius, dernier roi des Perses, il n'y a tout au plus que deux cent trente ans. Si l'on ajoutoit à ce nombre les vingt ans que Cyrus devoit avoir au moins lorsqu'il conquiert la Médie, il en résulteroit celui de deux cent cinquante; mais une pareille supputation seroit une erreur, ou du moins une distraction de la part de Strabon.

<sup>1</sup> Arrian. *Expedis. Alexandr.* lib. VII, cap. 28. — <sup>2</sup> Diodor. Sicul. lib. XVII, cap. 117. — <sup>3</sup> Aul. Gell. *Noct. Attic.* lib. XVII, cap. 21, pag. 414. — <sup>4</sup> Apud Clem. *Alexandr. Stromat.* lib. I, pag. 336. — <sup>5</sup> *Examen des historiens d'Alexandre*, pag. 632 et suiv.

## FIN DU QUINZIÈME LIVRE.

ADDITIONS

---

---

## ADDITIONS

### AUX CORRECTIONS \*

\* Voyez tom. IV,  
part. II, pag. 405.

*Sur la partie de la Géographie de Strabon traduite par M. Coray.*

---

#### TOME I.<sup>er</sup>

Pag. 406, not. 2. Le dernier mot Grec *ναυκληρίας* (lisez *ναυκληρείας*) de cette note est une variante des manuscrits, que Casaubon cite aussi.

Pag. 424, not. 8. On peut ajouter à cette note ce que pense Toup (*Emendat. in Suid.* tom. I, pag. 261) sur la correction proposée par Casaubon.

Pag. 438, not. colonne 1, ligne 14. Dans l'édition Grecque de Strabon que je publie (tom. I, pag. 197), j'ai rédigé le passage dont il est question dans cette note, de la manière suivante : Ἐφ' αἷς ὑπερλοία σάδοι διακόσοι δέκα. Ἐνταῦθα δὲ καὶ ἀναχόους ὄν μία ὑπὲρ πλείους ἢ τετρακοσίους σάδους ἀπὸ τοῦ λιχθένης πύργου, καὶ ἦν ἰδρυμένη Ὀλοσίπων καὶ Λάκμα.

Pag. 439, not. 3. Peut-être faudroit-il retrancher le mot *δῆρον*, qui paroît être ici de trop ; et alors je traduirois : *Quant aux peuples situés au-dessus de ceux que je viens de nommer, les plus &c.* Ces peuples que Strabon dit avoir nommés, sont les habitans des villes voisines du Tage.

Pag. 457, not. 1, lign. 4, effacez ces mots, *et disciple du célèbre grammairien Apollonius.*

Pag. 506, lign. 10. *Mais si cela arrive . . . difficiles à expliquer.* On se rapprocheroit plus du texte en traduisant : *Mais si cela arrive, pour un phénomène si difficile à expliquer, il faut bien se contenter des raisons qu'on en donne.*

#### TOME II.

Pag. 18, lign. 18. *Explications qui me paroissent pécher . . . Æschyle, au contraire, pour expliquer &c.*

En conservant le mot *πρωτός*, et d'après une autre rédaction du texte consignée

V.

T

dans mon édition Grecque de Strabon (tom. I, pag. 240), on pourroit traduire ainsi : *Explications [ qui paroissent ] toutes deux vraisemblables ; car il faut nécessairement que des cailloux accumulés ainsi dans un même endroit aient été formés par la condensation d'une substance liquide , ou détachés de quelques grands rochers qui se seroient brisés à différentes époques.*

*Quoi qu'il en soit , Æschyle , pour expliquer &c.*

Dans la note 2 de la même page, au lieu du premier mot Grec βεῖσι, lisez βεῖσιν.

Pag. 29, not. 4, lign. 7, lisez ΕΜΠΟΡΕΪΟΝ, et terminez la note aux mots *totius Galliæ*, en effaçant tout le reste depuis les mots *ces corrections*, jusqu'à la fin inclusivement.

Pag. 42, lign. 7. *Chez les CADURCI on trouve des fabriques de lin.* Les mots, *fabriques de lin*, expriment fidèlement le terme Grec ΔΙΝΟΥΡΓΕΙΑ. Cependant, comme, dans ce qui précède et ce qui suit, il n'est question que des mines de fer ou d'argent que possédoient les peuples voisins des *Cadurci*, on pourroit soupçonner qu'à la place de ce terme il y avoit ΔΙΘΟΥΡΓΕΙΑ, et qu'il faut par conséquent traduire, *carrières de marbre*. Ce dernier mot revient encore dans ce sens au livre suivant (pag. 223 du texte Grec, 158 de la traduction Française). Mais, pour admettre cette correction, quoique très-légère, il faudroit avoir des notions plus positives des lieux dont Strabon parle ici.

Pag. 46, lign. 7. *On y voit... de statues. Cet autel est d'une hauteur considérable.* J'ai fait connoître dans la note combien peu j'étois sûr de cette version du texte, καὶ ἄλλοσ μέγας, évidemment altéré, et dont la correction proposée par Tyrwhitt me paroissoit inadmissible. Mais, si cette autre correction, καὶ ναός μέγας, qu'un de mes amis vient de me communiquer, est aussi juste qu'elle me paroît probable, on pourra traduire : *On y voit... de statues, et une vaste nef.*

Pag. 55, not. 2, lign. 5. Depuis les mots, *qui portent*, jusqu'à la fin de la note, lisez : *qui portent συντέμνοσιν*, en coupant, au lieu de συμπλέκοσιν, en entrelaçant. Si, en réunissant ces deux mots, on lisoit συντέμνοσιν ἔν συμπλέκοσιν, en coupant et entrelaçant, cette leçon pourroit être justifiée (comme l'observe Casaubon) par l'incisive atque inflexis de Cæsar (lib. II, cap. 17), que Strabon copie presque ici, et que le traducteur Italien paroît avoir aussi suivi. Il emploie &c.

Pag. 99, lign. 15, au lieu de *Vendrum*, lisez *Vendum*; et dans la note 7, changez le mot Grec ἄρες en ὄρες.

### TOME III.

Pag. 53, lign. 14. *Ils étoient venus en qualité d'auxiliaires de Palacus, fils de*

*Scilurus*. Cette version exprime fidèlement le sens du texte : ἦκον δὲ ΠΑΛΑΚΩ συμμαχούσῃσι τῷ Σκιλέρῳ, sens qui a été aussi suivi par les autres traducteurs. Les manuscrits ne présentent que cette seule variante, Σκιλέρῳ, à la place du dernier mot. Elle m'a conduit à cette correction ; ἦκον δ' ἐπὶ ΠΑΛΑΚΙΩΝ, συμμαχούσῃσι τῷ Σκιλέρῳ, que j'ai consignée dans mon édition Grecque de Strabon (tom. II, pag. 25), et qui change absolument le sens de la version en celui-ci : *Ils étoient venus en qualité d'auxiliaires de Scilurus, qui se trouvoit alors à Palacium*. Palacium étoit une des places d'armes de Scilurus, de laquelle Strabon parlera dans la suite (pag. 67) ; et je doute fort que parmi les fils de ce prince il y en ait eu un qui se soit nommé *Palacus*.

Pag. 60, lign. 15. *Il envoya donc à Chersonèse une armée . . . suivant Apollonide*. Si la correction que je viens de proposer est juste, il faut encore changer cette partie de la version, et traduire ainsi : *Il envoya donc à Chersonèse une armée destinée à combattre en même temps les Scythes, Scilurus, et les fils de ce prince ; qui se trouvoient à Palacium, et qui étoient au nombre de cinquante, selon Posidonius, ou de quatre-vingts, suivant Apollonide*. Ici au moins je pourrois citer le traducteur Italien, qui a lu aussi, comme nom de lieu, Παλάκιον, et non pas, comme nom propre d'homme, Πάλακον, *Palacus*.

Pag. 94, not. 2, lign. 2, lisez ἔχουσαν.

Pag. 99, lign. 9, lisez, *que les Lélèges étoient anciennement errans, soit seuls, &c.*

Pag. 151, not. 1. Au lieu de la correction du texte que j'ai proposée dans cette note, j'en ai adopté une autre (voyez *Strabon*, tom. II de mon édition Grecque, pag. 76) qui me paroît plus probable : Ἄλλ' ἵππεσσι, ἢς τῇ πρὸς τὸ Ἀλφειὸν ἕδρῃ ἔστι κοινότητα, ἕδρῃ κ. τ. λ.

Pag. 199, lign. 5, j'ai traduit, *le temple Triccaen d'Esculape*, en suivant le texte, ΤΡΙΚΚΑΪΩΝ ἱερὸν Ἀσκληπιῶ, comme ont fait les autres interprètes ; mais je crois qu'il faut lire, ΤΡΙΚΚΑΪΟΥ ἱερὸν Ἀσκληπιῶ, *le temple d'Esculape Triccaen*.

Pag. 238, lign. 8, lisez *Mycénéens*, au lieu de *Messéniens*.

Pag. 262, lign. 5, lisez, *qui se distinguèrent, soit dans l'administration des affaires publiques, soit dans l'exercice des beaux-arts*.

Pag. 279, not. 1, lign. 2, lisez *Pharaitæ* ; et dans la lettrine qui se rapporte à cette note, à la place de *Fast. lib. II, vers. 290*, lisez, *In Φαραί.*

## TOME IV, Part. II.

Pag. 7, lign. 11. Pour me rapprocher davantage du texte, je traduirois : *Car de même que . . . , il arrive que les convexités et les concavités de l'une de ces pièces correspondent de telle manière à celles de l'autre, qu'on pourroit les réunir [s'il étoit possible de les rapprocher]; de même &c.*

Pag. 8, lign. 13, lisez, *mais qui ne laisse pas d'être remarquable.*

Pag. 56, not. 1, lign. 4. A ce que Strabon, en parlant d'Homère, appelle *ἰπιλευσικὸν εἶδος*, Aristarque (au sujet du même poëte) donne le nom de *κατ' ἐπιφορᾶν*, qu'Eustathe (in *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 493, pag. 262) paraphrase ainsi : *κατὰ πνα φορᾶν καὶ πύρην, καὶ κατὰ τὸ ἀπλῶς ἐπιπυρῶν*, *par un cas fortuit, par un simple hasard.*

Pag. 192, lign. 13, lisez, *opposée et appartenant aux Ténédiens, et l'endroit &c.*

Pag. 193, lign. 8. A la place de *Δία*, *Dia*, du texte, le manuscrit de l'Escorial seul a conservé la vraie leçon *Τηνεθίας* (voyez les variantes de l'édition de M. Falconer, tom. II, pag. 869). Ainsi, au lieu de *toutes deux jadis de la dépendance de Dia*, il faut traduire, *toutes deux faisant jadis partie du rivage appartenant aux Ténédiens.*

Pag. 196, lign. 16, lisez, *de ce golfe, où Homère place les Lélèges [en les nommant] pour la première fois.*

Pag. 241, not. 4. Le texte Grec cité au commencement de cette note doit être ainsi : *συνεπολέμησι δὲ καὶ ἔπος Ῥωμαίοις.*

Pag. 283, not. 1. Ajoutez à cette note ce qui suit : *Cependant Arrien (Expedit. Alexandr. lib. VII, cap. 20) dit, d'après Aristobule, que ce fut Alexandre qui donna à cette île le nom d'Icarus.*

Pag. 335, not. 1, colonne 2, lign. 1, il faut lire, *πλὴν τῆς ἄκρας (ΔΙΤΤῆ Δ' ἩΝ), ἘΚΕΪΝΗΙ πολιορκεῖν ἔδωκεν*, *excepté la citadelle, munie d'une double enceinte; il lui laissa le soin d'assiéger &c.*

A la fin de cette même note, effacez les mots mis en parenthèse.

---

---

# AVERTISSEMENT

## DU TRADUCTEUR .

DES SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME LIVRES.

*LES deux derniers livres de la Géographie de Strabon devoient être traduits par M. de la Porte du Theil, auteur de la traduction des V, VI, IX, X et XI.<sup>e</sup> livres (1) : cet habile et judicieux critique étoit occupé à rassembler les matériaux qui devoient lui servir pour compléter un ouvrage dont l'exécution savante avoit si bien répondu jusqu'alors à la munificence du Gouvernement ; mais la mort vint l'enlever à ses travaux commencés et aux lettres, qui regretteront long-temps sa perte.*

*On espéroit du moins qu'il auroit laissé à-peu-près terminée la traduction des deux derniers livres : dans ce cas, le devoir de son successeur se fût borné à une pure révision, et le monde savant eût pu jouir du dernier fruit de ses laborieuses veilles. Cet espoir fut trompé : on n'aperçut dans les papiers de M. de la Porte du Theil aucun vestige d'une traduction des XVI.<sup>e</sup> et XVII.<sup>e</sup> livres ; mais on trouva une collection de notes assez étendues, ou plutôt de matériaux pour les notes qui devoient accompagner sa traduction.*

*Je fus alors choisi pour traduire et commenter les deux derniers livres. L'honneur de succéder à un homme aussi distingué m'imposoit l'obligation de mettre à mon travail tout le soin dont j'étois capable.*

---

(1) La traduction des trois premiers livres a été faite en commun par MM. de la Porte du Theil et Coray.

*Quoique j'eusse déjà fait une étude particulière de Strabon, je me crus obligé de relire cet auteur en entier, la plume à la main, afin de me familiariser encore mieux avec son style : je composai même, pour mon usage, un lexique de cet auteur, qui m'a beaucoup servi dans la suite, et m'a fourni les moyens d'expliquer toujours Strabon par lui-même, de l'appeler sans cesse à l'appui de ses propres paroles.*

*Après cette étude préparatoire, je me suis occupé de traduire et de commenter les deux derniers livres, en m'aidant de plusieurs genres de secours. Outre les travaux de Casaubon, de Saumaise, de Tyrwhitt, de Tzschucke, &c., j'ai eu à ma disposition,*

*1.° La version manuscrite du XVII.<sup>e</sup> livre par M. de Bréquigny. Ce savant avoit traduit Strabon tout entier; malheureusement sa traduction du XVI.<sup>e</sup> livre est perdue. Ce travail, quoique du premier jet, contient des interprétations qui m'ont paru dignes d'être remarquées, et quelques corrections marginales ingénieuses, que j'ai recueillies et consignées dans mes notes avec le nom de l'auteur. L'ouvrage de M. de Bréquigny est déposé à la Bibliothèque du Roi.*

*2.° Les notes laissées par M. de la Porte du Theil. Ce sont moins des notes que des matériaux pour en faire : elles se composent, en très-grande partie, de la traduction Française ou de la copie textuelle des remarques Latines de Xylander, de Casaubon, de Falconer, de Tyrwhitt, &c.; de nombreux et longs fragmens que M. de la Porte du Theil avoit tirés des commentaires de Saumaise sur Solin, de Bodée van Stapel sur Théophraste, de Wesseling sur Diodore, de Larcher sur Hérodote, de Jablonski, de Zoëga, &c. La plupart de ces notes, on le conçoit d'après cela, ne m'ont offert presque rien d'original et de neuf : il ne m'a pas été possible d'en tirer d'autre parti que celui que M. de*

*la Porte du Theil en auroit tiré lui-même; c'est-à-dire qu'elles m'ont fourni des indications marginales qui renvoient le lecteur aux ouvrages où ces notes avoient été puisées. Dans le nombre il ne s'en est guère trouvé qu'une trentaine qui contenoient, soit des observations critiques et historiques appartenant à M. de la Porte du Theil, soit des remarques explicatives, dues à d'autres critiques, mais bonnes à conserver par la brièveté et la justesse de l'explication. En général, toutes les fois qu'une de ces notes m'a paru offrir une idée neuve sur la leçon ou l'interprétation du texte, je l'ai publiée, même quand je n'étois pas de l'avis de l'auteur; je me suis contenté d'exposer, en ce cas, mon opinion contradictoirement avec la sienne. Le recueil entier de ces notes est déposé à la Bibliothèque du Roi.*

*Au nombre des secours qui m'ont été le plus utiles, je dois mettre le III.<sup>e</sup> volume de l'édition Grecque in-8.<sup>o</sup> de M. Coray, lequel contient les livres XIV, XV, XVI et XVII. Il n'a paru qu'après que ma traduction et mes notes du XVI.<sup>e</sup> livre étoient déjà imprimées : ainsi je n'ai pu profiter que pour le livre XVII des excellentes corrections que ce profond et ingénieux critique a faites de plusieurs passages altérés. On verra, dans les additions et corrections (1), quels sont les principaux endroits où j'ai été assez heureux pour me rencontrer avec lui, et ceux où nous différons sur la manière de lire quelques textes corrompus.*

*J'ai tâché, dans ma traduction, de ne point m'écarter de la méthode suivie par mes prédécesseurs; je me suis, en conséquence, attaché à rendre fidèlement les idées de l'auteur avec toutes leurs nuances, en sorte que le lecteur ne trouvât, dans*

---

(1) *Infrà*, pag. 495.



*la version Française, ni plus ni moins que ce que l'auteur original a voulu dire. Voilà du moins ce que j'ai eu l'intention de faire : puissé-je avoir souvent réussi!*

*Quant à mes notes, elles sont toutes exégétiques : celles même qui paroîtroient purement grammaticales, et il en est un grand nombre de ce genre, tendent toujours à rendre l'interprétation plus certaine; car j'ai tâché que la discussion des mots n'y servît jamais qu'à éclairer celle des choses. Mon but a été de pénétrer bien franchement dans toutes les difficultés, et de n'en dissimuler aucune : aussi, quoique je me sois imposé la loi de ne faire d'observations que sur des points utiles et neufs, et de m'interdire ce genre de compilation si facile, à l'aide duquel on fait des volumes de notes qui n'apprennent rien; enfin, quoique, pour tous les points déjà connus et expliqués par d'autres, je me sois toujours contenté de renvoyer en marge aux critiques qui les ont traités, telle est la somme des difficultés réelles que présente un auteur ancien à celui qui ne veut point les éviter, que mes notes se sont trouvées encore fort nombreuses, et la plupart très-longues. Du moins le lecteur verra-t-il que je n'ai point épargné les recherches pour triompher des difficultés, ou pour éclaircir des questions de critique, d'histoire et de géographie, encore obscures.*

*Au reste, toutes les fois qu'il m'est arrivé de laisser des difficultés sans explication suffisante, je n'ai pas craint d'en convenir, satisfait d'indiquer la route, et laissant à des critiques plus heureux ou plus habiles le soin de suppléer à l'insuffisance de mes efforts.*

LETRONNE.

LIVRE XVI.